

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

SE TROUVE CHEZ

BOSSANGE, frères, rue de Seine, n°. 12.. *à Paris.*

Martin BOSSANGE et Compagnie, 14 Great Marlborough Street........ *à Londres.*

S.-FLORENT et HAÜER, libraires de la Cour.......................... } *à S.-Pétersbourg.*
VEYHER .... }

Jean GAUTIER.................... } *à Mosco*
Ch. URBAIN et Compagnie.......... }

ZAWADZKI........................ } *à Vilna.*
MORITZ.......................... }

GLUCKSBERG..................... *à Varsovie.*

SCHALBACHER.................... *à Vienne.*

LOTTIN DE SAINT-GERMAIN, IMPRIMEUR,
RUE DE NAZARETH, N°. 1.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. DE KARAMSIN;

TRADUITE

PAR M. DE DIVOFF,

CONSEILLER D'ÉTAT ACTUEL ET CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ
L'EMPEREUR DE RUSSIE.

TOME DIXIÈME.

PARIS,
A LA GALERIE DE BOSSANGE, PÈRE,
LIBRAIRE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,
rue Richelieu, n°. 60, près l'arcade Colbert.

1826.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

NICOLAS IER.

EMPEREUR ET AUTOCRATE

DE TOUTES LES RUSSIES, etc., etc., etc.

Sire,

La permission que VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *a daigné m'accorder de faire paraître sous vos augustes auspices la suite de la traduction de* l'Histoire de Russie, *est la plus noble et la plus douce récompense que je pouvais espérer d'un si faible travail.*

Sans doute je ne dois cette faveur insigne qu'au choix de mon sujet, qu'au sentiment qui m'a

porté à reproduire, dans la langue la plus répandue en Europe, l'ouvrage qui renferme les fastes de notre histoire.

Daignez, SIRE, *agréer l'hommage de cette traduction, qui, de même que l'original, est l'œuvre d'un de vos sujets.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

LE TRÈS-HUMBLE, TRÈS-OBÉISSANT
ET TRÈS-FIDÈLE SERVITEUR ET SUJET

P. DE DIVOFF.

AVERTISSEMENT
DU NOUVEAU TRADUCTEUR.

Un de mes plus célèbres compatriotes, M. de Karamsin, élève en ce moment un monument à la gloire de ma patrie ; grace à ses longues et savantes recherches, l'Europe va posséder une Histoire Russe, dissipant tous les nuages qui couvraient notre origine, et retraçant un tableau fidèle de nos malheurs et de notre prospérité. J'avais conçu l'idée de consacrer les faibles connaissances que j'ai acquises dans la langue française à traduire cet important ouvrage ; j'étais déjà au troisième volume, lorsque j'appris que deux littérateurs français avaient entrepris la même tâche ; je renonçai dès-lors à mon projet. Mais depuis, M. de Karamsin m'instruisit que cette traduction était interrom-

pue, et m'invita à la continuer. Honoré de cette marque de confiance et soutenu par la promesse qu'il m'avait faite de revoir mon travail, j'ai accepté ses offres avec empressement. Malgré ses souffrances il a bien voulu m'aider de ses lumières. Puissé-je avoir répondu à sa confiance, comme il a répondu à mon espoir; puissé-je en reproduisant cet ouvrage dans une langue étrangère, n'avoir pas trop affaibli tous les genres de mérite qui le distinguent et qui ont valu à son auteur la haute approbation de notre auguste Souverain, et la reconnaissance de tous nos compatriotes; puissé-je enfin, pour prix de mes veilles, mériter l'indulgence de mes lecteurs.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de FÉDOR IVANOVITCHE.

1584 — 1587.

Qualités de Fédor. — Membres du Conseil suprême. — Émeute populaire. — Convocation des États généraux. — Départ de Dmitri et de sa mère pour Ouglitche. — Émeute à Moscou. — Pouvoir et qualités de Godounoff. — Couronnement de Fédor. — Différentes grâces. — Godounoff régent de l'Empire. — Révolte des Tchérémisses appaisée. — La Sibérie soumise pour la seconde fois. — Relations avec l'Angleterre et la Lithuanie. — Conjuration contre Godounoff. — Parallèle de Godounoff et d'Adacheff. — Armistice avec la Suède. — Ambassade en Autriche. — Renouvellement des relations amicales avec le Danemarck. — Affaires de Crimée. — Ambassade à Constantinople. — Le Tsar d'Ibérie ou Georgie, tributaire de la Russie. — Relations avec la Perse. — Affaires intérieures. — Fondation d'Arkhan-

gel. — Construction de la ville Blanche ou Tsargorod, à Moscou. — Fondation d'Ouralsk. — Dangers de la position de Godounoff. — Exils et supplices. — Mort déplorable du héros Schouisky. — Sort de la famille de Magnus. — Oisiveté de Fédor.

An 1584.

« Les premiers jours qui suivent la mort d'un tyran, dit Tacite, sont les plus heureux pour les peuples ». En effet, cesser de souffrir est une des plus douces jouissances que l'homme puisse éprouver. Mais un règne cruel prépare souvent un règne faible. Le nouveau souverain, pour ne pas ressembler à son odieux prédécesseur, et pour se concilier l'amour du peuple, tombe facilement, par excès contraire, dans un relâchement funeste à l'état. C'est ce que pouvait faire appréhender aux vrais amis de la patrie, le caractère connu de l'héritier d'Ivan. Ce prince joignait à une extrême douceur, un esprit craintif, une piété excessive, et la plus profonde indifférence pour les grandeurs. Sur ce trône, d'où un tyran avait lancé la foudre, la Russie voyait monter un prince entièrement voué aux austérités des cloîtres, formé plutôt pour la vie monastique que pour le

Qualités de Fédor.

pouvoir souverain. C'est ainsi que le jugeait son père, lorsque, dans des momens d'épanchement, il donnait des larmes à la mort de son fils aîné, objet particulier de son affection (1). Fédor n'avait hérité ni du génie politique de son père, ni de son extérieur imposant. Il n'avait aucun trait de la beauté mâle de son grand père ni de son ayeul. Il était pâle, sa taille était petite et son corps était grêle. Le sourire était toujours sur ses lèvres; mais son visage n'avait pas la moindre expression. Il était lent dans tous ses mouvemens; une grande faiblesse de jambes le faisait marcher d'un pas inégal; en un mot, tout indiquait en lui un épuisement prématuré de forces physiques et morales. En voyant un souverain de vingt-sept ans, condamné par la nature à une éternelle enfance et destiné à vivre dans la dépendance entière des grands ou des moines, on n'osait se réjouir de la fin de la tyrannie. On craignait que les troubles et les intrigues des Boyards ne fissent bientôt regretter cet état, plus funeste sans doute pour les particuliers, mais moins dangereux peut-être pour un grand empire, fondé sur un

pouvoir monarchique, indivisible et puissant. Heureusement pour la Russie, Fédor, redoutant ce même pouvoir comme une tentation qui compromettait le salut de son âme, confia les rênes du gouvernement à une main habile; et ce règne, sans être exempt d'iniquités, et quoique terni par le crime le plus horrible, parut aux contemporains comme un bienfait de Dieu; ils se crurent ramenés à l'âge d'or, Ivan avait cessé de régner.

Membre du Conseil suprême.

La nouvelle Pentarchie, ou Conseil suprême, établie par Ivan au moment de sa mort, et composée de cinq grands de l'État, était généralement un objet d'attention, d'espérance et de crainte. Le prince Mstislafsky n'était distingué que par l'illustration de sa naissance et de son rang; il était le plus ancien des Boyards et des Voïévodes. Nikita Romanovitche Iourieff était respecté, comme frère d'Anastasie et oncle du souverain; on l'aimait à cause de sa probité que la calomnie même n'avait osé attaquer dans ces tems homicides. On révérait dans le prince Schouisky l'éclat de ses grands talens militaires et la fermeté de son caractère. Mais Belsky, souple et rusé,

était détesté, comme premier favori d'Ivan. On connaissait déjà les qualités éminentes de Boris Godounoff; et on ne l'en redoutait que plus, parce qu'il avait su se concilier aussi la faveur particulière du tyran, qu'il était le gendre de l'odieux Malouta Skouratoff, et enfin l'allié et l'ami apparent de Belsky. Dès la première nuit (18 mars), le Conseil suprême ayant pris les rênes du gouvernement, bannit de la capitale plusieurs des créatures d'Ivan, ministres connus de ses cruautés; d'autres furent mis en prison (2). Les Nagoï, parens de la douairière, furent gardés à vue. On leur supposa des projets criminels, probablement celui de vouloir faire déclarer le jeune Dmitri, successeur d'Ivan.

Moscou était dans une grande agitation, mais les Boyards y rétablirent la tranquillité: ils prêtèrent solennellement serment à Fédor, ainsi que tous les autres dignitaires de l'Etat, et publièrent le lendemain, par un manifeste, son avénement au trône. Des détachemens de troupes parcouraient les rues, et les canons étaient braqués sur toutes les places (3). Emeute populaire.

Convocation des Etats-généraux.

Le nouveau gouvernement ayant immédiatement envoyé des courriers dans les provinces, avec l'ordre de faire des prières pour le repos de l'âme d'Ivan et pour l'heureux règne de Fédor, convoqua les Etats généraux, composés du haut clergé, de la noblesse et des notables, pour convenir de certaines mesures générales, et pourvoir au bien-être de l'empire. On fixa le jour du couronnement et on en détermina le cérémonial par une ordonnance (4). On discuta sur les intérêts de l'Etat et sur les moyens de diminuer les impôts. On fit, en même temps, partir pour Ouglitche la veuve d'Ivan, avec son jeune fils, son père, ses frères et tous les Nagoï, en lui accordant une cour, des enfans Boyards et des Streletz pour sa garde (5). Fédor, toujours bon, répandit des larmes sincères, en faisant de tendres adieux à son frère Dmitri. On voyait facilement qu'il remplissait, contre son gré, un devoir qui affligeait son cœur. Cet éloignement du Tsarevitche, seul héritier de la couronne, pouvait être regardé comme un éclatant exil; et Belsky, menin de Dmitri, ne voulant point le partager, resta à Moscou.

Départ de Dmitri et de sa mère pour Ouglitche.

Il espérait dominer dans le Conseil ; mais il vit bientôt un orage se former sur sa tête.

Tandis que la Russie applaudissait à la sagesse des mesures prises par le nouveau gouvernement, Moscou était le théâtre des rivalités les plus contraires et des ambitions les plus effrénées. Il courut d'abord des bruits sourds sur un grand danger qui menaçait le jeune monarque, et bientôt on nomma l'homme à qui des crimes à commettre, et le projet de troubler la Russie devaient le moins coûter. On prétendit que Belsky, après avoir empoisonné Ivan, songeait à faire périr Fédor et tous les Boyards, et à faire monter sur le trône Godounoff (6), son ami et son conseiller. Les auteurs secrets de ces calomnies étaient, d'après l'opinion générale, les princes Schouiski, qui se servirent, pour les propager, des Liapounoff et des Kikin, gentilshommes de Rézan. Ils parvinrent à soulever un peuple crédule qui, ajoutant foi à leurs suggestions, voulut, dans son aveugle dévoûment, sauver le souverain et l'Etat, des entreprises d'un monstre.

Le cri de l'émeute se fit entendre d'un bout Emeute à Moscou.

à l'autre de Moscou. Le peuple, les enfans Boyards, et vingt mille hommes en armes se précipitèrent vers le Kremlin. On eut à peine le temps d'en fermer les portes, d'y rassembler quelques Streletz pour sa défense, et le Conseil, pour prendre des mesures contre un danger imminent. Les insurgés s'étaient emparé, dans Kitaïgorod, de l'artillerie qui s'y trouvait; ils avaient braqué le canon appelé *canon du Tsar* contre la porte de Floroff et voulaient l'enfoncer pour pénétrer dans la forteresse. Alors le souverain envoya vers eux le prince Ivan Mstislafsky, le boyard Nikita Romanovitche et les diaks André et Vassili Stchelkaloff, pour leur demander la cause de ce soulèvement et ce qu'ils voulaient. « Belsky, répondit le peuple; livrez-nous ce » scélérat; il veut détruire la tige de nos sou- » verains et toutes les familles des Boyards ». Mille voix répétèrent le nom de Belsky. Ce malheureux seigneur, accablé de cette accusation, effrayé de la haine furieuse qu'il inspirait, tout tremblant, et ne songeant qu'à sauver ses jours, vint chercher un refuge jusque dans la chambre à coucher du souve-

rain (7). Fédor connaissait son innocence ; elle n'était pas moins connue des Boyards ; mais ceux-ci redoutant, ou feignant de redouter l'effusion du sang, entrèrent en pourparler avec les insurgés, les amenèrent à se contenter de l'exil du prétendu coupable, et Belsky fut immédiatement renvoyé de Moscou. Le peuple se retira paisiblement, en criant : Vive le souverain ! vivent ses fidèles Boyards ! Belsky, à dater de cette époque, prit le gouvernement de Nijni Novgorod (8).

Que devait-on attendre d'un pareil acte de faiblesse et d'un tel abaissement du pouvoir souverain ? Des dissentions dans le Conseil, la licence dans le peuple, et le désordre dans le gouvernement. On avait éloigné Belsky ; Godounoff resta pour la vengeance. Les séditieux n'avaient pas demandé sa tête, ni même prononcé son nom, respectant en lui le frère de leur souveraine ; mais il savait où l'on voulait en venir ; il voyait que les auteurs audacieux de cette émeute préparaient sa perte, et il pensa à son salut. Jusqu'alors l'oncle du Tsar, en vertu de la considération et du respect qu'on portait aux anciens des familles,

avait pu se regarder comme le premier seigneur de l'Etat. Telle était l'opinion de la cour et du peuple; c'était aussi celle du rusé diak André Stchelkaloff, qui cherchait à gagner la confiance du boyard Iourieff (9) dans l'espoir de diriger avec lui le Conseil. On connaissait le pouvoir que Godounoff exerçait sur sa sœur, la tendre et vertueuse Irène, que les Annalistes comparent à Anastasie; on n'avait pas alors d'autre objet de comparaison quand on voulait exprimer la réunion de toutes les vertus du sexe. On connaissait également l'empire qu'avait Irène sur Fédor, qui n'aimait peut-être réellement que sa femme au monde. Cependant Godounoff paraissait avoir livré son ami; et l'on se réjouissait de sa faiblesse ou de sa timidité, sans penser que son amitié pour Belsky, pouvait n'être que feinte; et que redoutant en lui un compétiteur, il avait profité de cette circonstance pour affermir son pouvoir. Fédor, en effet, prince débonnaire, accablé sous le poids de son sceptre, encore effrayé de l'émeute dont il venait d'être témoin, sentait la nécessité d'employer des mesures sévères pour conso-

lider la tranquillité publique, mais n'ayant ni perspicacité dans l'esprit, ni fermeté dans le caractère, il cherchait plus qu'un conseiller et qu'un aide; il désirait trouver un homme capable de se charger de tout le fardeau du gouvernement, dont il n'eût à répondre qu'à Dieu. Fédor se livra donc entièrement et avec une confiance aveugle, à un ambitieux entreprenant et qui appartenait d'aussi près à son épouse chérie. Irène, sans employer aucun artifice, ne suivant que l'impulsion de son cœur, connaissant le mérite de Godounoff, mais ignorant ses mauvaises et secrètes intentions, forma l'union intime d'un Souverain inhabile à régner, avec un sujet digne du pouvoir suprême. Boris Godounoff était alors à la fleur de l'âge, dans toute la plénitude de ses forces physiques et morales : il avait trente-deux ans. Il surpassait, dit l'Annaliste, tous les dignitaires de la Cour, par une beauté mâle, un air de commandement, une conception rapide et profonde, et une éloquence séduisante. Il ne lui manquait que de la vertu. Il voulait et savait faire le bien, mais uniquement par amour de

Pouvoir et qualités de Gonoudoff.

la gloire et de la puissance. Il ne voyait dans la vertu que le moyen de parvenir au but, et non le but même. S'il était né sur le trône, il aurait pu être cité comme le Souverain le plus accompli ; mais né sujet, et dévoré de la passion du pouvoir, lorsque, pour y parvenir, il crut nécessaire de faire le mal, il le fit... et la malédiction de la postérité s'élève dans l'histoire, pour flétrir à jamais la renommée de Godounoff.

Le premier acte de Boris, fut la punition des Liapounoff, des Kikin et autres auteurs de l'émeute de Moscou. On les envoya dans des villes éloignées, où ils furent détenus. Le peuple garda le silence ; on vantait l'équité du Tsar ; mais la Cour savait à qui attribuer cette juste sévérité, et tournait avec inquiétude ses regards sur Boris, dont le pouvoir absolu ne se déclara qu'après le couronnement de Fédor, remis au 31 mai (10), à cause des prières de six semaines, pour l'âme du défunt Souverain.

Couronnement de Fédor

Ce jour arrivé, le soleil commençait à peine à paraître, qu'il s'éleva tout-à-coup une horrible tempête ; des torrens de pluie inon-

dèrent plusieurs rues de Moscou ; ce fut comme un présage de calamités. Mais ces craintes superstitieuses se calmèrent, lorsqu'après l'orage, le soleil reparut radieux, au milieu d'un ciel serein. Un peuple immense se rassembla sur la place du Kremlin, et la foule était telle que les soldats purent à peine frayer un chemin au confesseur du Monarque, lorsqu'au son de toutes les cloches, il sortit du palais pour porter à la basilique de l'Assomption, les ornemens sacrés de Monomaque, la Sainte-Croix, la Couronne et la Dalmatique qui servaient au sâcre. Godounoff suivait le confesseur et portait le sceptre.

Malgré la foule immense qui couvrait la place, le plus grand silence régna au moment où Fédor sortit de son palais, entouré de tous les Boyards, Princes, Voïévodes et Dignitaires. Le Monarque était revêtu d'un habit bleu de ciel (11); les Seigneurs de la Cour avaient des habits dorés. Ce silence extraordinaire accompagna le Souverain jusqu'à la porte du temple, également rempli de gens de tous états; car il était permis à tous les Russes, sans distinction, d'assister à cette

solennité, dans laquelle la Russie offrait le tableau d'une même famille réunie sous le pouvoir d'un père et d'un Souverain. Pendant le *Te Deum*, des fonctionnaires ecclésiastiques et séculiers parcouraient l'église en disant à voix basse au peuple : « Priez avec ferveur »! Le Monarque et le Métropolitain Dionisi, s'assirent aux places qui leur avaient été préparées près de la porte occidentale; et Fédor, au milieu du plus profond silence, dit au Prélat :

« Seigneur! Notre père, le Souverain
» Ivan Vassiliévitche a quitté la terre, et,
» transformé en ange, il est allé habiter le
» royaume des Cieux. Il m'a légué l'Empire
» et toutes les bannières de l'État. Il m'a or-
» donné, selon l'antique usage, de me faire
» oindre, de ceindre la couronne et le dia-
» dème, et de revêtir la Dalmatique sacrée.
» Son testament est connu du clergé, des
» Boyards et du peuple. Ainsi, d'après la vo-
» lonté de Dieu, et le legs de mon père, ac-
» complissez ce saint office : que je sois le
» Souverain *sacré* de mon peuple »!

Le Métropolitain, après avoir béni Fédor

avec la croix, lui dit : « Seigneur, fils chéri
» de l'Eglise et de notre humilité, élu de
» Dieu et conduit par lui au trône, par le
» pouvoir qui nous vient du Saint-Esprit,
» nous te sàcrons et couronnons. Sois Sou-
» verain de la Russie ».

Dionisi, après avoir posé la croix, le bandeau et la couronne de Monomaque sur la tète de Fédor, en répétant la prière : *que Dieu bénisse son règne ;* le prit par la main, le plaça sur une estrade, particulièrement destinée au Souverain, et après lui avoir remis le sceptre il lui dit : « Veille aux bannières de la grande » Russie ». Dans ce moment l'archidiacre, placé devant le sanctuaire, les prêtres qui étaient dedans, et les chœurs entonnèrent l'hymne *in plurimos annos,* adressé au Souverain nouvellement couronné, qui fut alors salué par le clergé, les dignitaires et le peuple, au bruit des plus vives acclamations. Le Métropolitain, dans un discours succint, rappela à Fédor les principaux devoirs d'un Monarque ; savoir : de veiller à la conservation de la Religion et de l'État, d'observer un pieux respect pour le clergé *et la foi dûe aux*

couvens, de garder à son frère, une amitié sincère; d'avoir pour les Boyards une considération réglée sur leur ancienneté, enfin de témoigner aux fonctionnaires, aux militaires et à toute la nation en général, une bienveillance qui ne devait jamais se démentir. « Les » Souverains, continua Dionisi, sont pour » nous les délégués de la Divinité. Le Seigneur » leur confie le destin des hommes. Qu'ils pré- » servent de mal non-seulement eux-mêmes, » mais aussi leurs peuples; qu'ils empêchent » les troubles du monde et qu'ils redoutent » *la faux celeste.* Et, comme, sans le soleil, » tout est obscurité sur la terre, de même » tout est ténèbre dans nos âmes sans l'ins- » truction; chéris la sagesse, suis les précep- » tes des sages, sois vertueux, puisque c'est la » vertu seule qui pare le Souverain et qui est » immortelle. Veux-tu mériter la clémence » céleste? Sois toujours clément pour tes » sujets. Ne prête pas l'oreille aux calom- » niateurs, toi qui es né compatissant et sen- » sible. Que ton règne soit celui de la vé- » rité, et que la paix de l'État ne soit jamais » troublée! Que le Tout-Puissant te fasse

» triompher de tous tes ennemis, et puisse le » souvenir de ton règne pacifique se perpé- » tuer d'âge en âge ».

En ce moment, tous les assistans, les yeux baignés de larmes, s'écrièrent : « Oui, qu'il « soit de longue durée »!

Fédor entendit la messe, paré de tous les insignes de la Souveraineté, la couronne de Monomaque sur la tête, un riche manteau sur les épaules et tenant en ses mains un long sceptre, fait d'une dent de baleine de grand prix (12); mais il avait l'air abattu et fatigué.

Devant lui étaient posées les couronnes des Royaumes conquis. Debout et à sa droite, se tenait Godounoff, à titre de Seigneur allié; et Nikita Iourieff, oncle de Fédor, se tenait sur le même rang avec les autres Boyards. Rien, au récit de ceux qui assistèrent à cette cérémonie, ne pouvait en égaler la magnificence. L'estrade sur laquelle était placé le Monarque, avec le Métropolitain, le pupitre où étaient déposés les habits royaux, les sièges occupés par le clergé, étaient couverts de riches velours; dans l'église, on marchait sur des tapis de Perse et de drap rouge d'Angleterre. Les

costumes des grands, surtout ceux de Godounoff et du prince Ivan Glinsky, resplandissaient de diamans, de saphirs et de perles d'une énorme grosseur (13), estimés plusieurs millions par les écrivains étrangers. Mais ce qui donnait le plus d'éclat à cette cérémonie, c'était la joie répandue sur toutes les figures, et l'expression du plus ardent amour pour le Monarque. Après le cantique des chérubins, le Métropolitain, sur le seuil du sanctuaire, suspendit au cou de Fédor, la chaîne de Monomaque, faite de l'or d'Arabie le plus pur; et à la fin de la messe, il le sacra avec le Saint-Crême et lui donna la Communion.

Dans ce moment, Boris Godounoff tenait le sceptre; Iourieff, et Dmitri Godounoff, oncles d'Irène, tenaient la couronne posée sur un plat d'or. Après avoir reçu la bénédiction de Dionisi et après qu'on eut versé sur lui des vases remplis de pièces de monnaie, sous la porte méridionale du temple, Fédor alla saluer les tombeaux de ses ancêtres, en demandant au ciel d'hériter de leurs vertus.

Cependant, Irène, la couronne sur la tête, et environnée des femmes des Boyards, était

assise à une fenêtre ouverte de son palais (14). Elle fut saluée par les acclamations de tout le peuple qui s'écriait: « vive la Tsarine »! Les grands de la Cour et les autres fonctionnaires baisèrent la main du Monarque dans la salle du trône, et dînèrent avec lui, ainsi que les membres du clergé. Les festins et les réjouissances publiques durèrent toute une semaine et se terminèrent par un fête militaire, hors de la ville. Là, en présence du Souverain et de tous les habitans de Moscou, les décharges de 170 canons de bronze se firent entendre devant huit lignes de Streletz habillés en drap fin et en velours. Une multitude de cavaliers également vêtus de riches habits, accompagnait Fédor (15).

Le Monarque, après avoir fait des présens au Métropolitain et aux Evêques, reçut lui-même ceux des fonctionnaires, des étrangers, des marchands de la Russie, de l'Angleterre et des Pays-Bas (16), et répandit différentes grâces: il diminua les impôts; il rendit la liberté et les biens à plusieurs personnes de distinction, qui, depuis près de vingt ans, étaient emprisonnées. Pour se conformer au Différentes grâces.

testament d'Ivan, il accorda la liberté à tous les prisonniers de guerre, et conféra les titres de Boyards aux princes Dmitri Khvorostinin, André et Vassili Schouisky, Nikita Troubetskoy, à Schestounoff, aux deux Kourakin, à Fédor Schérémetieff et à trois Godounoff, arrières-cousins d'Irène. Il donna au prince Ivan Schouisky, guerrier illustre, tous les revenus de la ville de Pskof, qu'il avait sauvée (17). Mais toutes ces largesses n'étaient rien en comparaison de celles dont il combla son beau-frère, en lui donnant tout ce qu'un sujet peut posséder dans un gouvernement absolu. Il lui conféra non seulement l'ancien titre de Grand Ecuyer, qui n'avait été accordé à personne pendant l'espace de dix-sept ans, mais encore celui de Grand Boyard-allié, lieutenant des deux royaumes (18) de Kazan et d'Astrakhan. A cette accumulation de titres, jusqu'alors inouïe, Godounoff réunit bientôt des richesses immenses. On lui donna, ou, plutôt, il s'appropria les meilleures terres et les revenus des provinces de la Dvina et de la Vaga, toutes les belles prairies situées aux bords de la Moskva, avec tous les bois et les

ruches qui en dépendaient. Il fit ajouter à son traitement annuel plusieurs des revenus de la Couronne, ce qui, joint au produit de ses propres terres situées à Viazma et à Dorogobouge, faisait monter ses revenus à huit ou neuf cent mille roubles, argent d'aujourd'hui (19). Il est le premier seigneur, depuis le commencement de la Russie jusqu'à nos jours, qui ait joui d'une pareille fortune. Elle lui permettait de mettre en campagne, à ses propres frais, jusqu'à cent mille soldats (20). Ce n'était plus l'homme d'un moment, un simple favori, mais le maître de l'Empire. Sûr de Fédor, Boris craignait encore ses envieux et ses ennemis, il voulait les terrasser par sa magnificence, afin qu'ils n'osassent pas même songer à le précipiter d'une hauteur inaccessible à l'ambition ordinaire des courtisans. Tandis que réellement étonnés, ces envieux et ces ennemis, tout en gardant le silence, ourdissaient en secret des trames contre lui, Godounoff, s'abandonnant à l'élan d'une âme avide de gloire, prit son essor vers un grand et noble but. Il voulut justifier la confiance de son souverain, mériter celle du

peuple et la reconnaissance de la patrie, en consacrant toutes ses actions au bien général.

Godounoff régent de l'Empire.

La Pentarchie, établie par Ivan, disparut comme une ombre; il ne resta que l'ancien Conseil du Tsar, dans lequel Mstislafsky, Iourieff et Schouisky dirigeaient les affaires avec d'autres Boyards, en se soumettant aux volontés du Régent: car c'était le titre que l'on donnait à Boris (21). Lui seul, aux yeux de la Russie, gouvernait l'Etat; il commandait au nom du Monarque, mais n'agissait que d'après lui-même; il avait autour de lui des conseillers, mais personne avec qui il partageât le pouvoir.

Tandis que, fatigué des grandeurs, Fédor cherchait le repos dans la piété, tandis qu'après avoir suspendu les réjouissances et les festins, il allait en pélerinage dans les couvens, tels que celui de St. Serge et autres lieux de retraite, accompagné de son épouse (22) qui avait autour d'elle les femmes des principaux Boyards, et un régiment entier des gardes du corps (nouveau faste inventé par Godounoff, afin d'inspirer au peuple plus de respect pour Irène et sa famille), le régent s'occu-

pait sans relâche des affaires importantes de l'Etat, cherchait à corriger les abus du pouvoir et rétablissait la tranquillité tant au dedans qu'au dehors. Comme aux temps heureux des princes Ivan Belsky et Adacheff, on congédia, sur tous les points de l'empire, les Lieutenans, les Voïévodes et les Juges dont on avait à se plaindre, et on les remplaça par de plus habiles fonctionnaires. On doubla les appointemens des employés, afin qu'ils pussent vivre honorablement, sans exactions; et en cas de forfaiture, on les menaça du dernier supplice. On réorganisa l'armée et on la dirigea sur les points où l'on avait à rétablir l'honneur des armes ou la tranquillité du pays. On commença par Kazan. Le sang Russe coulait encore sur les bords du Volga, et la révolte couvait dans le pays des Tchéremisses. Godounoff, par son esprit plus que par la force (23), appaisa les rebelles, et leur persuada que le nouveau souverain, oubliant leurs anciens crimes, était disposé, comme un tendre père, à pardonner aux coupables, s'ils se repentaient sincèrement. Ils députèrent leurs anciens à Moscou et prêtèrent serment de fi-

Révolte des Tchérémisses appaisée.

délité. Dans ce même temps, Boris fit construire des forteresses sur les deux rives du Volga, Tsivilsk, Ourjoum, Tsarefgorod sur la Kokchaga, Santchoursk et d'autres. Il les peupla de Russes et établit ainsi la tranquillité dans ce pays qui nous avait été pendant si long-temps fatal.

La Sibérie soumise pour la seconde fois

Godounoff, en soumettant le royaume de Kazan, acheva la conquête de la Sibérie. Il n'était pas encore instruit de la mort de Iermak; mais sachant que les maladies et le manque de vivres avaient diminué son armée, il lui envoya immédiatement le voïévode Ivan Mansouroff avec un détachement de Streletz, et, après lui, Basile Soukine, Ivan Miasnoï, et Daniel Tchoulkoff, avec un corps considérable de troupes et de l'artillerie (24). Le premier rencontra sur les bords de la Toura nos héros sibériens, l'hetman Matvei Mestchériak, et le reste des compagnons d'armes de Iermak. « La joie, dit l'Annaliste, ranima les intré» pides Cosaques ». Ce n'est pas qu'ils redoutassent d'affronter de nouveaux périls et de courir à de nouveaux combats; mais ils frémissaient à l'idée de reparaître dans leur pa-

trie, comme des fugitifs, apportant eux-mêmes la nouvelle de la perte de leur conquête. Pleins de courage et d'espérance, ils retournèrent aux bords de la Tobol; cependant ils ne purent s'emparer d'Isker, qui n'était plus sous la domination du vieux Koutchoum, mais où commandait le jeune et valeureux Seidiak (25) son vainqueur. Ayant appris la fuite des Cosaques, il avait rassemblé une foule de Nogais, et de Tatars de la Sibérie qui lui étaient dévoués, et avait chassé Koutchoum. A la nouvelle du retour des Russes, il s'était placé avec une nombreuse armée sur les bords de l'Irtiche, où il se préparait à combattre. Les Cosaques proposèrent à Mansouroff de continuer à descendre l'Irtiche, sans égard à la saison avancée, et malgré le froid et les glaces. Ils débarquèrent à l'endroit où ce fleuve se jette dans l'Obi et y construisirent une forteresse en bois. On rapporte que les Ostiaks, dans l'espoir de s'en emparer, amenèrent avec eux la fameuse idole de *Schaitan*, et qu'au moment où ils étaient rassemblés autour d'elle sous un arbre pour

faire leurs prières, un coup de canon des Russes, ayant brisé cette Idole, objet de leur adoration, ils prirent tous la fuite. Les voïévodes Soukine et Miasnoï, s'arrêtèrent sur les bords de la Toura (26), et fondèrent la ville de Tumen, à la place où avait été celle de *Tshingui*. Dans le même temps Tchoulkoff, ne rencontrant pas d'obstacles, ou bien les surmontant tous, fonda, en 1587, la ville de Tobolsk et la première église chrétienne. Après en avoir informé le voïévode Mansouroff et l'hetman Mestchériak, il se joignit à eux et défit le prince Seidiak, qui ayant osé assiéger la forteresse de Tobolsk, fut blessé et fait prisonnier. Il s'empara de tous ses bagages et de son trésor; et par cette victoire, qui couta la vie au dernier hetman de Iermak, Nikita Mestchériak, il acheva la chûte de la puissance des Nogais de l'Irtiche. La ville d'Isker fut abandonnée et Tobolsk devint la nouvelle capitale de la Sibérie. Une autre tradition, moins digne de foi, ne parle pas du courage qu'aurait montré le voïévode Tchoulkoff, mais d'une ruse qui lui ferait peu d'honneur. Ayant appris, dit

cette tradition, que Seidiak, son ami Ouraze Mahmet, Tsaréviche des Kirguises, et le Moursa Karatcha étaient sortis d'Isker, à la tête de cinq cents hommes et se livraient au plaisir de la chasse, *dans la prairie des Princes* près de Tobolsk, il les invita à un festin, les fit garrotter et les envoya à Moscou. Koutchoum banni de ses Etats, se maintenait encore avec des bandes de Nogais, du camp de Taïbouguine (27), dans les stèpes de Barabinsk; il massacrait les habitans des contrées de Kourdatsk et de Salinsk, incendiait leurs demeures, et portait ses ravages jusque dans les environs de la Tobol. Le nouveau Voïévode de Sibérie, le prince Kolzoff Massalsky, pour réduire ce brigand, alla le chercher au fond des déserts d'Ichimsk et près du lac Tchili-Koula (1er. août 1591). Il détruisit la plus grande partie de sa cavalerie, et s'empara de deux femmes du Khan et de son fils, nommé Abdoul Khaïr (28). Envain, désirant établir la tranquillité dans son nouveau et lointain royaume, le Tsar proposa-t-il à Koutchoum des revenus annuels, des villes et des domaines en Russie. Il lui offrit même de

le laisser prince de Sibérie, s'il voulait consentir à venir à Moscou, faire acte de soumission. Abdoul Khaïr, prisonnier en Russie, écrivait dans le même sens à son père ; louant la générosité de Fédor, qui lui avait donné, ainsi qu'au Tsarévitche Mahmet Koul de riches propriétés, *aimant à réjouir tout ce qui respire et à pardonner aux coupables.*

Abandonné par ses deux fils, alliés des Nogais et de l'illustre Tchin-Mourza (qui avait passé de notre côté avec la mère du Tsarévitche Mahmet Koul), Koutchoum répondit avec fierté aux propositions de Fédor : « Je » n'ai pas cédé la Sibérie à Iermak quoiqu'il » l'ait conquise ; mais désirant la paix, j'exige » pour frontière, les bords de l'Irtiche ». La rage impuissante de Koutchoum n'empêcha pas les Russes de se raffermir de plus en plus en Sibérie, en y fondant de nouvelles villes, depuis la Petchora, jusqu'à la Kète et la Tara, afin de faciliter les communications avec la Permie et Ouffa, construite en même temps que Samara pour réprimer les Nogais. L'an 1592, sous le commandement du Voïévode de Tobolsk, le prince Labanoff-Rostofsky,

furent fondées les villes de Pélim, Bérezoff et Sourgout ; celle de Tara, en 1594, et celles de Narim et de Ketskii-Ostrog (29), en 1596. Ces villes étaient des forts inabordables pour les sauvages Ostiaks, Vogoulitches et toutes les peuplades nomades qui, précédemment soumises à Koutchoum, essayaient encore quelquefois de se défendre et refusaient de payer le tribut. Il est question dans un édit du Tsar, de la révolte du prince de Pélim Ableguirim. Il y est ordonné à notre Voïévode, de le prendre par ruse ou par force et de le punir du dernier supplice, avec son fils et cinq ou six des principaux révoltés entre les Vogoulitches.

Outre des soldats, des Streletz et des Cosaques, Godounoff envoyait en Sibérie des agriculteurs de Perme, de Viatka, de Kargopol et même des districts de Moscou, afin de peupler ces déserts, et de défricher les terres les plus favorables à la culture. Il affermit et rangea pour toujours sous la domination de la Russie cette importante conquête, par des dispositions pleines de sagesse et de prudence ; sans sacrifices, sans efforts, il enrichit l'Etat

de nouveaux revenus, et ouvrit de nouveaux débouchés au commerce ainsi qu'à l'industrie nationale. Vers l'an 1586, la Sibérie rapportait à la Couronne, deux cent milles zibelines, dix milles renards noirs et cinq cent milles petits gris, outre les castors et les hermines (30).

Dans les affaires de la politique extérieure, Boris se montra tel qu'on avait vu Ivan, aux époques les plus glorieuses de son règne ; sage et ferme à la fois, et soigneux de conserver à la Russie l'intégrité de son territoire, sa gran-
1584 — 1587. deur et sa dignité. Deux ambassadeurs furent témoins, à Moscou, de l'avénement de Fédor
Relations avec l'Angleterre et la Lithuanie. au trône, celui d'Elisabeth d'Angleterre, et celui de Lithuanie. « La mort d'Ivan, écrit » Bowes, a changé la face des affaires et m'a » livré aux mains des principaux ennemis de » l'Angleterre ; au boyard Iourieff et au diak » André Stchelkaloff qui, dans les premiers » jours du nouveau règne, se sont emparé » du pouvoir dans le Conseil suprême. On » ne me laissait pas sortir de chez moi ; on » me menaça pendant l'émeute de Moscou ; » et Stchelkaloff me fit dire par dérision que

» le *Tsar Anglais* était mort (31). Boris Go- 1584—1587.
» dounoff qui nous est favorable, n'avait pas
» encore de pouvoir à cette époque ».

Au commencement du mois de mai, on déclara à Bowes qu'il pouvait retourner en Anglerre. On le présenta au Monarque et on le congédia avec honneur, après lui avoir fait des présens et remis une lettre amicale dans laquelle Fédor disait à Elisabeth : « Quoique
» la mort de mon père ait mis fin aux pro-
» positions de mariage et aux projets d'alliance
» étroite avec l'Angleterre, je n'en désire pas
» moins votre bonne amitié, et les marchands
» de Londres ne perdront aucun des avan-
» tages que leur accorde la dernière patente
» qui leur a été donnée » (32). Mais Bowes, par un dépit irréfléchi, ne voulut prendre ni la lettre, ni les présens du Tsar. Il les laissa à Kolmogor, et quitta la Russie avec le médecin Robert Jacobi. Étonné d'une pareille audace, Fédor envoya auprès d'Elisabeth le Secrétaire Bekman. Il se plaignait à elle de Bowes et lui faisait de nouvelles offres d'amitié; promettant ses faveurs aux marchands Anglais, à condition que les nôtres pourraient égale-

ment faire le commerce dans son royaume. Cet envoyé demeura long-temps en Angleterre, sans parvenir à voir Elisabeth. Enfin il en reçut une audience dans le jardin de son palais, et lui remit la lettre de son maître. « Pourquoi votre souverain actuel ne m'aime-» t-il pas, demanda la Reine? son père était » mon ami; et Fédor chasse nos marchands » de la Russie ». Quand elle eut appris, par Bekman, que, loin de les chasser, le Tsar les protégeait, et qu'ils payaient à la Couronne moitié moins que ceux des autres nations, Elisabeth fit cette réponse à Fédor : « Très-» cher frère, c'est avec une peine inexpri-» mable que j'ai appris la mort du grand sou-» verain votre père, de glorieuse mémoire, » et mon plus tendre ami. Sous son règne, » d'intrépides Anglais ont découvert une » route par mer, inconnue jusqu'alors, vers » votre lointain pays. Ils y jouissaient de » privilèges importans ; et s'ils s'y enrichis-» saient, ils n'enrichissaient pas moins la » Russie, proclamant avec reconnaissance la » protection que leur accordait Ivan. Mais » j'ai une consolation dans mon affliction :

» votre envoyé m'a assurée que le fils d'Ivan, » digne d'un tel père, a hérité de ses princi- » pes et de son amitié pour l'Angleterre, et » je regrette d'autant plus que Bowes, mon » ambassadeur, ait encouru votre disgrâce. » C'est un homme qui s'est toujours montré » prudent et sage, et qui a acquis, tant ici que » dans d'autres pays, une grande expérience » des affaires. Tout en ajoutant foi à vos griefs » contre lui, je ne laisse pas d'en être étonnée. » Ils peuvent cependant s'expliquer par les » contrariétés qu'il a éprouvées de la part » d'un des membres de votre Conseil (Le diak » Stchelkaloff), protecteur déclaré des Alle- » mands. Mais notre amitié ne doit pas souf- » frir de ce désagrément. Vous demandez la » liberté du commerce en Angleterre, pour » les marchands Russes, chose qui n'a jamais » existé et qui ne s'accorde pas avec les inté- » rêts des nôtres. Cependant nous ne nous y » opposons pas, si vous accomplissez la pro- » messe d'Ivan, en accordant un privilège » exclusif de faire le commerce dans vos états, » à la compagnie des marchands de Londres, » établie par nous, sans permettre aux autres

» Anglais de participer aux avantages de la » compagnie ». Le Tsar, peu satisfait de la réponse d'Elisabeth, et de l'accueil froid qu'on avait fait, à Londres, à Bekman, mais désirant conserver des rapports utiles avec l'Angleterre, chargea, en septembre 1585, le négociant Anglais, Jérome Horsey, d'aller auprès de la Reine, afin de traiter avec elle d'une manière plus satisfaisante, et de lui prouver, par le choix d'un tel envoyé, la sincérité de nos bonnes dispositions. Fédor écrivit, par Horsey, à Elisabeth: « Les frontières « de la Russie, sur terre et sur mer, sont » ouvertes au libre commerce de toutes les » nations. Il nous arrive des marchands du » Sultan, de l'Autriche, de l'Allemagne, de » l'Espagne, de la France, de la Lithuanie, » de la Perse, de la Bucharie, de Chiva, de » Schemaka et de beaucoup d'autres pays, de » manière que nous pouvons nous passer des » Anglais; et pour leur complaire, nous ne » fermerons pas nos portes aux autres. Ils sont » tous égaux à nos yeux; mais vous, n'écou- » tant que l'intérêt des marchands de Londres, » vous voulez pour eux des faveurs que vous

» n'accordez même pas à vos autres sujets.
» Vous dites que jamais on n'a vu chez vous
» de nos marchands : cela est vrai, puisqu'ils
» peuvent faire un commerce avantageux sans
» sortir de chez eux ; ils peuvent également
» se passer à l'avenir d'aller en Angleterre.
» Nous serons très-satisfaits de voir en Russie
» des marchands de Londres, pourvu que
» vous n'exigiez pas pour eux des privilèges
» exclusifs qui ne s'accordent pas avec les régle-
» mens de mes Etats ». Ces idées de Fédor, sur la liberté du commerce, sont un sujet d'étonnement pour l'historien Anglais Hume, qui y trouve plus de justesse et de sagacité que dans celles d'Elisabeth sur la même matière (33).

Cependant Élisabeth insista : s'excusant auprès de Fédor, sur ce que des affaires d'État de la plus haute importance l'avaient empêchée de s'expliquer plus amplement, avec Bekman, et sur ce qu'elle ne l'avait vu que dans le jardin, où elle se promène et cause ordinairement avec les personnes qui l'entourent de plus près (34). Elle n'exigeait plus le monopole pour les marchands de Londres ; elle demandait seulement qu'ils fussent dis-

pensés du paiement des droits d'entrée qui leur étaient très-onéreux ; et ayant appris par Horsey toutes les particularités de la Cour de Moscou, elle écrivit à la Tsarine et à son frère, donnant à la première le nom de chère sœur, et celui de très-cher et aimé cousin, à Godounoff (35). Elle louait l'esprit et les vertus d'Irène, et lui annonçait qu'elle envoyait de nouveau à Moscou, par amitié pour elle, le médecin Jacobi, particulièrement expert dans les maladies de femmes, et célèbre accoucheur. Elle remerciait Godounoff de ses bonnes dispositions pour les Anglais ; et espérait qu'un homme d'un esprit aussi éclairé, verrait un moyen de lui complaire et de servir en même temps les véritables intérêts de la Russie, en se déclarant à l'avenir leur protecteur. C'est ainsi qu'Élisabeth employait la ruse ; et ce ne fut pas sans succès. Irène se montra sensible aux flatteries de sa lettre, et Godounoff, qui avait reçu avec la plus vive satisfaction celle qui lui était adressée, accorda en 1587 aux Anglais, le privilège de faire le commerce sans payer de droits ; (ce qui privait la couronne d'un revenu de plus de deux

mille livres sterling) sous la condition : 1°. De n'importer chez nous que leurs propres marchandises ; 2°. De ne point envoyer de commis dans les villes, mais de faire eux-mêmes l'échange des marchandises ; 3°. De ne rien vendre en détail, mais en gros, draps, damas, velours en ballots, vins en tonneaux, etc. ; 4°. De n'envoyer, par terre, en Angleterre, aucun des leurs, sans que le Souverain en fut informé ; 5°. De reconnaitre, dans leurs procès avec les Russes, la juridiction du trésorier de l'Etat et du Diak d'ambassade. L'ambitieux Boris n'hésita pas à faire savoir à la Reine que c'était lui qui, touché de ses bontés, avait procuré ces avantages aux marchands de Londres. Il voulait, disait-il, être toujours leur protecteur, espérant qu'ils s'en rendraient dignes par une conduite sage, honorable et loyale ; et qu'ils n'empêcheraient pas les Espagnols, les Français, les Allemands, ni les autres Anglais de faire le commerce dans nos ports et dans nos villes ; puis« que l'Océan était une route sans barrières,
« que Dieu avait ouverte à tout le monde ».
C'est la première fois que nous voyons un

grand Seigneur Russe en correspondance avec un Souverain étranger ; chose que n'avait pas permise jusqu'alors, la politique ombrageuse de nos Tsars. A cette même époque Godounoff ayant reçu une dépêche des ministres d'Elisabeth, par laquelle ceux-ci élevaient de nouvelles prétentions en faveur de leurs marchands, il ordonna au diak Stchelkaloff de répondre qu'on avait fait pour les Anglais, tout ce qui était possible, et qu'on ne ferait rien de plus. « Vous devriez rougir, ajoutait la lettre, d'importuner par de semblables demandes un personnage aussi élevé ; et il ne convient pas au beau-frère du Tsar, au plus grand Seigneur de l'Etat, de répondre lui-même à votre indiscrète missive ». Quoiqu'il mît le plus grand prix à la bienveillance de l'illustre Reine, et fut sensible à ses bontés, Godounoff savait cependant mettre des bornes à ses complaisances. Les Anglais cherchaient à renverser Stchelkaloff qu'ils détestaient ; mais Boris, respectant son expérience et sa capacité, lui confiait toutes les affaires extérieures ; et il voulut le distinguer par un nouveau titre : celui de Diak intime.

Nos rapports avec la Lithuanie étaient beaucoup plus importans encore et plus difficiles. Etienne, comme s'il eut pressenti qu'il n'avait pas long-temps à vivre, était impatient d'achever ce qu'il avait entrepris, et d'élever sa puissance, en abaissant celle de la Russie. Déjà il ne regardait plus la Livonie que comme un à-compte, et la paix, que comme une trève. Il songeait au rétablissement des anciennes frontières de Vitoft sur les bords de l'Ougra. Son ambassadeur Sapiéha, ayant appris à Moscou la mort d'Ivan, dit aux Boyards que sans un nouvel ordre de son Roi, il ne pouvait se présenter au nouveau Souverain, ni traiter d'affaires avec eux (36). Il attendit cet ordre pendant trois mois; et présenté à Fédor, le 22 juin, il lui confia sous le secret, comme preuve des bonnes dispositions de son gouvernement et de leur sincérité, que le Sultan avait l'intention de lui déclarer la guerre. La vérité était que Bathori voulait effrayer Fédor et profiter de sa crainte pour le disposer à des concessions en faveur de la Lithuanie. Pendant cette présentation qui se fit avec la pompe ordinaire, le Tsar était assis

sur son trône tenant dans ses mains le globe d'or et le sceptre. Près de lui étaient rangés les Rindas en habits blancs, avec des chaînes d'or au cou (37). Godounoff, seul, était auprès du trône ; tous les autres Seigneurs étaient assis plus loin. L'Ambassadeur fut reçu avec honneur, mais froidement. N'ayant pas été invité à la table de Fédor, il retourna chez lui avec humeur, et n'admit pas l'officier qui lui apportait les plats de la table du Tsar. Sapiéha commença les négociations en demandant que Fédor donnât au Roi, cent vingt milles florins pour le rachat de nos prisonniers, et délivrât sans rançon ceux de la Lithuanie ; qu'il satisfît à toutes les plaintes de ses compatriotes contre les Russes, et ne prit plus, dans les actes du gouvernement, le titre de Prince de Livonie, s'il ne voulait pas la guerre. Car Bathori regardait la convention de Zapolsk, comme annullée par la mort d'Ivan. On lui répondit que Fédor, n'écoutant que l'humanité, avait, le jour de son couronnement, rendu la liberté à neuf cents prisonniers Polonais, Hongrois et Allemands ; qu'on attendait de la part d'Etienne, une

œuvre aussi chrétienne ; que les réclamations des Lithuaniens qui seraient trouvées justes, ne resteraient pas sans satisfaction ; mais que le fils d'Ivan, ayant hérité de la Couronne, avait également hérité du titre de son père, qui portait celui de prince de Livonie. Après beaucoup de discussions, Sapiéha conclut avec les Boyards un traité de paix, mais seulement pour dix mois ; et le Tsar envoya à Varsovie, le boyard, prince Troëkouroff, et le gentilhomme du Conseil, Beznin, afin de déterminer le Roi à conclure une paix stable. Mais Etienne voulait plus que jamais la guerre, et se livrait à l'espoir d'un succès certain, depuis qu'il savait ce qui se passait à Moscou, par des rapports où la malveillance ajoutait encore à la vérité.

Godounoff en cherchant à mériter la reconnaissance publique par une administration sage et active, et l'amour des principaux Boyards par ses caresses, gouverna tranquillement pendant seize à dix-sept mois, méprisant ses ennemis, et tout puissant sur le cœur du Monarque. Il avait gagné l'amitié des deux plus illustres seigneurs, Nikita Iourieff et le

prince Ivan Mstislafsky. Il gouvernait seul; mais il les consultait; et satisfaisait par là leur amour-propre peu exigeant.

Conjuration contre Godounoff.

Cette liaison, qui lui était si favorable, se termina par la mort de Iourieff (38). Le prince Mstislafsky, quoiqu'il portât le nom de père adoptif de Boris (39) se joignit, par faiblesse, à ses ennemis, les Schouisky, les Vorotinsky et les Golovin, et fut la dupe de leurs séductions. Si l'on en croit l'Annaliste, il devint complice d'une odieuse conjuration. On voulait qu'il invitât Boris à un repas et qu'il le livrât au fer des assassins. Mais celui-ci, averti du complot par ses amis effrayés, en fit sur-le-champ son rapport au Tsar. On ignore s'il y eut une enquête juridique; nous savons seulement, que le prince Ivan Mstislafsky, contraint de se faire moine, fut exilé dans le couvent de Kiriloff, et les Vorotinsky de même que les Golovin, dans des contrées éloignées; d'autres furent emprisonnés (40). Mais les Schouisky ne furent point inquiétés; soit que l'on manquât de preuves contre eux, ou que ce fut par considération pour l'intercession du Métropolitain, leur ami. Toute-

fois, il n'y eut pas un seul individu puni de mort. Il est possible que Godounoff craignit de rappeler les temps abhorrés d'Ivan. Peut-être aussi, ce qui est plus probable, ne voulut-il que renverser ses ennemis particuliers, en répandant le bruit de leur prétendu complot. Le fils de Mstislafsky, le prince Fédor, resta même dans le Conseil, comme le premier ou le plus illustre des Boyards (41). Cependant malgré une telle modération dans la punition d'un crime réel ou imaginaire, la capitale et la Cour étaient dans la plus grande agitation. Les amis des accusés redoutaient une plus grande vengeance; le conseiller Michel Golovin, abandonnant sa terre de Médine, se réfugia chez Bathori, et justifia ainsi les soupçons de Godounoff. En effet, ce traître fugitif, bien accueilli en Lithuanie, conjura le Roi de ne point conclure de paix avec le Tsar, l'assurant que Moscou et la Russie étaient dans l'anarchie et le plus grand désordre, par la faiblesse d'esprit de Fédor et par le peu d'accord qui régnait entre les Boyards; enfin que le Roi n'avait qu'à marcher pour s'emparer de tout ce qu'il désirait dans notre triste

et malheureuse patrie, où personne ne voulait faire la guerre ni servir le souverain. Bathori, ajoutant foi à ce discours, reçut très-froidement les ambassadeurs de Moscou ; il leur dit que, par condescendance, il pourrait nous accorder une trève de dix ans; si nous rendions à la Lithuanie les villes de Novgorod, Pskof, Louky, Smolensk, et le pays de Seversk, et ajouta : « Le père de Fédor n'avait » pas voulu me connaître, et il m'a connu: » autant en arrivera à son fils ».

Les Ambassadeurs cherchèrent à prouver le peu de raison qu'il y avait dans les prétentions du Roi; mais on ne les écouta pas. Ils furent obligés d'avoir recours à la ruse. D'abord, ils firent adroitement circuler le bruit que Michel Golovin était un espion, envoyé auprès d'Etienne par les Boyards de Moscou. Ensuite, ils proposèrent aux Seigneurs de la Pologne et de la Lithuanie, de conclure une étroite alliance entre leur gouvernement et la Russie, pour la destruction totale du Khan de Crimée. Ces deux ressorts furent mis en jeu avec un égal succès. Golovin n'inspira plus bientôt aucune confiance ; on pensa

que des Russes de distinction avaient pu abandonner leur patrie, pendant le règne du cruel Ivan, mais non sous celui du débonnaire Fédor; on ne tarda pas à croire que ce prétendu fuyard semait l'argent qui lui avait été fourni par la caisse du Tsar, pour séduire et corrompre, et on vit une nouvelle preuve de sa fausseté dans le soin qu'il mettait à rabaisser la Russie et à la représenter comme prête à tomber aux pieds d'Etienne. « C'est » ainsi, disait-on, que le Roi, séduit par » David Belsky, a perdu une nombreuse armée sous les murs désastreux de Pskof; » doit-il s'exposer à être une seconde fois » victime de sa crédulité? Il approche de la » vieillesse: une mort soudaine peut lui arracher le glaive des mains et nous faire perdre » le fruit même de ses victoires. Tandis » qu'une Diète turbulente disputerait pour » le choix du successeur d'Etienne, un ennemi puissant ravagerait la Lithuanie. Il » vaut donc mieux profiter de la faiblesse » connue de Fédor, pour conclure avec les » Boyards de Moscou, une alliance sincère » et durable entre les deux états, alliance in-

» dépendante de la vie ou de la mort de nos » Souverains ». Cette opinion prévalut tellement dans le Conseil du Roi, que, non seulement Troëkouroff et Beznin revinrent à Moscou, apportant avec eux un nouveau traité de paix pour le terme de deux ans (42); mais que le Roi envoya même un ambassadeur extraordinaire, avec des propositions qui furent un sujet d'étonnement pour le conseil du Tsar.

L'Ambassadeur, était l'illustre Michel Harabourda, connu depuis long-temps à la Cour de Moscou, où il s'était fait aimer par la facilité avec laquelle il parlait notre langue, par son esprit subtil, par sa politesse et surtout par son zèle pour la religion grecque. Il remit aux Boyards des lettres de paix et d'amitié de la part des Seigneurs de son pays; et dans une entrevue secrète, il leur dit: « Investi des » pleins pouvoirs de notre Souverain, du » Clergé et de tous les membres composant le » conseil de la Pologne et de la Lithuanie, je » vous déclare que nous voulons former avec » votre patrie une alliance sincère et indisso- » luble, à l'aide de laquelle nous puissions

» nous soutenir mutuellement contre nos
» ennemis communs. Pour y parvenir, aban-
» donnons de vaines discussions pour des
» villes et des provinces dont nous ne pour-
» rions devenir les maîtres, sans verser des
» flots de sang; que chacun garde à l'avenir,
» ce qu'il possède en ce moment! Nous n'exi-
» geons rien : n'exigez rien non plus.....
» Ecoutez encore! Nous sommes frères, la
» même origine slave nous est commune,
» nous sommes en partie de la même religion:
» pourquoi n'aurions nous pas le même
» maître? Que Dieu accorde une longue vie
» aux deux Souverains; mais ils sont tous
» deux mortels : si Etienne meurt le premier
» nous sommes prêts à joindre la grande
» principauté de Lithuanie et la Pologne aux
» Etats de Fédor, de manière que Cracovie
» soit l'égale de Moscou, et Vilna de Novgo-
» rod; pourvu qu'à votre tour, en cas de
» prédécès de Fédor, vous vous engagiez à
» reconnaître Étienne pour Souverain de
» toute la Russie. Voilà le plus sûr moyen et
» le seul qui puisse consolider notre tran-

» quillité et cimenter une amitié sincère
» entre nos deux Etats ».

Les Boyards firent leur rapport au Tsar, et après avoir pris solennellement les avis du Conseil et des principaux membres du Clergé, ils répondirent : « Nous ne voulons pas sup-
» poser la mort d'Etienne : Nous ne nous per-
» mettons même pas de songer à celle de notre
» grand Monarque. Vous avez des sentimens
» différens que nous ne saurions approuver.
» Convient-il, en effet, à un Ambassadeur
» d'aller dans un pays étranger, parler de la
» mort de son Souverain ? Toutefois, écar-
» tant cette inconvenance, nous vous décla-
» rons le consentement du Tsar à une paix
» éternelle ». Mais Harabourda ne voulut pas en entendre parler sans une convention relative à la réunion des deux Etats. « Seriez-vous
» donc, ajouta-t-il, disposés à nous rendre
» Novgorod et Pskof ? Car Etienne ne se con-
» tentera ni de la province de Smolensk, ni
» de celle de Seversk ». — « Notre Monarque,
» lui répondirent les Boyards, ne vous don-
» nera pas seulement *le toît d'une chaumière.*
» Nous pouvons nous passer de la paix. La

» Russie n'est plus ce qu'elle était jadis : tâ-
» chez de préserver de sa puissance, non
» plus la Livonie, ni Polotsk, mais Vilna
» même (43) ».

Après avoir témoigné ses regrets de ce que les Seigneurs et le Clergé n'avaient pas voulu adopter une grande et bonne idée, Harabourda prit congé du Tsar, et ensuite des Boyards, qui le reçurent en particulier, dans une des salles du château, assis sur des gradins. Boris occupait la quatrième place, cédant le pas aux princes Mstislafsky, Ivan Schouisky, et Dmitri Godounoff. *Ils donnèrent la main* à Harabourda, et lui remirent une lettre polie pour les Seigneurs du Roi, en lui disant : « Tu es venu chez nous chargé d'une mission » importante ; mais tu n'as rien terminé. Le » Tsar, qui a le carnage en horreur, s'expli- » quera avec le Roi, par l'entremise de son » propre Ambassadeur ». Herabourda partit le 30 avril ; et le prince Troëkouroff fut envoyé une seconde fois auprès d'Etienne, le 28 Juin, avec de nouvelles instructions.

Il est certain que Bathori aurait immédiatement déclaré la guerre à la Russie, si les

Seigneurs de sa Cour, surtout ceux de Lithuanie, qui craignaient la dévastation de leur pays, ne se fùssent opposés à l'ambition du Roi, et ne lui eussent laissé entrevoir que la Diète lui refuserait des hommes et de l'argent. Séduit par le succès de sa guerre avec Ivan, ce n'était que pour la forme et par complaisance pour la noblesse qu'Etienne conservait des rapports avec nous, sous prétexte de désirer la paix; et tandis qu'il fesait à notre Conseil, l'inconvenante proposition de lui donner la Russie, après la mort de Fédor, il demandait de l'argent au Pape, pour marcher contre Moscou, afin de conquérir notre pays pour lui-même, et notre Eglise pour le Saint-Siège. Il avait un puissant intercesseur auprès du Pape, dans la personne du jésuite Antoine, qui conservait un vif ressentiment contre la Russie, du mauvais succès de son ambassade auprès d'Ivan; et Sixte V s'était engagé à fournir à Etienne, vingt-cinq milles scudi par mois, *pour une aussi grande entreprise* (44).

Dans de semblables dispositions, Etienne ne songea pas à suivre l'exemple de générosité que lui avait donné Fédor; tout en louant

le désintéressement avec lequel on avait rendu la liberté aux prisonniers Lithuaniens, il exigeait une rançon démesurée pour les nôtres. Après avoir reçu cinquante-quatre milles roubles du Tsar, il renvoya quelques-uns de ces prisonniers, mais il garda les plus marquans (45), et ne voulut pas rendre l'argent enlevé à des voyageurs de Moscou, qui allaient en Grèce porter des aumônes et demander des prières pour le repos de l'âme du Tsarévitche Ivan. Il ne fit rien pour arrêter les dévastations de ses Voïévodes, qui, de Livonie, de Vitebsk et d'autres endroits, envoyaient des bandes de brigands dans les provinces de Pskof, Vélikoloutsk et Tchernigoff. En un mot, il cherchait visiblement à lasser la patience de la Russie, afin d'amener la guerre.

Troëkouroff trouva Etienne à Grodno, et remit aux Seigneurs de son Conseil, la lettre de nos Boyards. Après en avoir pris connaissance, ils témoignèrent un grand mécontentement. « Désirant la tranquillité, dirent-ils, » et en dépit de notre Souverain, nous vous » avons proposé les conditions d'une fraternité sincère, d'accord avec les intérêts des

» deux états ; et vous, sans répondre à la
» principale proposition, vous vous bornez
» à nous écrire que le Tsar veut bien accor-
» der au Roi le bonheur de la paix, si nous
» vous cédons Kief, la Livonie et tout ce que
» vous appelez l'ancienne propriété de la
» Russie ; c'est-à-dire, *que nous offrons du*
» *pain aux Boyards russes, et qu'ils nous jettent*
» *des pierres*! D'où vous vient un pareil or-
» gueil ? Ne savons-nous pas dans quel triste
» état se trouve actuellement la Russie ? Vous
» avez un Souverain : mais quel est-il ? Il n'a
» que le souffle ; il est sans enfans ; il ne sait
» que réciter des prières. La discorde règne
» parmi vos Boyards, et le trouble est parmi
» le peuple. L'Etat est en désordre, l'armée
» sans dévoûment et sans bons Voïévodes.
» Nous savons que vous entretenez des rap-
» ports secrets avec l'Empereur d'Allemagne :
» quel est votre but? Pouvez-vous espérer de
» trouver en lui un défenseur, lorsqu'il se
» défend si mal lui-même ? Vous êtes déjà *le*
» *point de mire* de plusieurs Souverains de
» l'Europe. Le Sultan demande Astrakhan et
» Kazan ; le Khan porte le fer et la flamme au

» cœur de la Russie, et les Tchéremisses sont
» en révolte. Où est la sagesse de vos Boyards?
» Leur patrie est en péril, et ils méprisent
» nos bons offices; et ils répètent que le Tsar
» est prêt à résister à tous ses ennemis! Nous
» verrons! Jusqu'à présent nous avons em-
» pêché Etienne d'accomplir le serment qu'il
» a prêté en montant sur le trône, de repren-
» dre à la Russie tout ce qui tient à la Lithua-
» nie et dont elle s'est emparé après Vitoft,
» maintenant nous ne voulons pas l'irriter
» en lui rapportant vos frivoles discours;
» mais nous lui dirons : *Marche contre la*
» *Russie jusqu'aux bords de l'Ougra : voilà*
» *notre or, nos bras et nos têtes* »!

Le prince Troëkouroff écouta ces paroles avec sang-froid, et répondit avec chaleur : « Ce
» n'est pas nous, Seigneurs, mais vous qui
» tenez des discours frivoles : quel langage
» téméraire et inconvenant! Vous appelez in-
« digne et malheureux, un règne qui fait le
« bonheur de la Russie! Vous voyez la colère
» divine où nous ne voyons que la bénédic-
» tion du Ciel; l'avenir est-il donc connu des
» mortels? Le Tout-Puissant a-t-il tenu con-

» seil avec vous ? Malheur à celui qui médit
» d'un Souverain ! Nous avons un Tsar sain
» d'esprit et de corps, sage, heureux et digne
» de tous ses augustes ancêtres. Fidèle aux
» préceptes de son père, de son aïeul et de son
» bisaïeul, Fédor gouverne son peuple, ad-
» ministre son pays et aime la paix. Mais il
» n'en est pas moins prêt à combattre et à
» vaincre ses ennemis. Il a une armée supé-
» rieure à toutes celles qui ont existé jusqu'à
» présent en Russie ; car il est bon pour les
» guerriers, et les récompense avec généro-
» sité. Nous avons d'illustres Voïévodes, qui
» n'aspirent qu'à la gloire de mourir pour la
» patrie. Oui, Fédor sait prier ; et le Seigneur
» agréant la foi qu'il a dans la protection cé-
» leste, lui donnera la victoire, la paix, le
» bonheur et une longue postérité. Règnent
» à jamais les descendans de Saint-Vladimir !
» Que les traîtres remplissent le monde d'in-
» dignes calomnies sur les discordes des
» Boyards et la désorganisation de notre Em-
» pire : le vent emporte leurs impostures.
» Mais nous ne voulons pas imiter votre ar-
» rogance, même en vous tenant le langage

» de la vérité, et nous nous taisons sur ce
» que nous voyons en Lithuanie et en Polo-
» gne, parce que nous ne sommes pas en-
» voyés comme agens de discorde ». Après
avoir ajouté que les Seigneurs russes ne con-
naissaient que leur Souverain, et n'avaient de
relations avec aucun Prince étranger; que le
Sultan ne demandait ni Kazan ni Astrakhan,
mais seulement notre amitié; que le Khan,
se rappelant encore l'année 1572 et le prince
Michel Vorotinsky, n'ôsait pas même jeter les
yeux sur notre Ukraine; que la tranquillité la
plus parfaite régnait dans toute la Russie; que
nous commandions paisiblement, même dans
les contrées éloignées de la Sibérie, sur la
Konda, dans le royaume de Pelyme, dans le
pays des Kolmacks et sur l'Oby, où quatre-
vingt-quatorze villes nous payaient tribut;
l'Ambassadeur conclut en ces termes: « Est-
» ce là ce que vous appelez la décadence de la
» Russie? Nous *désirons* la paix: mais nous
» ne *l'acheterons* pas. Voulez-vous la guerre?
» Commencez-la. Voulez-vous faire mieux?
» Entrons en accommodemens ».

Les négociations commencèrent. Le Tsar

consentait à n'exiger ni Kief, ni la Volhinie, ni la Podolie, ne demandant, comme conditions de la paix, que la Livonie seule, ou au moins les villes de Dorpat, de Neïhause, d'Atzel, de Kirempé, de Mariembourg et de Tarvast. « Pourquoi une pareille générosité, dirent avec ironie les seigneurs Polonais à Troëkouroff? Vous êtes maîtres de désirer toute la Lithuanie; faites-en la conquête et prenez-la ». Ils proposèrent une seconde fois la réunion des deux Etats, et, pour y parvenir, ils demandaient que les Seigneurs de Moscou et ceux du Roi, se réunissent sur la frontière. Troëkouroff leur représenta que le Tsar ne pouvait pas décider une affaire de cette importance sans l'avis des Etats-Généraux; qu'il fallait beaucoup de temps pour réunir à Moscou tous les députés de Novgorod, de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie; et il demanda une prolongation de trève. « Ce n'est pas » l'usage en Russie, de consulter la nation, » lui répliquèrent les Seigneurs polonais. Le » Tsar prend une résolution; les Boyards » disent *oui*, et l'affaire est faite ». Après avoir discuté pendant quelques jours, on prolongea

encore la trêve de deux mois, du 3 juin au mois d'août 1588, afin de donner aux Ambassadeurs des deux partis, le temps de se réunir sur les bords de l'Ivata, entre Orcha et Smolensk, et d'y convenir, 1°. des moyens à prendre pour établir une alliance fraternelle entre Fédor et Etienne ; 2°. du moyen à employer pour que leurs Etats se trouvassent sous le même sceptre, en cas de mort de Fédor ou d'Etienne (46); 3°. enfin, des villes qui appartiendraient définitivement à la Lithuanie où à la Russie, si elles ne consentaient pas à se réunir.

Quoique le troisième article diminuât l'importance du second; quoique, dans le fait, nous ne fissions aucune concession, et que, par de semblables conventions, il n'y eut aucune atteinte de portée à l'honneur ni à l'intégrité de notre territoire, ce traité, cependant, ne fut signé par Troëkouroff, qu'à la dernière extrémité, et lorsque les seigneurs Lithuaniens lui annoncèrent son congé. Nous désirions gagner du temps, et nous fondions nos espérances sur l'avenir, en voyant le pays ennemi disposé à la paix. L'Archevêque de Gnésen,

lui-même, dans une conversation avec un officier du Tsar, Novossiltzoff, envoyé alors à Vienne, lui avait dit que le seul ennemi irréconciliable que la Russie eut en Lithuanie et en Pologne, était Bathori; mais qu'il ne pouvait vivre long-temps, car il s'était formé à ses jambes des plaies fort dangereuses que les médecins n'osaient guérir, dans la crainte de hâter sa mort; il avait ajouté qu'Etienne n'était pas aimé de la Nation, à cause de son ambition démesurée et des mauvais traitemens qu'il faisait éprouver à sa femme; enfin, que les grands et la noblesse désiraient être sous l'empire de Fédor, connaissant les vertus chrétiennes de ce Monarque, l'esprit et la bienveillance de la Tsarine, la sagesse et les grandes qualités du Régent, Boris Godounoff. « Cet homme illustre, disait l'Archevêque, » a nourri et consolé nos prisonniers, lors- » qu'ils étaient encore détenus; et après les » avoir rendus à la liberté, il les a traités gé- » néreusement dans son palais, faisant à cha- » cun d'eux des présens de drap et d'argent. » Sa gloire se répand partout. Vous êtes heu- » reux d'avoir un administrateur qui ressem-

» ble à Alexis Adacheff, ce grand homme qui » gouvernait la Russie sous Ivan (47) ». Enchérissant encore sur cette comparaison, Novossiltzoff ajouta que Godounoff surpassait Adacheff par l'éclat de son rang et par la profondeur de son génie.

Parallèle de Godounoff et d'Adacheff.

La saine politique nous ordonnait d'éloigner la guerre tant que nous le pourrions. Etienne avait encore de la force d'âme et un corps vigoureux : grand et fier dans ses manières, en congédiant le prince Troëkouroff, il lui tendit la main avec un air sévère, et lui ordonna de saluer Fédor de sa part. Il termina ainsi ses rapports avec la Russie qui, en le haïssant, ne pouvait cependant lui refuser de l'estime. En effet, en se montrant notre ennemi, il ne faisait que remplir le devoir prescrit au Souverain par l'intérêt de l'Etat; et d'ailleurs il connaissait mieux que son Conseil l'impossibilité d'une paix réelle et la difficulté de réunir son Royaume à l'Empire de Moscou. Bathori avait déjà désigné le jour de l'ouverture de la Diète à Varsovie, afin de fixer le sort futur de la Pologne par le choix d'un successeur. Il espérait par son éloquence

et par la force de la vérité, ranimer à la fois dans les cœurs l'amour de la patrie et le désir de la gloire, et arracher enfin le consentement à la guerre contre la Russie. Mais le sort ne favorisa pas ses projets.

Notre gouvernement avait encore un autre but secret, dans ces derniers rapports avec Bathori : il désirait rendre à la patrie les hommes que l'exil et la désertion nous avaient enlevés sous le règne d'Ivan, non par pitié pour eux, mais pour l'avantage de l'Etat. Le Tsar, ayant appris que beaucoup d'entr'eux avaient le désir de rentrer en Russie, mais qu'ils craignaient de s'y montrer, envoya des lettres de grâce à plusieurs, et nommément aux princes Gabriel Tcherkasky, Thimothée Teterin, au moursa Koupkeeff, Kachkaroff, et même au traître David Belsky, parent de Godounoff, leur promettant avec l'oubli de leurs fautes, des rangs et des appointemens, s'ils revenaient à Moscou avec un repentir sincère, et s'ils prouvaient leur zèle *en donnant toutes les notions nécessaires sur l'état intérieur de la Lithuanie*, de même que sur les vues et les moyens de sa politique (48). Fédor faisait

aussi grâce à tous les déserteurs, excepté au malheureux Kourbsky, qui probablement n'existait déjà plus, et au nouveau traitre Michel Golovin. Bathori, qui avait appris de ce seigneur beaucoup de choses secrètes sur la Russie, avait en outre à Moscou des espions particuliers parmi les marchands Lithuaniens: ce qui détermina Fédor à ne leur permettre de faire le commerce qu'à Smolensk, et à leur défendre de venir dans la capitale.

Armistice avec la Suède.

Cependant le Tsar, tout en cherchant à éloigner la rupture avec la Lithuanie, mais en s'y attendant sans cesse, ne montrait que plus d'amour pour la paix et de facilité dans ses relations avec le roi de Suède; il ne voulait point avoir deux ennemis en même temps. Toutefois, il n'oubliait pas la dignité de la Russie; il sentait le besoin d'effacer notre honte, en reconquérant notre ancienne propriété envahie par les Suèdois; mais il remettait la guerre à une époque plus favorable.

De la Gardi, lieutenant d'Esthonie, ayant appris la mort d'Ivan, demanda au prince Basile Schouisky-Skopin, voïévode de Novgorod, si nous étions disposés à tenir la con-

vention conclue sur les bords de la Plussa (49), et si nos ambassadeurs se rendraient à Stokholm pour traiter de la paix. Mais, dans sa lettre, comme pour piquer le Tsar, il nommait le Roi, Grand-Duc d'*Ijora* et *de la province de Schélona, dans le pays Russe.* On lui répondit que jamais en Russie l'on n'avait entendu parler d'un Grand-Duc Suédois de la province de Schélona, mais qu'on excusait son ignorance, parce qu'il était étranger et éloigné de la Cour et des affaires du Conseil; que du reste le Tsar voulait remplir les engagemens de son père, et que n'aimant pas les maux de la guerre, il attendait des Ambassadeurs suédois, mais qu'il ne pouvait en envoyer à Stokholm. Cette aigreur de part et d'autre faillit amener une rupture. De la Gardi, dans une nouvelle lettre à Schouisky, parlait de l'ancienne ignorance et de l'orgueil insensé des Russes, qui n'en étaient pas encore corrigés, même par leurs revers. « Sachez, écrivait-» il, qu'on ne m'appelle pas un étranger dans » le glorieux royaume de Suède. Il est vrai » que je suis souvent éloigné de la Cour, mais » uniquement pour vous tenir en respect. Je

» suppose que vous n'avez pas oublié com-
» bien de fois vos drapeaux se sont rencontrés
» avec les miens, c'est-à-dire combien de fois
» ils se sont abaissés devant eux, et que vous
» n'avez trouvé votre salut que dans la fuite ».
On ne répondit à cette bravade que par le silence du mépris.

Fédor se conduisit d'une manière encore plus sage et plus digne d'éloges, dans ses rapports directs avec le roi Jean qui, en nous proposant de ne pas renouveler la guerre, s'exprimait ainsi dans sa lettre au Tsar : « Ton
» père, en désolant son propre pays, en s'a-
» breuvant du sang de ses sujets, fut un mau-
» vais voisin pour nous et pour les autres
» souverains ».

Fédor renvoya cette lettre au Roi, en lui faisant dire, qu'il n'était pas permis de se servir de pareilles expressions, en parlant à un fils, de son père. Mais les paroles n'empêchaient pas les affaires de marcher. Le boyard, prince Fédor Schestounoff et le gentilhomme du Conseil, Ignace Tatistcheff, se réunirent le 25 octobre 1585, à l'embouchure de la Plussa, près de Narva, aux dignitaires Suédois

Klas Tott, de la Gardi et autres. Les Suédois exigeaient Novgorod et Pskoff; et de notre côté nous demandions non seulement les villes Russes dont ils s'étaient emparé, mais toute l'Esthonie et sept cent mille roubles en argent. Cependant on fit des concessions de part et d'autre, mais on ne put s'accorder. Les Suédois nous menaçaient de faire une alliance avec Bathori et de solder cent mille étrangers. Nous ne leur opposions que la puissance de la Russie seule, en ajoutant que nous n'avions pas besoin, comme eux, d'engager nos villes et de louer des soldats; que nous n'agissions qu'avec nos têtes et nos bras (50). Enfin nos dernières propositions de paix, que les Suédois refusèrent, étaient: que le Roi nous restituât Ivangorod, Jama, Koporié, pour la somme de dix mille roubles ou vingt mille ducats hongrois. On résolut la guerre, mais bientôt on changea d'avis, et, au mois de décembre 1585, on conclut une trève de quatre ans, sans aucune concession, et avec l'engagement d'une nouvelle réunion des Ambassadeurs des deux puissances, au mois d'août 1586, afin de traiter de la paix définitive. Pen-

dant ces conférences, de la Gardi se noya dans la Narova.

Ambassade en Autriche.

Deux autres puissances européennes l'Autriche et le Danemarck étaient alors également en relations avec Fédor. Après avoir fait part à Rodolphe de son avénement au trône, il lui offrait son amitié et la liberté du commerce entre leurs Etats. L'ambassadeur de Moscou, Novossiltzoff (51) fut traité avec honneur à Prague, où résidait l'Empereur; et il fut invité à diner non seulement chez les Ministres autrichiens, mais même chez le Légat du Pape et les Ambassadeurs d'Espagne et de Venise. Ils le questionnèrent sur l'Orient et le Nord, sur la Perse, sur les pays de la mer Caspienne et sur la Sibérie. Ils vantèrent la puissance du Tsar, et donnèrent des éloges à l'esprit de l'Ambassadeur qui en avait effectivement, comme le prouvent ses dépêches. Rodolphe, disait-il dans ses rapports au Conseil des Boyards, Rodolphe s'occupe plus de ses magnifiques écuries que du gouvernement; il a cédé un pouvoir qui lui était à charge, à Adam Ditrichstein, un des seigneurs les plus distingués de sa Cour. L'empereur, pauvre comme

il l'est, ne rougit pas de payer un tribut au Sultan, et ne fait par là que retenir pour quelque temps le glaive Ottoman déjà suspendu sur sa tête. L'état de l'Europe est déplorable; l'Autriche souffre au milieu de la paix, et la France, au milieu des guerres civiles. Philippe II, soupçonnant son fils, Carlos, de vouloir attenter aux jours de son père, songe à déclarer héritier de la couronne d'Espagne, Ernest, frère de l'Empereur.

Dans ses rapports, Novossiltzoff parle des mœurs, des fruits de la civilisation, et des établissemens utiles ou agréables qu'il a visités, et qui étaient inconnus en Russie. Il décrit même les jardins et les serres; remplissant ainsi les instructions du curieux Godounoff. Les Ministres autrichiens lui confièrent, sous le secret, qu'ils avaient le désir de conclure une alliance avec la Russie, afin de renverser Bathori et de partager son royaume: mais cette idée trop hardie pour le faible Rodolphe resta sans effet. L'Empereur promit d'envoyer au Tsar un de ses Grands, et ne tint pas parole; il se borna à écrire, par Novossiltzoff, une lettre polie à Fédor.

Frédéric, roi de Danemarck; qui s'était montré l'ennemi déclaré d'Ivan (52), se hâta de faire des offres de bonne amitié au nouveau souverain, par un Ambassadeur qu'il envoya à Moscou, et qu'il chargea d'une lettre dans laquelle il disait que le caractère et les sentimens chrétiens de Fédor, universellement connus, lui donnaient l'espérance de voir un terme à tous les anciens mécontentemens, et de renouveler des rapports d'amitié, de commerce et de politique avec la Russie. Ces rapports se rétablirent en effet, et le Danemarck ne songea plus à inquiéter notre commerce maritime du nord, se bornant à profiter des avantages qu'il lui offrait.

Renouvellement des relations amicales avec le Danemarck.

Tranquille au dedans, et en paix, au moins pour le moment, avec l'Europe chrétienne, la Russie, sans redouter la Tauride, était toujours en garde contre ses entreprises. Mahmet Ghireï promettait en même temps son alliance au Tsar et à la Lithuanie; il entretenait des rapports secrets avec les Tchérémisses, et envoyait ostensiblement des bandes de brigands dans nos provinces du Sud-est (53), lorsqu'il tomba sous le fer de son frère, Islam Ghireï,

Affaires de Crimée.

qui arriva de Constantinople avec une troupe de Janissaires, et le titre de Khan (54). Islam adopta la politique de celui auquel il succédait par un assassinat, et il écrivit à Fédor: « Ton père, outre des pelleteries précieuses » envoyées de son pays, à mon frère, a payé » dix mille roubles pour avoir la paix. Donne » m'en encore davantage, et nous écraserons » l'ennemi Lithuanien; attaqué de tous côtés » par mes troupes, celles du Sultan, les No- » gais, et tes soldats, nous ravagerons ses » terres ».

Cependant les hordes de la Crimée, les Azoviens et les Nogais nomades de Kazieff, incendiaient les habitations dans les districts de Béleff, Koselsk, Vorotinsk, Mestchofsk et Massalsk. Le gentilhomme du Conseil, Michel Besnine, à la tête de la cavalerie légère, les rencontra sur les bords de l'Oka, les défit complètement, leur enleva les prisonniers qu'ils avaient faits, et reçut, en récompense de sa bravoure, une médaille d'or de la part du Tsar. Deux fois encore les brigands de Crimée, au nombre de trente ou quarante mille hommes, ravagèrent l'Ukraine. Au mois de

juin 1587, ils prirent et incendièrent Krapivna. Les Voïévodes de Moscou les battirent et les poursuivirent, à la trace des cendres et du sang qu'ils laissaient sur leur passage; ensuite ils demeurèrent sur les bords de l'Oka, campant à Toula, à Serpoukhof, et attendant le Khan lui-même. La Tauride était pour nous, comme un reptile venimeux, qui, même en expirant, lance encore son venin; elle portait la mort et la flamme dans nos provinces, malgré son propre épuisement, et les malheurs dont elle était alors victime. Les fils de Mahmet Ghireï, Saidet et Mourat, chassés par leur oncle, en 1585, revinrent avec quinze mille Nogais, renversèrent Islam Ghireï du trône, s'emparèrent de ses femmes, de ses trésors et dévastèrent tout le pays. Saidet prit le titre de Khan; mais Islam, s'étant réfugié à Cafa, revint deux mois après, et chassa de nouveau ses neveux. A la tête de quatre mille soldats du Sultan, il les défit dans un combat sanglant, fit donner la mort à beaucoup de Princes et de Mourzas, accusés de trahison; et s'entourant de Turcs, il leur permit de violer, de tuer et de piller. Le Tsar

profita de ces circonstances pour proposer un refuge à Saidet et à Mourat; il permit au premier, de camper avec les hordes de Nogais, aux environs d'Astrakhan, et invita le second à venir à Moscou. Il le combla d'honneurs, se l'attacha par un serment, et l'envoya, accompagné de deux Voïévodes, à Astrakhan où il devait être un instrument de notre politique, et où il fut reçu avec tous les honneurs dûs à un illustre Prince Souverain. Les troupes étaient sous les armes; on tira le canon dans la forteresse et sur le port; *on battit le tambour, et l'on fit retentir l'air du son des timballes et des trompettes.* Mourat affecta d'étaler une magnificence royale dans cette ancienne ville, remplie de marchands orientaux; il se créa une Cour brillante, et reçut solennellement les Princes voisins et leurs Ambassadeurs, tenant en main la charte de Fédor, avec un sceau d'or. Il se nomma Souverain des quatres fleuves, du Don, du Volga, du Jaik et du Térek, ainsi que de toutes les peuplades libres et des Cosaques; il se vantait de fouler aux pieds Islam, et d'humilier l'altier Sultan. « Par la grâce et » l'amitié du Tsar de Moscou, disait-il, nous

» serons Souverains, mon frère, de Crimée,
» et moi, d'Astrakhan; c'est pour cela qu'on
» a destiné à mon service de grands person-
» nages de la Russie ». Tel était le langage qu'il tenait à ses coréligionnaires, tandis qu'il conjurait en secret le voïévode d'Astrakhan, le prince Labanoff Rostofsky, de le délivrer de la surveillance sévère et visible dont il était l'objet, afin que les Nogais et les peuples de Crimée pûssent avoir plus de confiance et ne vissent pas en lui un esclave de Moscou; car Labanoff et les autres Voïévodes, en conservant tous les égards possibles envers lui, observaient toutes ses démarches; et tandis qu'il se glorifiait des marques d'une considération apparente, il ne se rendait à la mosquée qu'à travers les rangs des Streletz, et il ne pouvait entretenir personne sans témoins. Cependant il nous servait avec zèle; il engageait les Nogais à la tranquillité et à la soumission; il cherchait à leur persuader que ce n'était que pour leur sécurité et pour mettre un frein à la rapacité des Cosaques, que le Tsar faisait construire des villes sur la Samara et l'Oufa. Il menaçait le séditieux Jakchissat,

prince de cette horde, de lui faire payer cher l'inimitié qu'il portait à la Russie, et se préparait, conjointement avec son frère Saidet, à fondre sur la Tauride, à la tête des Nogais, des Cosaquess et des Tcherkesses, n'attendant pour cette expédition que l'ordre de Fédor, des canons et dix mille Streletz qui lui avaient été promis.

Mais le Tsar temporisait; il redoutait beaucoup plus Etienne qu'Islam; et peu sûr de la paix avec le premier, il écrivit à Mourat au mois de février 1587 : « Le temps propice » pour la conquête de la Tauride n'est point » encore venu : nous devons auparavant » dompter un autre ennemi plus puissant. » Sois prêt, avec les fidèles Nogais et les Co- » saques, à marcher sur Vilna, où tu me ren- » contreras; lorsque nous aurons eu raison » de notre ennemi lithuanien, alors nous dé- » truirons facilement ton ennemi particulier; » et nous saluerons Saidet Ghireï, Khan des » peuplades de Crimée ». En même temps le Tsar faisait dire à Islam : « Le khan Saidet » Ghireï, le tsarévitche Mourat, les Princes » Nogais et Tcherkesses, nous conjurent de

» leur permettre de te détrôner. Nous les re-
» tenons encore, et nous pouvons même ou-
» blier tes brigandages, si tu es sincérement
» décidé à t'armer contre la Lithuanie, lors-
» que la trêve, conclue avec son Souverain
» sanguinaire, sera expirée; car nous sommes
» fidèles à notre parole et à nos conventions.
» Je conduirai moi-même mes troupes de
» Smolensk à Vilna; et toi, à la tête de tes
» principales forces, marche en Volhinie,
» en Galicie et plus loin; fais avancer d'autres
» troupes contre Poutivle, où elles se réuni-
» ront à celles de Seversk afin d'assiéger Kief;
» tu auras à ton aile droite mon armée d'As-
» trakhan, qui, conjointement avec le tsa-
» révitche Mourat, doit également entrer en
» Lithuanie. Après avoir fait l'expérience des
» malheurs attachés à tes invasions en Russie,
» essaye enfin du bonheur que te promet son
» alliance ».

Mais Fédor prévoyait que Saidet, après avoir renversé Islam, ne serait pour nous qu'un nouveau chef de brigands, et que nous ne ferions qu'échanger un barbare contre un autre, il chercha donc à séduire les fils de

Mahmet Ghireï par la dignité de Khan de Crimée, et se servit d'eux pour en imposer au Khan, afin d'avoir plus de ressources dans la guerre contre Bathori. Cette ruse ne resta pas sans effet: Islam redoutant ses neveux, assura Fédor que les invasions des troupes de Crimée en Russie, ne provenaient que de l'indiscipline de quelques Mourzas, qui avaient été suppliciés sans miséricorde; et il ajouta qu'il n'attendait qu'un Ambassadeur de Moscou avec un traité d'alliance, pour marcher avec toutes ses forces contre la Lithuanie. En effet, Islam annonça aux peuplades soumises à ses ordres, qu'il valait mieux, pour le moment, piller le pays d'Etienne que celui de Fédor.

Toutefois, en nous occupant principalement de Bathori, de la Suède et de la Tauride, nous ne laissions pas d'apercevoir le danger qui nous menaçait d'un autre côté. Voisins d'une puissance redoutable à toute l'Europe, nous n'avions pas besoin des avertissemens de la Cour d'Autriche, pour prévoir l'orage dont le Bosphore nous menaçait. Les trophées du Sultan qui étaient entre nos mains, la tentative

de Soliman contre Astrakhan, la destruction et la défaite de l'armée de Sélim, dans les déserts qui avoisinent la mer Caspienne, ne pouvaient rester sans suite. Toute la finesse de la politique de Moscou, devait consister à remettre à des temps plus propices pour la Russie, une guerre terrible mais inévitable. Elle avait besoin de se fortifier par des conquêtes et par une meilleure organisation intérieure, avant de commencer une lutte décisive avec les destructeurs de l'empire de Byzance. C'est ainsi qu'en avaient agi Ivan-le-Grand, son fils et son petit-fils; quelquefois même ils avaient su, à l'aide des Sultans, tenir en respect la Crimée et la Lithuanie. C'est aussi ce que voulait obtenir Fédor, et ce qui l'engagea, au mois de juillet 1584, à envoyer l'ambassadeur Blagoff à Constantinople, pour annoncer au Sultan son avénement au trône, lui faire part des dispositions pacifiques de la Russie envers la Turquie, et inviter Amurat à conclure une alliance avec nous. « Nos ancêtres, Ivan et » Bajazet, lui écrivait-il, nos grands-pères, » Vassili et Soliman, et nos pères, Ivan et » Selim, s'appelaient frères et entretenaient

Ambassade à Constantinople.

» des rapports d'amitié entr'eux ; que cette
» même amitié existe entre nous La Russie
» est ouverte à tes marchands, sans exception
» pour aucune marchandise et sans impôts.
» Nous demandons la réciprocité et rien de
» plus ». Il était prescrit à l'Ambassadeur de
dire aux Pachas d'Amurat : « Nous savons que
» vous vous plaignez des brigandages des Co-
» saques du Térek, qui gènent les communi-
» cations entre Constantinople et Derbent,
» pays qui est maintenant sous la domination
» du Sultan, depuis qu'il l'a enlevé au Schah
» de Perse. Ivan, père de notre Souverain,
» avait construit une forteresse sur le Térek,
» pour la sécurité de Temgruk, prince Tcher-
» kesse ; mais il en fit sortir ses troupes afin
» de complaire à Selim ; depuis ce temps elle
» est occupée, sans l'aveu du Tsar, par les
» Cosaques du Volga qui sont des déserteurs.
» Vous vous plaignez encore de l'oppression
» qu'éprouve la religion de Mahomet, en Rus-
» sie ; mais qui est opprimé chez nous? A Kassi-
» moff, au cœur de notre Empire, ne s'élève-
» t-il pas des mosquées et des monumens mu-
» sulmans, érigés en l'honneur de Schig Aley

» et du tsarévitche Kaïboula. Saïn Boulat, au-
» jourd'hui Siméon, Grand Duc de Tver, a
» embrassé volontairement la religion chré-
» tienne, et à sa place, quoique mahométan,
» Mousta-Falei, fils de Kaïboula, a été fait
» Tsar de Kassimoff. Non, nous n'avons ja-
» mais persécuté, et nous ne persécuterons
» point les peuples d'une religion différente
» de la notre ». Blagoff n'avait point d'ordres pour entrer dans de plus grands détails. Traité avec considération à Constantinople, à l'égal de l'Hospodar de Valachie, et mieux que l'Ambassadeur de Venise, il n'obtint pourtant pas sans peine qu'Amurat envoyât un de ses dignitaires à Moscou. Les Pachas disaient : « Le
» Sultan est un puissant monarque, ses Am-
« bassadeurs ne vont qu'auprès d'illustres
» Souverains tels que l'Empereur, les Rois
» de France, d'Espagne et d'Angleterre, qui
» ont avec lui des affaires d'Etat importantes
» et qui lui envoyent de l'argent ou des dons
» précieux. Quant à vous, nous n'avons à trai-
» ter ensemble que d'affaires de commerce ».
» Blagoff répondit : « Le Sultan est grand
» parmi les Souverains mahométans ; mais

» le Tsar est grand aussi parmi ceux de la chré-
» tienté. Quant à l'argent et aux dons, nous
» n'en envoyons à personne. Quoique le com-
» merce soit important pour les États, il peut
» se présenter des affaires plus importantes
« encore; mais si le Sultan n'envoie pas avec
» moi un de ses dignitaires à Moscou, jamais
» à l'avenir ses ambassadeurs ne verront les
» yeux du Tsar ». Le Sultan ordonna de revê-
tir Blagoff d'un Cafetan de velours brodé en
or, et de le faire accompagner par Adzi-Ibra-
him, qui fut reçu sur les bords du Don par
les Voïévodes Russes, envoyés au-devant de
lui pour la sûreté de son voyage (55). Après
avoir remis à Fédor la lettre du Sultan, (en
décembre 1585), Ibrahim se refusa à toutes
conférences avec les Boyards. Le Sultan don-
nait à Fédor le titre de Roi de Moscou; il le
remerciait de ses dispositions à vivre amicale-
ment avec l'empire Ottoman, confirmait la
liberté du commerce pour nos marchands à
Azoff, et parlait, en style oriental, du bon-
heur de la paix; mais il exigeait, comme
preuve d'une amitié sincère, que le Tsar li-
vrât à Ibrahim, le traitre Mourat, fils de Mah-

met Ghireï, et qu'il fit rentrer dans le devoir Kichkin, hetman des Cosaques du Don, qui dévastait les contrées d'Azoff. Voyant que le système de la Cour de Constantinople n'avait pas changé envers la Russie; que le Sultan ne songeait pas à conclure une alliance avec nous, et qu'il ne désirait que de conserver la liberté de commerce entre les deux nations, jusqu'au moment de se déclarer notre ennemi, le Tsar congédia Ibrahim en lui donnant pour réponse, que c'était plutôt les Cosaques Lithuaniens que ceux de la Russie, qui dévastaient les bords du Don; que l'hetman Kichkin avait été rappelé à Moscou, et qu'il avait été défendu à ses compagnons d'inquiéter les Azoviens; qu'à l'égard du fils de Mahmet Ghireï, notre serviteur et sujet, on en parlerait au Sultan par un nouvel Ambassadeur du Tsar. Mais, dans l'espace des six années suivantes, nous n'envoyâmes plus personne à Constantinople, et la Russie ne craignit pas d'agir ostensiblement contre la Porte Ottomane.

Le jour même du départ d'Ibrahim, 5 octobre 1586, le Tsar prit des engagemens solennels qui pouvaient et devaient extrêmement

déplaire au Sultan. Nous venons de traverser un Siècle et plus, sans faire mention de la Géorgie (56). Cette malheureuse contrée, opprimée par les Turcs et les Persans, était gouvernée par le prince ou tsar Alexandre, qui avait envoyé un prêtre, un moine et un cavalier tcherkesse à Moscou, pour supplier Fédor de prendre sous sa puissante protection l'antique et illustre ibérie, en lui disant : « Les » temps de calamité pour les chrétiens, pré- » vus par plusieurs hommes inspirés de Dieu, » sont arrivés. Nous, frères coréligionnaires » des Russes, nous gémissons sous les infi- » dèles; Souverain orthodoxe, tu peux seul » sauver notre vie et nos âmes. Moi et mon » peuple nous tombons à tes pieds, en de- » mandant de t'appartenir à jamais (57) ». C'est avec de pareilles instances qu'on offrait à la Russie un nouveau Royaume, qui n'avait pu être soumis, ni par les anciens Persans, ni par les Macédoniens, et qui fut la plus glorieuse conquête de Pompée. La Russie l'accepta: mais c'était un présent dangereux, parce qu'en établissant notre souveraineté sur les bords du Kour, nous nous mettions entre deux forte

Le tsar d'Ibérie tributaire de la Russie.

puissances belligérantes ; la Turquie possédait déjà l'Ibérie occidentale et disputait au Schah la partie orientale, exigeant un tribut du Caket où régnait Alexandre, et du Carthuel soumis au prince Siméon, son gendre. Mais il s'agissait plutôt d'un vain honneur, que d'une domination réelle sur des contrées aussi éloignées et tellement inaccessibles à la Russie, que Fédor, en se déclarant Souverain de la Géorgie, ne connaissait pas encore la route qui y conduisait. Alexandre lui proposa de construire des forteresses sur le Térek, et d'envoyer une vingtaine de mille hommes contre le *Schackal* ou Schamhal (58), Prince turbulent du Dagestan, pour s'emparer de Tarki sa capitale, et ouvrir des communications avec l'Ibérie par les bords de la mer Caspienne, à travers le pays du petit prince de Safour, son tributaire. Cette expédition demandait du temps et des préparatifs, et l'on choisit une autre route plus sure par le pays du pacifique prince des Avares. On expédia d'abord des courriers de Moscou (59), afin de faire prêter serment de fidélité, au Tsar et à la nation d'Ibérie ; et après eux, on envoya le prince Siméon Zvé-

nigorodsky, avec une lettre de grâce. Alexandre, en baisant la croix, jura avec ses trois fils, Héraclius, David, et Georges, ainsi que toute la Nation, de rester toujours sujet fidèle de Fédor, de ses enfans et de ses successeurs; d'avoir les mêmes amis et ennemis que la Russie, et de la servir avec zèle jusqu'à la mort; d'envoyer chaque année à Moscou cinquante pièces de drap d'or de Perse, et dix tapis brodés en or et en argent, ou la valeur de ces objets en productions du pays. De son côté, Fédor leur promit sa protection, et il tint cet engagement autant qu'il fut en son pouvoir.

La petite ville de Tersk, abandonnée par nous pour complaire au Sultan, servait depuis quelque temps de refuge aux Cosaques libres; elle fut rétablie et occupée par des Stréletz sous les ordres du voïévode Khvorostinin. Cet officier était chargé de consolider l'autorité de la Russie, sur les princes Tcherkesses et de la Kabarda, nos sujets depuis les temps d'Ivan, et de protéger l'Ibérie, conjointement avec eux. D'autres troupes d'Astrakhan soumirent le Schavkal et s'emparèrent des bords

de la Koïssa. Fédor, qui avait envoyé de l'artillerie à Alexandre, lui avait promis également des homme habiles dans l'art de fondre les canons.

Encouragé par les promesses de la Russie, Alexandre augmenta sa propre armée ; il rassembla quinze mille cavaliers et fantassins ; il les mena au camp, les exerça, leur remit des drapeaux ornés de la croix, et leur donna des évêques et des moines pour chefs. Il disait au prince Zvénigorodsky : « Gloire au souve-» rain de la Russie ! Cette armée n'est point » à moi, mais à Dieu et à Fédor ». A cette époque les Pachas Ottomans lui demandèrent des provisions pour Baka et Derbent ; il les leur refusa en disant : « Je suis sujet du grand » Tsar de Moscou ». Et lorsqu'ils lui firent observer que Moscou était éloigné et que les Turcs étaient près, il leur répondit : « Le Térek et Astrakhan ne sont pas loin ». Mais notre Conseil lui donna le sage avis d'amuser le Sultan, et de ne pas l'irriter jusqu'au moment où l'Europe entière se souleverait contre l'empire Ottoman. Le bruit s'était répandu que le tsarévitche Mourat, gendre du Schav-

kal, songeait à nous trahir, et se concertait secrètement avec son beau-père, les Nogais et les perfides princes Tcherkesses, pour s'emparer d'Astrakhan et livrer cette ville au Sultan. Alexandre conjura le Tsar de ne pas se fier aux Mahométans, en ajoutant que s'il arrivait quelque chose à Astrakhan, il abandonnerait son misérable Royaume et s'enfuirait là où ses yeux le conduiraient. Mais le prince Zvénigorodsky le calma. « Nous ne perdrons pas » de vue Mourat, lui dit-il, et nous avons des » ôtages de tous les princes Nogais. Le Sul- » tan et le Khan ont déjà honteusement fui, » en 1569, devant Astrakhan, ville main- » tenant encore mieux fortifiée et qui est » remplie de soldats. La Russie sait se défen- » dre et défend les siens ». Cependant, en nous occupant de la sûreté politique de l'Ibérie, nous y répandions aussi les bienfaisantes lumières de la religion : on y envoya des prêtres éclairés pour réformer les usages de son Eglise, et des peintres pour orner ses temples de saintes images. Alexandre répétait avec attendrissement, que la lettre de grâce du Tsar *était tombée, pour lui, du ciel et l'avait tiré des*

ténèbres; que nos prêtres étaient des anges pour le clergé d'Ibérie abruti par l'ignorance. En effet, se glorifiant de l'ancienneté du christianisme dans son pays, ce clergé malheureux avait déjà oublié les principaux dogmes des conciles œcuméniques et les rites sacrés du service divin. La plûpart des églises, construites au haut des montagnes, étaient isolées et désertes: en les examinant avec attention, les prêtres de Moscou trouvèrent dans quelques-unes des restes de riches ornemens, avec la marque de l'année 1441. « Dans ces temps, » leur disait Alexandre, l'Ibérie était sous la » domination du grand despote Georges; elle » ne formait alors qu'un seul état: par mal- » heur, mon ayeul la divisa en trois princi- » pautés, et la livra à la merci des ennemis » du Christ. Nous sommes entourés d'infi- » dèles, mais nous rendons encore hommage » au vrai Dieu et au Tsar orthodoxe ». Le prince Zvénigorodsky promit, au nom de la Russie, l'indépendance de toute l'Ibérie et le rétablissement de ses temples et de ses villes, dont il voyait partout les ruines. Il ne parla dans ses dépêches que de deux petites villes,

Krim et Zahem (60) et d'un petit nombre de bourgs et de couvens. Dès ce moment Fédor commença à ajouter à ses titres celui de *Souverain d'Ibérie, des Tsars de Géorgie, de la Kabarda et des princes Tcherkesses.*

Non seulement nous offensions le Sultan par le rétablissement de la forteresse de Tersk et par la prise de possession de la Géorgie, mais nous excitions encore plus son mécontentement par notre amitié avec la Perse. Le schah Godabent (ou Houdabendé) informa Fédor de ses prétendues victoires sur les Turcs, et lui proposa de les chasser de Baka et de Derbent, s'engageant à nous céder à jamais ces villes, qui avaient long-temps appartenu à la Perse (61). Fédor, pour conclure à ces conditions un traité avec le Schah, envoya auprès de lui, en 1588, le gentilhomme Vassiltchikoff, qui trouva déjà Godabent en prison, et sur le trône son fils Mirza Abbas qui l'en avait renversé. Mais ce changement ne troubla pas la bonne harmonie qui régnait entre la Russie et la Perse. Le nouveau Schah reçut avec une grande considération l'envoyé de Fédor à Kasbin; il fit partir aussitôt pour

Relations avec la Perse.

Moscou deux de ses dignitaires, Boutakbek et Andibeï, chargés d'annoncer au Tsar qu'il lui cédait non seulement Derbent et Baka, mais Tauris et tout le pays de Chirvan (62), si l'on parvenait, par notre secours, à en chasser les Turcs; il ajoutait que le Sultan, désirant marier sa fille au neveu d'Abbas, lui avait offert la paix; mais qu'il ne voulait même pas en entendre parler, dans l'espoir d'une alliance avec la Russie et avec le Souverain de l'Espagne, dont l'Ambassadeur se trouvait alors en Perse (63). Présentés en particulier à Godounoff, les envoyés du Schah s'exprimèrent ainsi : « Si nos Souverains sont alliés et amis, » que ne pourront-ils pas faire avec leurs » forces réunies ? C'est peu que de chasser les » Turcs du territoire de la Perse, on peut » même conquérir Constantinople (64). Mais » de pareilles œuvres ne s'opèrent que par » des hommes d'un grand génie; quelle gloire » ce serait pour toi, homme illustré par » ton rang et les grâces de ton Souverain, si, » par tes sages conseils, le monde était délivré » des violences des Ottomans » ! On leur répondit que nous agissions déjà contre Amurat;

que notre armée était sur le Térek, et coupait à celle du Sultan la route de la mer Noire vers les possessions de la Perse; qu'une autre, plus nombreuse, était à Astrakhan; qu'Amurat avait déjà ordonné à ses Pachas de marcher vers la mer Caspienne, mais qu'il les avait retenus, lorsqu'il avait eu connaissance des nouveaux forts que les Russes avaient élevés dans ces contrées dangereuses, et de la réunion de tous les Princes Tcherkesses et Nogais prêts à se rallier et à marcher contre les Turcs sous les drapeaux Moscovites. On congédia ainsi ces Ambassadeurs, en leur disant qu'ils seraient suivis par ceux que nous devions envoyer au Schah; mais ils n'avaient pas encore eu le temps de partir, qu'on apprit à Moscou la nouvelle qu'Abbas venait de conclure la paix avec le Sultan.

C'est ainsi que, pendant les premières années du règne de Fédor ou de la puissance de Godounoff, agissait au dehors la politique pacifique et ambitieuse de la Russie; politique qui n'était ni sans finesse ni sans succès; montrant plus de prudence que de hardiesse, et employant habilement tour à tour la menace,

la flatterie, et des promesses peu sincères. Nous ne voulions pas provoquer la guerre, mais nous nous y préparions, en nous fortifiant partout, et en augmentant l'armée (65). Fédor, désirant être en quelque sorte invisible et présent au milieu de ses camps, institua des revues générales, et choisit, à cet effet, parmi les hommes de sa Cour, des militaires habiles et expérimentés, qui allaient d'un corps à l'autre examiner l'état des hommes et des armes, pour en faire leur rapport au Monarque (66). Les Voïévodes, inflexibles dans leurs funestes disputes sur l'ancienneté de leurs familles, se soumettaient sans murmure au jugement des Gentilshommes, des Stolniks et des enfans Boyards, qui, à ces revues, représentaient le Souverain.

Affaires intérieures.

Tout était tranquille dans l'intérieur de l'Empire. Le gouvernement s'occupait d'un nouveau recensement des hommes et des terres labourables (67), de la répartition égale des impôts, des moyens de peupler les déserts, et de la construction de nouvelles villes. En 1584, les voïévodes Nastchokin et Volohoff fondérent, sur les bords de la Dvina, la ville

Fondation d'Arkhangel.

d'Arkhangel, près de la place où se trouvaient le couvent de ce nom et l'établissement des marchands Anglais. On fortifia, en l'entourant d'une muraille en pierre (68), Astrakhan, qui était menacée par le Sultan. Cette place, d'une grande importance pour notre politique ainsi que pour notre commerce avec l'Orient, n'était pas moins nécessaire pour tenir en respect les Nogais, les Tcherkesses et tous les Princes leurs voisins. A Moscou on bâtit, en 1586, autour du grand faubourg, la *ville Blanche* ou Tsargorod, enceinte qui commençait à la porte de Tver. On construisit beaucoup de palais dans le Kremlin, la cour des Monnaies, le collège des Ambassadeurs, celui des Domaines, la Trésorerie et le palais de Kazan. On place aussi, vers cette époque, la fondation de la ville d'Ouralsk. En 1584, six ou sept cents Cosaques du Volga, se choisirent une habitation aux bords du Jaïk, dans un endroit favorable à la pêche; ils l'entourèrent de remparts de terre, et devinrent la terreur des Nogais et particulièrement du prince Ourouse, fils d'Ismael, qui ne cessait d'adresser des plaintes au Tsar sur leurs

Construction de la ville Blanche, ou Tsargorod à Moscou.

Fondation d'Ouralsk.

brigandages; le Tsar lui répondait toujours que c'étaient des fuyards, des vagabonds, et qu'ils y demeuraient de leur propre volonté; mais Ourouse lui écrivait : « Une ville aussi » importante peut-elle exister sans que tu le » saches? Quelques-uns de ces brigands, qui » sont nos prisonniers, déclarent appartenir » au Tsar ». Observons que cette époque est la plus florissante de l'histoire des Cosaques du Don et du Volga. Leur réputation de courage s'était répandue depuis Azoff jusqu'à l'Isker. En irritant le Sultan, en menaçant le Khan, en domptant les Nogais, ils affermissaient le pouvoir des Souverains de Moscovie dans le Nord de l'Asie.

Au milieu de ces circonstances favorables à la grandeur et à la sécurité de la Russie, lorsque tout prouvait la pénétration et l'activité du gouvernement, c'est-à-dire de Godounoff, ce Boyard était en butte à l'envie et à l'intrigue, malgré son habileté dans l'art de séduire les hommes. L'orgueilleux Godounoff, qui communiquait en son propre nom avec les Souverains de l'Asie et de l'Europe, qui échangeait des présens avec eux et recevait solennelle-

Dangers de la position de Godounoff.

ment leurs Ambassadeurs dans sa maison (69), voulait paraitre modeste, et, à cet effet, cédait, dans le Conseil, la préséance aux seigneurs plus anciens que lui ; mais quoiqu'il y siégeât à la quatrième place, d'un seul mot, d'un seul regard ou d'un seul geste, il imposait silence à la contradiction. Il inventait des distinctions, des marques de la faveur souveraine, pour flatter la vanité des Boyards. C'est ainsi qu'il introduisit l'usage des diners invités, pour les membres du Conseil, dans les appartemens intérieurs du palais (70), où Fédor recevait les Godounoff et les Schouisky, quelquefois sans inviter Boris. Vaine ruse ; ceux que le Grand Boyard admettait ces jours-là à sa table, étaient enviés par les hôtes mêmes du Monarque. Tout le monde savait que le Régent ne laissait à Fédor que le nom de Tsar, et ce n'était pas seulement parmi les premiers personnages de l'Etat, mais même dans la bourgeoisie de la capitale, qu'on avait en général peu d'amour pour Boris. Un pouvoir absolu entre les mains, même du plus digne des sujets, déplait à la nation ; Adacheff avait eu de l'empire sur le cœur d'Ivan ; il gouverna

la Russie, mais il se tint toujours modestement derrière un Monarque plein d'énergie et d'activité; il fut comme invisible au milieu de la gloire d'Ivan : Godounoff, au contraire, commandait en souverain ; il se plaçait orgueilleusement devant le trône, et semblait effacer par son éclat la splendeur du faible Monarque. On plaignait la nullité de Fédor, et on ne voyait en Godounoff que l'usurpateur de la souveraineté. On se rappelait son origine tatare (71), et l'on rougissait de l'abaissement des successeurs de Rurik. On écoutait ses flatteurs avec indifférence, et ses ennemis avec intérêt; on croyait facilement ceux-ci lorqu'ils disaient que le gendre de Malutin, favori d'Ivan, était un tyran encore timide. Tout ce qu'il avait fait pour le bien général, ses entreprises les plus heureuses, ne faisaient qu'irriter l'envie, envenimer ses traits, et mettre le favori dans la dangereuse nécessité d'agir par la terreur ; mais il chercha à éloigner encore ce moyen extrême : c'est pour l'éviter qu'il parut désirer une réconciliation avec les Schouisky, qui, ayant des amis dans le Conseil et des gens dévoués parmi le peu-

ple, surtout parmi les marchands, ne cessaient de témoigner ouvertement leur inimitié contre Godounoff (72). Le prélat Dionisi se chargea du rôle de pacificateur : il ménagea aux deux partis une entrevue dans son palais, au Kremlin, et parla au nom de la patrie et de la religion. Il paraissait les avoir touchés et convaincus. Boris, avec l'apparence de la sincérité, tendit la main aux Schouisky : ils jurèrent de vivre en frères, et de travailler, d'un commun accord, au bonheur de l'Etat. Le prince Ivan Schouisky, sortit avec un air radieux de chez le Métropolitain, et se rendit sur la grande place du palais, afin d'informer de cette heureuse réconciliation, le peuple que la curiosité y avait rassemblé : ce qui prouve le vif intérêt qu'à cette époque les citoyens prenaient aux affaires publiques ; ils commençaient déjà à se relever de l'abattement où les avait plongés la tyrannie d'Ivan. Tous écoutèrent en silence le héros de Pskoff ; mais deux marchands sortirent de la foule en disant : « Prince Ivan, c'est de nos têtes que nous payerons votre réconciliation ; et vous et nous, serons à la fois victimes de Boris ».

La même nuit ces deux marchands furent arrêtés et envoyés, par les ordres de Godounoff, dans un endroit ignoré. Il avait désiré désarmer les Schouisky par sa réconciliation avec eux; mais il s'aperçut bientôt qu'ils ne lui cédaient pas en ruse, et que, sous l'apparence d'une fausse amitié, ils étaient restés ses ennemis irréconciliables, agissant de concert avec un autre ennemi de Boris, mais inconnu jusqu'alors.

Quoique le clergé de Russie n'eut jamais témoigné un grand empressement à intervenir dans les choses temporelles, et qu'il se fut toujours montré plutôt docile que rebelle à la volonté des souverains, même dans les affaires de l'Eglise ; quoique, dès le temps d'Ivan III, nos métropolitains eussent répondu solennellement, dans différentes circonstances, qu'ils s'occupaient uniquement des réglemens du service divin, de l'instruction chrétienne, de la conscience des hommes et du salut des âmes (73); toutefois, assistant à l'assemblée des Etats-Généraux, convoqués dans les occasions extraordinaires, pour des réglemens politiques de haute importance, avec le

droit, sinon de proposer, au moins d'approuver ou de confirmer les lois civiles (74), et avec celui de donner des conseils au Tsar et aux Boyards, et de leur expliquer les lois divines pour le bonheur des hommes, sur la terre, ces hiérarques prenaient part au gouvernement, chacun dans la mesure de ses propres talens, et selon le caractère des souverains. Cette autorité fut faible sous Ivan III et sous Basile, plus grande pendant l'enfance et la jeunesse d'Ivan IV, et réduite à presque rien durant l'époque de sa tyrannie. Sous un prince tel que Fédor, si faible d'esprit et de caractère, s'occupant avec plus de zèle de l'Eglise que de l'Empire, et préférant la société des moines à celle des Boyards, on sent quelle prépondérance, dans les affaires politiques, aurait pu obtenir un Métropolitain ambitieux, plein de talent et d'éloquence, (car tel était Dionisi, surnommé *le savant grammairien* (75)), si Godounoff n'y avait opposé son autorité sans bornes : ce n'était point pour la céder à des moines qu'il l'avait recherchée ; il honorait le Clergé, comme les Boyards, seulement par des marques de con-

sidération. Il écoutait avec bienveillance le Métropolitain, entrait en discussion avec lui, mais agissait avec indépendance, et l'irritait par l'énergie inflexible de sa volonté : ce qui explique l'inimitié de Dionisi contre Godounoff, et son intime liaison avec les Schouisky. Sachant que le Régent n'était puissant que par la Tsarine, et persuadés que le faible Fédor ne pouvait avoir un grand attachement ni pour Boris ni pour Irène, et qu'il serait facile de l'entrainer par la surprise et la crainte à un grand coup d'Etat, le Métropolitain, les Schouisky et leurs amis, convinrent secrètement, avec les marchands de Moscou (76), et quelques fonctionnaires civils et militaires, de supplier Fédor, au nom de toute la Russie, de faire divorce avec sa femme, pour cause de stérilité, de la faire entrer, comme une seconde Solomée, dans un couvent, et d'en prendre une autre, afin d'avoir des héritiers, gages précieux de la tranquillité de l'Etat. On voulait appuyer par une émeute populaire, cette demande de la nation, qu'on prétendait effrayée de voir s'éteindre sur le trône la race de Rurik. On assure même qu'on avait choisi

la future épouse; c'était la sœur du prince Fédor Mstislafsky, dont le père, renversé par Godounoff, était mort dans le couvent de Saint-Cyrille. On écrivit une supplique, et on s'engagea par serment à la soutenir. Mais Boris avait un grand nombre de créatures et d'espions, il découvrit encore à temps ce complot si terrible pour lui, et se conduisit en apparence avec une rare générosité. Sans montrer de colère, sans faire de reproches au Métropolitain, il essaya de toucher sa conscience; il lui représenta que le divorce était illégal; que Fédor pouvait encore avoir des enfans d'Irène, qu'elle était à la fleur de l'âge, et brillante de beauté et de vertus: dans tous les cas, ajouta-t-il, le trône ne serait pas vacant, puisque le tsarévitche Dmitri était en vie et en parfaite santé. Trompé peut-être par cette modération, Dionisi s'excusa, chercha à excuser aussi ses complices, alléguant leur amour craintif et zélé pour la tranquillité de la Russie, et donna sa parole, en son nom et au leur, de ne plus songer à séparer de tendres époux. Godounoff, en promettant de ne tirer vengeance, ni des auteurs ni des com-

plices de cette manœuvre, se contenta d'une seule victime. La malheureuse princesse Mstislafsky, rivale dangereuse d'Irène, fut contrainte à prendre le voile.

Tout était tranquille dans la capitale, au Conseil et à la Cour; mais cet état de choses ne dura pas long-temps. Pour ne point violer ouvertement sa parole, Godounoff, chercha un autre prétexte de vengeance. Il se justifiait à ses propres yeux en songeant à la haine irréconciliable de ses ennemis, à la nécessité d'assurer, avec son propre salut, le salut de l'Etat, enfin, en se rappelant tous les services qu'il avait rendus à la Russie, et tous ceux que, dans son zèle pour sa prospérité, il projettait de lui rendre encore. Il chercha et ne rougit pas d'employer un moyen vil et bas, l'arme usée de la tyrannie d'Ivan, de fausses dénonciations. On raconte qu'un serviteur des Schouisky, lui vendant son honneur et sa conscience, se présenta au palais, en les accusant d'avoir tramé un complot avec les marchands de Moscou, et de songer à trahir le Tsar (77). Les Schouisky furent arrêtés; de même que leurs amis, les princes Tateff, Ou-

roussoff, Kalitcheff, Bikassoff, beaucoup de gentilshommes et de riches marchands. On nomma une commission extraordinaire ; les accusés et les témoins furent interrogés. On ne mit pas à la question les nobles et les dignitaires, mais on tortura sans miséricorde les valets et les marchands ; ce fut sans succès, car aucun d'eux, selon ce qu'on disait parmi le peuple, ne voulut appuyer la calomnie du délateur. Toutefois les accusés ne furent pas absous par le tribunal. On exila les Schouisky, en se vantant d'user encore de clémence et de reconnaître les services du héros de Pskoff. Le prince André, déclaré principal coupable, fut exilé à Kargopol ; le prince Ivan, sous le prétexte de s'être laissé séduire par lui et par ses frères, à Belooséro. On ôta la lieutenance de Kargopol, au prince Basile Skopin Schouisky, leur aîné ; mais ayant été déclaré innocent, on lui permit d'habiter Moscou ; d'autres furent envoyés dans la petite ville de Boui, à Galitche, à Schouïa ; le prince Tateff, à Astrakhan ; Kruk-Kolitcheff, à Nijni Novgorod ; les Bikassoff et beaucoup de gentilshommes, à Vologda et en Sibérie. Les mar-

Exils et supplices.

chands de Moscou, qui avaient trempé dans le complot contre Irène, Fédor Nagoï et six de ses compagnons eurent la tête tranchée sur la place publique. Jusque-là, le Métropolitain avait été épargné; mais il ne voulut pas être le témoin pusillanime de cette persécution, et plein d'un généreux courage, en présence de Fédor, il nomma publiquement Godounoff calomniateur et tyran, en attestant que les Schouisky et leurs amis ne périssaient que pour avoir voulu sauver la Russie de l'ambition démesurée de Boris. Varlaam, archevêque de Khoutinsk, accusa le régent avec la même audace; il le menaçait de la vengeance céleste, et, sans redouter celle des hommes; il accusa Fédor de faiblesse et d'aveuglement. On déposa Dionisi et Varlaam, à ce qu'il parait sans aucun jugement; le premier fut renfermé dans le couvent de Khoutinsk, le second dans celui de Saint-Antoine à Novgorod, et l'on consacra Métropolitain, Job, archevêque de Rostoff. Craignant les hommes, mais ayant perdu toute crainte de Dieu, le Régent, à ce qu'assurent les Annalistes, ordonna d'étrangler dans leur prison

les deux principaux Schouisky, le boyard André distingué par son esprit, et l'illustre prince Ivan, le sauveur de Pskoff et de notre gloire militaire. L'homme immortel dans l'Histoire, dont l'éclatante action a été décrite, dans plusieurs des langues Européennes, par les contemporains qui se sont plûs à rendre cet hommage à la Russie (78), périt misérablement au fond d'un obscur cachot; on livra à un infâme cordon sa tête couronnée de lauriers. Son corps fut inhumé dans le couvent de Saint-Cyrille.

Mort déplorable du héros Schouisky.

C'est ainsi que commencèrent les crimes de Godounoff et que son âme parut au grand jour. Enivré des séductions du pouvoir, irrité par les complots de ses ennemis et endurci par la vengeance, espérant retenir par la crainte les malveillans, augmenter par des grâces le nombre de ses créatures, et imposer silence à la malignité, par sa sagesse dans la conduite des affaires de l'Etat, Boris osa se rendre coupable d'un nouveau forfait, où la perfidie s'unissait à la cruauté. Le malheureux Magnus, roi unique dans l'histoire de la Livonie, était mort avant la fin du règne d'Ivan,

à Pilten (79), où sa veuve Marie, et sa fille Eudoxie agée de deux ans, étaient restées sans fortune, sans patrie et sans amis. Godounoff les appela à Moscou, en promettant à Marie un riche domaine et un époux illustre. Mais prévoyant l'avenir et craignant qu'en cas de mort de Fédor et de Dmitri, cette arrière-petite-fille d'Ivan le Grand ne prétendit à se faire proclamer héritière du Trône, quoique la chose fut sans exemple et en opposition avec nos lois, Boris, qui disposait déjà de ce trône dans son esprit, au lieu d'un domaine et d'un époux, lui donna le choix entre un couvent et une prison. Réligieuse contre son gré, Marie ne demanda que la consolation de ne pas être séparée de sa chère Eudoxie; mais bientôt elle eut à pleurer sa mort, qu'on ne crut pas naturelle, et elle vécut encore une huitaine d'années, dans la plus profonde affliction, versant des larmes amères sur le sort de son père, de son époux et de sa fille (80). Marie et Eudoxie, ces deux victimes d'un ambitieux cruel et soupçonneux, reposent dans le couvent de Troïtza, hors de l'église, près de l'endroit où est placé, comme à l'é-

Sort de la famille de Magnus.

cart, le simple tombeau de leur persécuteur, de ce Boris que ni sa grandeur ni sa gloire ne purent sauver de la juste vengeance du ciel.

Mais cette vengeance, pour éclater, attendit encore de nouveaux crimes.... Godounoff avait dompté la Cour par la chûte des Schouisky, le Clergé par celle du Métropolitain, et les citoyens de la capitale par le supplice des principaux marchands de Moscou; il avait entouré le Tsar et rempli le Conseil de ses plus proches parens; il ne voyait donc plus d'opposition, ni de danger alarmant pour lui, jusqu'à la fin des jours, ou plutôt du sommeil de Fédor, car c'est le nom qu'on peut donner à la pieuse oisiveté dans laquelle languissait ce débile Monarque, et dont les contemporains nous ont donné la description suivante.

Oisiveté de Fédor.

Fédor se levait régulièrement à quatre heures du matin, et attendait son confesseur dans sa chambre à coucher, qui était remplie d'images et éclairée jour et nuit par des lampes. Le confesseur venait avec la croix, l'eau bénite et l'image du saint que l'Eglise fêtait ce jour-là. Le Souverain se prosternait, priait à

haute voix pendant plus de dix minutes, passait dans l'appartement particulier d'Irène, et allait avec elle aux Matines; à son retour, il s'asseyait dans un fauteuil placé dans une grande chambre où les courtisans et les moines venaient lui souhaiter le bon jour; à neuf heures, il allait à la Messe et dinait à onze. Après diner, il dormait trois heures, retournait à l'église pour les Vespres, et tout le reste du temps jusqu'au souper, il le passait avec la Tsarine, et avec des bouffons et des nains, s'amusant de leurs lazzis ou écoutant des chansons. Quelquefois il admirait les ouvrages de ses joailliers, de ses orfèvres, de ses brodeurs et de ses peintres. La nuit, il se préparait au sommeil en priant de nouveau avec son confesseur, et il se couchait, après avoir reçu sa bénédiction. Chaque semaine, il visitait les couvens des environs de la capitale, et, les jours de fêtes, il s'amusait à la chasse des ours. Souvent les gens qui avaient des suppliques à présenter entouraient Fédor au moment où il sortait de son palais; mais *évitant les affaires et les fatigues de ce monde*, il

ne voulait pas les entendre et les renvoyait à Boris (81)

Le rusé Godounoff, tout en se réjouissant intérieurement de cette honteuse inactivité du Souverain, ne cherchait qu'à relever Irène aux yeux des Russes, publiant des ordondances de grâce, accordant des pardons, des récompenses et des consolations, au seul nom de cette princesse, sans y joindre celui de Fédor. C'est ainsi qu'il faisait servir l'amour, le respect et la reconnaissance de la nation pour la Souveraine, à cimenter sa propre puissance, pour le présent et dans l'avenir.

CHAPITRE II.

1587 — 1592.

Mort de Bathori. — Négociations importantes avec la Lithuanie. — Trève. — Relations avec l'Autriche et la Tauride. — Guerre de Suède. — Nouvel armistice avec la Lithuanie. — Gloire de Godounoff. — Établissement du patriarcat en Russie. — Projet de Godounoff. — Assassinat du Tsarévitche Dmitri. — Incendie de Moscou. — Invasion du Khan, et combat sous les murs de Moscou. — Nouveau titre de Godounoff. — Le Couvent de Donskoï. — Calomnie contre le Régent, et sa vengeance. — Clémence et gloire de Godounoff. — Grossesse d'Irène. — Naissance et mort de la Tsarevna Théodosie.

Etienne Bathori mourut le 12 décembre 1586, et l'on attribua sa mort au poison (82), ou à l'inhabileté des médecins. Il fut un des plus illustres souverains du monde et un des plus redoutables ennemis de la Russie ; aussi cette mort nous causa-t-elle plus de joie, qu'elle ne causa de peine à ses sujets. En effet,

1587 — 1592. Mort de Bathori.

1587—1592. nous craignions de retrouver en lui un autre Gédimin, un autre Vitoft; et la Pologne et la Lithuanie ingrates, préféraient une tranquillité qui ne leur coutait rien, à une gloire onéreuse. Si Bathori, avec le génie dont il était doué, avait survécu à Godounoff, les dix premières années du nouveau siècle auraient peut-être vu s'évanouir pour jamais la grandeur de la Russie, tant le sort des Etats dépend des individus et des circonstances!

Le 20 décembre le Conseil des Boyards reçut de différens endroits le nouvelle de la mort de Bathori, quoiqu'elle ne fut pas encore officielle. Nos Voïévodes, qui se trouvaient sur la frontière de la Lithuanie, l'écrivaient au Tsar comme un simple bruit, en ajoutant que les seigneurs Polonais songeaient à choisir pour leur Roi, ou le frère d'Etienne, prince de Transylvanie, ou le fils de Sigismond, roi de Suède, ou bien lui-même Fédor. Godounoff vit aussitôt l'honneur et l'avantage qu'offrirait la réunion des trois couronnes. On envoya sur-le-champ en Lithuanie le gentilhomme Rjevsky, afin de s'assurer de la mort d'Etienne, de témoigner aux Seigneurs la part

qu'on prenait à leur chagrin, et de leur proposer d'élire le Tsar pour leur Roi. Rjevsky revint avec une lettre de remercîmens de la part des seigneurs Lithuaniens ; mais ils n'avaient pas voulu entamer de négociations, disant qu'une affaire de cette importance serait décidée par la Diète à Varsovie, où le Tsar devait envoyer ses ambassadeurs. Ils avaient confié sous le secret, à Rjevsky, que Fédor et les Boyards de Moscou leur avaient écrit avec trop de froideur, et sans suivre l'exemple de l'Empereur, de la France et de la Suède qui les comblaient de caresses en même temps que de présens. A cette époque la Lithuanie et la Pologne étaient dans une grande agitation; les passions étaient en mouvement. Les Sénateurs et les Nobles se divisèrent; les uns soutenaient le parti de Zamoïsky, compagnon d'armes d'Etienne; les autres celui des Zborovsky, ennemis de Bathori. Ceux-ci en vinrent au point, que dans des réunions solennelles, ils tirèrent leurs glaives contre ceux qui étaient dévoués à la glorieuse mémoire du roi défunt. Les deux partis attendaient la Diète comme un combat; ils s'armaient, sala-

Négociations importantes avec la Lithuanie.

riaient des soldats, avaient des gardes et des camps. Mais la Lithuanie, limitrophe de la Russie, redoutait notre puissance ; et deux illustres ambassadeurs, Tchernikovsky et le prince Oginsky arrivèrent à Moscou, le 6 avril, et conjurèrent Fédor de proroger jusqu'à l'année 1588, la trève avec leur Etat, privé de chef. Les Boyards, se prêtant volontiers à cette convention, leur dirent que le bonheur ou le malheur de la Pologne et de la Lithuanie dépendait de la conduite de leurs Nobles ; le bonheur, s'ils se soumettaient au grand monarque de la Russie, le malheur, s'ils se tournaient de nouveau vers le barbare de la Transylvanie, ou vers l'ombre du royaume de Suède. « Déjà vous avez eu Bathori sur » le trône, leur dirent-ils, et avec lui, la » guerre, la ruine et la honte : puisque vous » avez payé, par les mains même de votre » Souverain, un tribut au Sultan. Que peut-» on attendre de la générosité d'un aventurier » dont l'âme est aussi basse que son extrac-» tion, qui n'est guidé que par un vil intérêt, » et qui est sans pitié pour les Chrétiens ? Est-» ce dans son cœur que peut habiter le saint

» amour, sans lequel, selon les paroles de
» l'Apôtre, le pouvoir même de remuer des
» montagnes, n'est rien? N'est-ce point pour
» complaire aux Ottomans que vous songez
» à élire le prince héréditaire de Suède? Nul
» doute qu'ils n'en soient satisfaits; car ils se
» réjouissent de la discorde des Chrétiens, et
» les massacres sont inévitables, si jamais Si-
» gismond monte sur le trône des Jagellon
» avec la haine qui l'anime contre la Russie.
» Vous connaissez déjà notre monarque; il est
» aussi puissant que clément; vous savez que la
» première action de son avénement au trône,
» a été de rendre la liberté, sans rançon, à vos
» prisonniers: générosité que Bathori ne
» pouvait comprendre, lui qui a fait le com-
» merce des prisonniers russes, jusqu'à la
» fin de ses jours. Bathori est au tombeau et
» Fédor ne s'en réjouit pas; il ne songe pas à
» la vengeance; mais il vous témoigne la part
» qu'il prend à votre affliction, et vous pro-
» pose le moyen d'assurer à jamais la tran-
» quillité de la Pologne et de la Lithuanie; il
» désire régner sur vous, non pour augmen-
» ter sa puissance et ses richesses, car il est

» assez puissant et riche par la Russie, mais
» pour vous défendre contre les Infidèles ; il
» ne veut aucun avantage et abandonnera à la
» Noblesse, tout ce que le pays payait au Roi :
» il lui donnera de plus, des domaines dans
» les contrées nouvellement conquises par
» nous, et construira à ses frais des forte-
» resses sur les bords du Dniéper, du Donetz
» et du Don, afin que les pays de Kief, de
» Volhinie et de Podolie ne puissent plus
» être foulés par les Ottomans et les Tatares.
» Les princes Infidèles laisseront tomber leurs
» bras désarmés ; renfermés dans leurs pro-
» pres limites, à peine pourront-ils encore
» s'y maintenir. La Russie prendra pour elle
» Azoff, Caffa et la Crimée, et vous laissera les
» contrées du Danube. D'innombrables ar-
» mées n'attendent que l'ordre du Tsar pour
» se précipiter.... contre qui? C'est à vous à
» le décider ; contre les ennemis du Christia-
» nisme, si vous avez le même souverain que
» nous, ou contre la Lithuanie et la Livonie,
» si vous nous préférez les Suédois. Ne songez
» pas à l'amitié du Sultan, car quelle alliance
» peut exister entre le jour et les ténèbres?

» Quels rapports entre un Chrétien et un In-
» fidèle ? Songez à la gloire, songez à vaincre.
» Qu'est-ce qui s'oppose à notre fraternité ?
» Votre haine invétérée contre la Russie ? Eh!
» bien, soyons amis. Tout dépend du commen-
» cement, et souvent la plus faible étincelle
» suffit pour produire une grande flamme. Le
» Tsar en échange de la sécurité et de la gran-
» deur qu'il vous promet, n'exige de vous que
» votre affection ». Les Ambassadeurs enga-
gèrent Fédor à envoyer à la Diète quelqu'un
de ses grands Dignitaires; et deux Boyards
Etienne Godounoff et le prince Fédor Troë-
kouroff, avec le diak Vassili Stchelkaloff par-
tirent immédiatement de Moscou pour Var-
sovie, munis des pleins pouvoirs du Tsar et
ayant quarante-huit lettres pour les fonction-
naires, ecclésiastiques et laïques, les seigneurs
de Pologne et de Lithuanie; mais ils ne leur
portaient point de présens. Fédor proposait
à la Diète les conditions suivantes :

1°. Le Tsar sera roi de Pologne, et grand
duc de Lithuanie et les deux peuples seront
réunis par une amitié éternelle et inviolable;

2°. Le Souverain de la Russie fera person-

nellement la guerre à l'empire Ottoman, et il y emploiera toutes ses forces ; il culbutera le Khan de Crimée, et mettra à sa place Saidet Ghireï, serviteur de la Russie. Après avoir conclu des alliances avec l'Empereur, le Roi d'Espagne et le Schah de Perse, il délivrera la Moldavie, la Valachie, la Bosnie, la Servie et la Hongrie du joug du Sultan, pour les réunir à la Lithuanie et à la Pologne, dont les troupes agiront dans ce cas conjointement avec celles de la Russie ;

3°. Les troupes de Moscou, Kazan et Astrakhan, seront toujours à la disposition de la Lithuanie et de la Pologne, sans en exiger aucun paiement ;

4°. Le Souverain ne changera rien à leurs droits ni à leurs libertés, sans le consentement du Sénat qui disposera du trésor et de tous les revenus de l'Etat ;

5°. Les Russes auront la liberté d'habiter en Lithuanie et en Pologne, de même que les Lithuaniens et les Polonais en Russie, et les deux peuples pourront former des mariages entr'eux ;

6°. Le Tsar donnera aux pauvres gentils-

hommes de Lithuanie et de Pologne, des terres situées sur le Don et sur le Donetz;

7°. Les dettes contractées par Etienne Bathori envers les soldats, seront payées argent comptant, sur les propres fonds du Tsar, jusqu'à concurrence de cent milles florins de Hongrie;

8°. Les sommes qui servaient à l'entretien des forteresses devenues inutiles entre la Lithuanie et la Russie, seront employées par les deux Etats à faire la guerre aux Infidèles;

9°. La Russie, ayant chassé les Suédois et les Danois de l'Esthonie, cédera toutes les villes de cette contrée, Narva seule exceptée, à la Lithuanie et à la Pologne;

10°. On accordera une libre circulation, dans tout l'empire de Moscou, aux marchands Lithuaniens et Polonais; ils pourront traverser la Russie pour aller en Perse, en Bucharie et autres contrées du Levant, et on leur donnera un libre passage, par mer, pour se rendre aux bouches de la Dvina, en Sibérie, et dans le grand empire de la Chine, où se trouvent des pierres précieuses et de l'or.

Dans les instructions par écrit, données à

nos ambassadeurs, l'article qui concerne le Tsarévitche Dmitri est digne de remarque, il y est dit : « Si les seigneurs Polonais parlent du jeune frère du Souverain, il faut » leur expliquer qu'il est encore dans l'enfance, qu'il ne peut monter sur leur trône » et qu'il doit être élevé dans sa patrie ». Le Régent lui reservait un autre sort.

Fédor ne désirait sincérement, ainsi que l'avaient ambitionné son père et son grand-père, d'être élu roi de Pologne, qu'afin de réunir par les liens de la fraternité, deux puissances toujours ennemies, et, pour y parvenir, il offrait au Sénat des conditions avantageuses, des promesses flatteuses et des espérances brillantes. Il y sacrifiait près d'un million de nos roubles, et renonçait à la principale prétention d'Ivan, en consentant à n'être qu'un roi électif, avec un pouvoir restreint, sans aucun droit de succession pour ses enfans et sa famille. Il n'est pas probable que le Tsar ou le Régent, songeât sérieusement à s'armer contre le Sultan, et voulût, par la conquête des contrées du Danube, aggrandir la Lithuanie et la Pologne, qui pouvaient,

par la suite, avoir de nouveau des souverains particuliers, et redevenir ennemies de la Russie ; mais, à une entreprise aussi importante, il mettait pour condition l'alliance avec l'Empereur, avec l'Espagne et la Perse, et ne promettait rien définitivement, cherchant uniquement à séduire l'imagination des seigneurs Polonais, par une idée aussi grande que hardie. Fédor, disposé, en apparence, à faire des concessions pour réussir dans son projet, montra une résistance invincible lorsque la Diète exigea de lui des sacrifices qui ne s'accordaient ni avec la religion, ni avec la dignité et l'intérêt de la Russie.

Nos boyards Etienne Godounoff et le prince Troëkouroff, furent arrêtés au nom du Sénat de Pologne, le 12 juillet, dans le bourg d'Okouneff, à quinze verstes de Varsovie ; on leur dit qu'il n'y avait pas un seul endroit dans la Capitale, où ils pussent être en sureté, et qu'elle était pleine d'une soldatesque indisciplinée, et remplie de troubles et de désordres. Ce récit était véritable. Le Clergé, les Grands, les Chevaliers ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un Roi. Zamoïsky et ses

amis, pour complaire à la veuve de Bathori, proposaient le prince de Suède Sigismond, fils de sa sœur; les Zborovsky voulaient le duc Maximilien d'Autriche; enfin les Seigneurs de Lithuanie et le Primat archevêque de Gnésen demandaient Fédor. Le Sultan, disposé en faveur du frère d'Etienne, menaçait de la guerre, si le choix, au lieu de favoriser ce frère, tombait sur Maximilien ou sur le Tsar de Moscou, tous deux ennemis de la Porte ottomane. L'endroit qu'on appelait l'Enceinte des Chevaliers, et où se tenaient ces assemblées bruyantes, présentait quelquefois l'aspect d'un champ de bataille; des bandes armées tiraient les unes contre les autres. A la fin, ils convinrent sagement de terminer leurs différends et de planter dans le champ trois enseignes, une Russe, une Autrichienne et une Suédoise, pour voir la quantité d'électeurs qui se rangeraient sous chacune d'elles, et pour déterminer ainsi la pluralité des voix. L'enseigne de Fédor était un bonnet russe; celle d'Autriche, un chapeau allemand, et celle de Suède, un hareng; la première eut la supériorité : elle réunit autour d'elle un si

grand nombre d'électeurs, que les amis de l'Autriche et de la Suède, honteux de leur minorité, se joignirent aux nôtres. Mais cette victoire éclatante du parti Russe resta sans effet quand on en vint aux conditions.

Le 4 août, Le Clergé, les Sénateurs et les Nobles des deux Etats réunis, reçurent, avec de grands honneurs, Godounoff et Troëkouroff, dans l'Enceinte des Chevaliers; ils écoutèrent les propositions de Fédor, et désirant de plus amples explications, ils choisirent quinze seigneurs, parmi le clergé et les laïques, qui devaient se réunir à cet effet avec nos ambassadeurs, à Kamenetén, près de Varsovie. Là, au grand étonnement de Godounoff et de Troëkouroff, ils leur firent ces questions inattendues : Le Tsar réunira-t-il la Russie au Royaume, comme la Lithuanie s'est réunie à la Pologne, pour toujours et indissolublement? Adoptera-t-il la religion catholique romaine? Obéira-t-il au lieutenant de Saint-Pierre? Se fera-t-il couronner Roi et recevra-t-il la Communion dans une église latine, à Cracovie, des mains de l'Archevêque de Gnésen? Sera-t-il à Varsovie dans dix se-

maines, et fera-t-il primer, dans son titre, le Roi de Pologne sur le Tsar de Moscou?

Les Boyards répondirent :

1°. « Notre Souverain désire réunir à jamais » la Lithuanie et la Pologne à la Russie, de » manière qu'elles s'entr'aident de toutes leurs » forces en cas d'une attaque des ennemis, et » afin que leurs habitans puissent librement » aller d'un pays à un autre, les Lithuaniens » chez nous, et les Russes en Lithuanie, avec » la permission du Monarque ;

2°. » Le Tsar est né et vivra toujours dans » la religion orthodoxe grecque, et observera » ses rites sacrés; quant à son couronne- » ment comme Roi, il doit se faire à Moscou » ou à Smolensk en présence de vos Digni- » taires; il s'engage à respecter le Pape et à » ne pas s'opposer à son pouvoir sur le clergé » polonais; mais il ne lui permettra jamais » de s'immiscer dans les affaires de l'église » grecque »;

3°. « Le Tsar viendra chez vous quand il » pourra » ;

4°. « La couronne de Jagellon sera sous le » bonnet de Monomaque, et Fédor aura pour

« titre : Tsar et grand Duc de toute la Russie,
» de Vladimir et de Moscou, Roi de Pologne
» et grand Duc de Lithuanie. Alors même que
» l'ancienne et la nouvelle Rome, lors même
» que Byzance se seraient soumises à nous, le
» Tsar n'aurait pas mis dans son titre leurs
» anciens et illustres noms au dessus de celui
» de la Russie ».

« Ainsi Fédor ne désire pas être notre Roi,
» repliquèrent les Seigneurs ; il refuse posi-
» tivement, et promet sans sincérité ; il nous
» écrit, par exemple, que son armée est prête
» à nous défendre contre le Sultan : les Turcs
» font ordinairement leurs invasions chez
» nous, du côté de la Moldavie, du Danube,
» de la Transilvanie, et de Bielgorod, et les
» troupes de Moscou sont éloignées ; celles
» d'Astrakhan et de Kazan le sont encore da-
» vantage. Le Sultan, l'Empereur et les Sué-
» dois nous menacent de la guerre, si nous
» nommons un roi contre leur gré. Que nous
» accordera donc le Tsar, et combien donnera-
» t-il annuellement d'argent pour l'entretien
» de l'armée? Car pour des hommes, nous en
» avons assez : nous n'en demandons pas à la

» Russie. L'argent est également nécessaire
» pour augmenter vos partisans à la Diète. Sa-
» vez-vous que l'Empereur, pour appuyer le
» choix de Maximilien, s'engage à envoyer
» tout de suite à notre Sénat, six cent mille
» florins, et autant chaque année, pendant
» l'espace de six ans, et le roi d'Espagne huit
» cent mille, pendant huit ans »?

Les Ambassadeurs répondirent : « Le Tsar
» tient une nombreuse armée de cavalerie lé-
» gère prête à votre défense ; il vous promet
» les Cosaques du Volga, du Don, et ceux
» de la Crimée, car se sera Saidet Ghireï,
» sujet du Tsar, qui sera leur Khan. Le Tsar
» est prêt à vous donner également des se-
» cours pécuniaires, mais sans prendre d'en-
» gagemens à cet égard. Glorifiez-vous de la
» générosité de l'Autriche et de l'Espagne ;
» mais songez que le souverain orthodoxe ne
» désire pas la Couronne royale, pour sa
» gloire et pour ses intérêts, mais unique-
» ment pour votre tranquillité et votre gran-
» deur. Depuis combien d'années le sang
» chrétien ne coule-t-il pas dans les combats
» entre la Russie et la Lithuanie? Le Tsar

» songe à mettre à jamais fin à cette calamité, » et vous, sans y avoir égard, vous pesez l'or » de l'Espagne et de l'Autriche. Qu'il en soit » ce que vous voudrez; et si vous préférez » l'argent au repos de la chrétienté, appre- » nez que le Tsar ne veut point être marchand, » et qu'il ne veut acheter ni des partisans, ni » votre Couronne; qu'il ne veut point entre- » tenir la cupidité d'hommes insensibles au » bien de la patrie, et les armer les uns contre » les autres dans leurs dissentions tumul- » tueuses à la Diète, car il n'aime ni les que- » relles, ni l'anarchie ».

Cette fermeté produisit un grand effet sur les Députés: ils se levèrent, se concertèrent secrètement pendant quelques minutes, et enfin ils annoncèrent avec mécontentement aux Ambassadeurs, que Fédor ne monterait pas sur le trône de Jagellon; et lorsque Godounoff et Troëkouroff leur proposèrent de différer l'élection et d'envoyer des dignitaires à Moscou, pour avoir de nouvelles explications avec le Tsar, le cardinal Radzivil et d'autres Députés répondirent: « Ce que vous » proposez est une dérision. Nous nous som-

» mes réunis à Varsovie de tous les points de » la Lithuanie et de la Pologne ; voilà la hui- » tième semaine que nous y passons comme » à la guerre, perdant argent et repos, et vous » demandez encore une autre Diète ! Nous ne » nous séparerons pas sans avoir fait notre » choix »! Alors les Ambassadeurs de Fédor leur conseillèrent d'élire Maximilien, ami de la Russie. « Nous n'avons pas besoin de vos » conseils, répondirent grossièrement les » Seigneurs ; c'est à Dieu et non au Tsar de » Russie que nous obéissons ». ils voulurent au moins conclure alors un traité de paix ; mais ils ne s'accordèrent pas davantage sur les conditions : la Lithuanie demandait Smolensk et le pays de Seversk, et Fédor, Dorpat. On se sépara mécontens les uns des autres, mais les négociations n'en furent pas moins continuées.

Ce jour même et les jours suivans, il y eut des disputes très-vives entre les membres de la Diète et les partisans de l'Autriche, de la Suède et de la Russie (83). Les premiers, surtout le Clergé et tous les Evêques, disaient que leur conscience ne leur permettait pas d'avoir

un Souverain d'une autre religion, un hérétique, et les Seigneurs laïques de leur parti, ajoutaient : « L'ennemi naturel et endurci de
» la Lithuanie et de la Pologne ne montera
» sur le trône, avec la puissance oppressive
» de la Russie, que pour écraser nos libertés,
» nos droits et nos lois. Vous vous êtes plaints
» lorsqu'Etienne amena avec lui quelques
» centaines de Hongrois ; que sera-ce lorque
» nous verrons ici des milliers de fiers et fa-
» rouches Moscovites (84)! Croyez-vous que
» leur orgueil leur permette de se réunir à
» nous ? Ne voudront-ils pas plutôt joindre
» notre monarchie à celle de Moscou, comme
» une manche à un habit » ? D'autres ravalaient Fédor en l'appelant un homme d'un esprit faible, incapable de gouverner, de mettre un frein à la licence et de faire respecter le pouvoir royal, ajoutant qu'à peine dans six mois il serait parmi eux, et que les Turcs, ennemis irréconciliables du Tsar, qui avait conquis deux ou trois états Musulmans, auraient, en attendant, le temps de s'emparer de Cracovie. Les Seigneurs de notre parti répliquaient : « La première loi d'un Etat est sa

» sureté. Par le choix de Fédor nous nous
» réconcilions avec un ennemi puissant, et
» nous trouvons en lui un défenseur contre
» une autre puissance ennemie non moins
» redoutable, la Turquie. Le Sultan nous dé-
» fend de faire monter Fédor sur le trône ;
» mais doit-on l'écouter ? Ne devrait-on pas
» justement faire le contraire de ce qu'il dé-
» sire ? Quant à ce qui regarde la religion,
» Fédor est baptisé au nom de la Sainte Tri-
» nité ; et nous savons qu'il y a une église
» grecque à Rome ; par conséquent le Pape
» ne condamne pas cette religion, et il per-
» mettra sans doute au Tsar de la garder, en
» lui imposant peut-être quelques conditions.
» Fédor a généreusement donné la liberté à
» nos prisonniers ; il a rendu la tranquillité
» à ses propres Etats ; deux fois il a vaincu le
» Khan. Ami de la paix, il a le désir de réu-
» nir deux puissances dont la haine mutuelle
» a causé tant de calamités, et, quoique Sou-
» verain absolu, il veut régner au nom de la
» loi sur des hommes libres. Où voyez-vous
» donc la faiblesse de son esprit ? N'est-il pas
» plutôt un monarque humain et sage ? Et

» sans intelligence, pourrait-il gouverner les
» Russes, peuple inconstant et rusé (85)?
» D'ailleurs la faiblesse d'esprit dans un mo-
» narque est moins pernicieuse à l'Etat que
» des troubles intérieurs. Nous ne deman-
» dons rien de nouveau : combien d'entre
» vous, avant l'élection et après la fuite de
» Henry, voulaient un roi Moscovite, dans
» la persuasion qu'Ivan aurait laissé la tyran-
» nie en Russie, et ne serait venu chez nous
» qu'avec une puissance protectrice? Y a-t-il
« quelque chose de changé depuis ce temps,
» à moins que ce ne soit en mieux, puisque
» Fédor ne se montre pas tyran, même à
» Moscou, qu'au contraire il aime ses sujets
» et en est aimé »?

Ces raisons engagèrent la Diète à renouveler les négociations; les Députés eurent une seconde conférence avec nos Ambassadeurs, à Kamenetz, et demandèrent que le Tsar donnât tout de suite au Sénat cent mille florins, pour les frais de la guerre; qu'il construisit des forteresses, non sur le Don, où elles ne pouvaient servir qu'à la Russie, mais sur la frontière Sud-ouest de la Lithuanie; qu'il

soldât, de sa caisse, les Cosaques du Dniéper, donnât des terres à la noblesse Polonaise, non dans des stèpes éloignées et sauvages, telles qu'il y en a beaucoup en Lithuanie, au delà de Kief, mais dans les contrées de Smolensk et de Seversk. Les Ambassadeurs montrèrent quelque déférence : ils consentirent à donner cent mille florins, ne refusèrent pas les autres demandes, et proposèrent que Fédor prit le titre de *Tsar de toute la Russie*, *Roi de Pologne, grand Duc de Vladimir*, *de Moscou et de Lithuanie* ; enfin le plus grand obstacle, celui de la religion, diminua, lorsque le voïévode de Vilna, Christophe Radzivil, et celui de Troki, Yan Glébovitche, dirent en secret à nos Ambassadeurs, que Fédor, malgré l'opposition de leur Clergé, pouvait rester dans la religion grecque, en demandant seulement la bénédiction du pape, et en lui donnant l'espérance de la réunion des deux Eglises (86). « Fédor, pour son bien et pour le nôtre, disaient-ils, doit montrer quelque condescendance : car, en cas d'opiniatreté de sa part, nous élirions un ennemi de la Russie, le Suédois, et non Maximilien dont per-

» sonne ne veut entendre parler en Lithuanie, » parce qu'il est intéressé et pauvre, qu'il » nous mettrait en guerre avec le Sultan, et » ne donnerait de secours au Royaume ni en » hommes, ni en argent. L'Empereur lui-» même n'est grand que par son titre, et n'est » riche qu'en dettes. Nous connaissons l'usage » des Autrichiens de détruire les libertés et » les droits des pays qui se soumettent à eux, » et de surcharger les habitans d'impôts oné-» reux. De plus, il est dit dans nos livres, et » cela est devenu proverbe : que les peuples » Slaves n'ont aucun bien à attendre des Al-» lemands ».

Mais Fédor ne voulut pas solliciter de grâce auprès du Pape, ni le flatter de la promesse mensongère de réunir les deux Eglises ; il ne voulut pas non plus, ce que tous les seigneurs Lithuaniens exigeaient absolument, être couronné roi de Pologne par les mains d'un prélat latin, craignant de manquer par là à l'orthodoxie ou à la dignité du monarque de la Russie ; et nos Ambassadeurs qui avaient des entrevues toujours amicales avec les Députés de la Diète, apprirent d'eux, le 13 d'août,

que le chancellier Zamoisky et quelques seigneurs avaient élu le prince de Suède; et Stanislas Zgourka, voïévode de Posen, et les Zborovsky, Maximilien. Ce fut envain que les seigneurs lithuaniens assurèrent nos Boyards que ce choix serait regardé comme nul, parce qu'il était illicite, et que si Fédor désirait sincèrement être Roi, et se décidait à venir chez eux sans perdre de temps, ils se rendraient tous à Cracovie, et ne donneraient la couronne ni au Suédois, ni à l'Autrichien. Enfin Zamoïsky, moitié à l'aide du glaive, moitié avec l'argent de la reine douairière Anne, procura le trône à Sigismond, après avoir annulé l'élection de Maximilien. Nos Ambassadeurs ne réussirent que dans une chose; ils conclurent avec le Sénat une trève de quinze ans, sans aucune concession ni aucun avantage, et sous les seules conditions que les deux puissances garderaient ce qu'elles possédaient, et que le roi nouvellement élu confirmerait cette convention par des plénipotentiaires qu'il enverrait à Moscou (87), Fédor, après avoir écouté la relation d'Etienne Godounoff et de Troëkouroff, espérait encore

Trêve.

que du moins la Lithuanie ne reconnaitrait pas Sigismond pour roi, et il écrivit de nouveau des lettres amicales aux seigneurs de son parti, consentant à être séparément grand duc de Lithuanie, de Kieff, de Volhinie et de Mazovie, leur promettant indépendance et sécurité. Godounoff leur écrivit aussi, en leur envoyant à chacun de riches présens de la valeur de vingt mille roubles actuels ; mais il était trop tard. Le gentilhomme Rjevsky revint de Lithuanie avec la nouvelle que, le 16 décembre, Sigismond avait été couronné à Cracovie, et que les seigneurs lithuaniens avaient consenti à ce choix. Rjevsky le savait déjà, mais il leur remit les présens qu'ils acceptèrent en témoignant leur reconnaissance, et en faisant des vœux pour que Fédor conservât toujours sa bienveillance à la Lithuanie.

Cependant le Tsar témoigna son mécontentement, non du refus de ses propositions à la Diète, mais de l'élection de Sigismond. Nous avons vu que Fédor, à l'exemple d'Ivan, cédait volontiers le Royaume à l'Archiduc, n'ayant aucune contestation avec l'Autriche ; mais une alliance étroite entre la Suède et la

Pologne renforçait ces deux puissances qui étaient nos ennemies, et le principal engagement que Sigismond prit avec Zamoïsky, fut de s'armer avec son père, le roi Jean, contre la Russie, *et de s'emparer de Moscou* (88), ou au moins de Smolensk et de Pskoff, tandis que la flotte Suédoise se rendrait maitresse du port Saint-Nicolas, sur la Dvina, afin de détruire notre commerce maritime. L'esprit de Bathori semblait encore vivre dans Zamoisky pour nous menacer, ce qui faisait désirer d'autant plus à Fédor de s'unir aux vues et au système politique de l'Autriche.

Relations avec l'Autriche et la Tauride.

Depuis 1587 jusqu'à 1590, nous envoyâmes courrier sur courrier à Vienne (89), conjurant l'Empereur d'employer tous les moyens pour faire obtenir la couronne de Pologne à Maximilien, sinon par l'élection au moins par la force. Nous lui promettions de l'argent pour l'armement, et nous l'assurions qu'il nous serait plus agréable de céder ce royaume à l'Autriche que de le réunir à la Russie. Nous lui faisions le tableau du bonheur et de la tranquillité qui régneraient alors dans l'Europe septentrionale, et qui lui procureraient les

moyens de s'occuper du grand œuvre de chasser les Turcs de Byzance. Nous vantions nos forces, en lui disant qu'il ne dépendait que de la Russie, de lancer contre le Sultan les innombrables hordes de l'Asie; que le Schah de Perse mettrait deux cent mille hommes en campagne, le Tsar de Bucharie cent mille, celui de Chiva cinquante mille, celui d'Ibérie cinquante mille, le Schavkal trente mille, les princes Tcherkesses, de Tumen et d'Okoustk soixante-dix mille, et les Nogais cent mille; que la Russie, pouvant aisément vaincre la Suède, et n'ayant plus d'autre ennemi, joindrait, sous le signe de la Croix, ses légions aux troupes de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Pape, de la France et de l'Angleterre, et que les barbares Musulmans n'existeraient plus bientôt que dans la mémoire des hommes. Comme on retenait les courriers russes en Lithuanie et à Riga, nous ouvrîmes une communication avec l'Autriche, à travers la mer du Nord et Hambourg. Nous demandions que Rodolphe et Maximilien envoyassent immédiatement des plénipotentiaires à Moscou pour arrêter

où et comment il fallait agir. Cependant nous apprîmes que Zamoïsky, en poursuivant Maximilien qui fuyait devant lui, était entré en Silésie, et qu'après l'avoir complètement battu et fait prisonnier, il lui rendait la captivité aussi cruelle qu'humiliante. Fédor fit sentir à Rodolphe toute la honte de cette humiliation inouie de l'Autriche. Mais tout fut inutile. L'Empereur, dans ses réponses, ne témoignait que sa reconnaissance pour les bonnes dispositions du Tsar; au lieu d'un grand dignitaire, il n'envoya à Moscou, au mois de juin 1589, que Varkotche, fonctionnaire subalterne, s'excusant sur ses occupations et sur le peu de facilités qui existaient dans les communications entre l'Autriche et la Russie. Quant à la guerre de Turquie, il disait qu'il fallait préalablement en convenir avec l'Espagne, et cacher une entreprise aussi importante à la France et à l'Angleterre; car elles travaillaient à se mettre bien avec le Sultan; que la guerre de Pologne était inévitable; mais qu'il fallait auparavant, délivrer Maximilien. Cependant bientôt après, le Tsar apprit que l'Empereur avait obtenu la liberté

de son frère ; en s'engageant par serment à ne plus songer à la couronne de Pologne, et à vivre désormais en paix avec cette puissance. « Vous entamez de grandes affaires, mais » vous ne les terminez pas, écrivit Boris Go- » dounoff au ministère Autrichien (90), à » cause de vous, notre Souverain n'a voulu » écouter aucunes propositions amicales de » la part ni du Sultan, ni du Khan ; c'est en- » core à cause de vous, que nous sommes en » froideur avec eux et avec la Lithuanie ; et » vous, sans songer à l'honneur, vous faites » la paix avec le Sultan et avec Sigismond ». En un mot nous perdions notre temps et notre argent avec l'Autriche, sans en retirer aucun avantage.

Un barbare, le nouveau Khan de Crimée, le prince Kazi-Ghireï, successeur de son frère Islam, mort en 1588, agissait d'une manière beaucoup plus conforme à notre politique. Etant arrivé de Constantinople avec un Firman du Sultan et trois cents janissaires, pour régner sur des camps ruinés (91), il vit la nécessité de les rétablir, c'est-à-dire, de chercher à faire du butin, ne connaissant d'autre indus-

trie que la rapine. Il s'agissait de choisir entre la Russie et la Lithuanie, pour le théâtre des incendies et du carnage. Le Khan préféra la Lithuanie, fondant ses espérances sur l'anarchie qui y régnait, ou sur la faiblesse de son nouveau roi. Il se préparait à devaster par la force le pays de Sigismond, et il voulut en flattant Fédor, en obtenir de riches présens. Il lui écrivit, que, nous voulant plus de bien qu'aucun de ses prédécesseurs, il avait persuadé au Sultan de renoncer à la conquête d'Astrakhan (92), et que Moscou et la Tauride n'auraient jamais que les mêmes ennemis. En 1589, Kazi-Ghireï informa Fédor, que les habitans de la Crimée avaient incendié plusieurs villes et bourgs de la Lithuanie et de la Gallicie. Le Tsar, en louant son courage et ses dispositions amicales envers nous, honora le Khan, en témoignage de reconnaissance, de quelques présens de peu de valeur, mais il entretint malgré cela, une forte armée sur les bords de l'Oka (93). Ce qui prouve qu'il n'avait pas une grande confiance en lui.

Guerre de Suède.

Mais Bathori n'existait plus, le Sultan ne s'armait pas contre la Russie, et le Khan ra-

vageait la Lithuanie : ces circonstances parurent favorables au Tsar, pour une entreprise importante que réclamait depuis long-temps l'honneur de la Russie. Nous nous vantions de notre puissance, ayant effectivement la plus nombreuse armée de l'Europe, et pourtant une partie de l'ancienne Russie était au pouvoir de la Suède! La trêve, conclue avec le roi Jean, expirait au commencement de l'année 1590 (94), et la seconde entrevue des Ambassadeurs, sur les bords de la Plussa, au mois de septembre 1586, était restée sans résultat, les Suédois n'ayant pas voulu consentir à nous rendre leurs conquêtes ; condition sans laquelle nous ne voulions pas entendre parler de paix. Ils ne proposèrent qu'un échange, en rendant Koporié pour le district de Soumersk et les bords de la Néva. Jean se plaignait que les Russes inquiètaient la Finlande par leurs incursions, et qu'ils la ravageaient comme des tigres (95). Fédor reprochait aux Voïévodes suédois leurs brigandages dans les contrées de Zaonéga, d'Olonetz, de Ladoga et de la Dvina. Pendant l'été de 1589, ils étaient venus de la Caïanie piller les terres

des couvens de Solovetzk et de Petchensk, Kola, Kerète, Kovda, et avaient fait un butin de plus d'un demi-million de roubles d'argent, monnaie actuelle (96). En engageant le Roi à des concessions, le Tsar lui parlait de ses grands alliés, l'Empereur et le Schah. Mais Jean lui répondit avec ironie : « Je me réjouis » de voir que tu connais maintenant ta faiblesse, et que tu attends des secours des » autres (97). Nous verrons quels seront ceux » que te donnera notre parent Rodolphe ; » quant à nous, nous n'avons pas besoin d'al- » liés pour venir à bout de toi ». Nonobstant cette impertinence, Jean désirait une troisième entrevue des Ambassadeurs, lorsque Fédor lui fit déclarer que nous ne voulions ni paix, ni trève, si les Suédois ne nous cédaient, outre les terres appartenant à Novgorod, qu'ils avaient envahies, Revel et toute l'Esthonie, c'est-à-dire que nous déclarâmes la guerre.

Jusqu'à présent, Godounoff n'avait brillé que par son génie dans les affaires de la politique intérieure et extérieure. Toujours prudent et pacifique, n'ayant pas les dispositions guerrières, n'aspirant point à la gloire des

armes, il voulut cependant prouver que son amour pour la paix ne provenait pas de pusillanimité, dans une occasion où, sans honte et sans manquer au devoir sacré du pouvoir, on ne pouvait éviter l'effusion du sang. Pour remplir ce devoir, il employa tous les moyens propres à s'assurer le succès. Il mit en campagne (si l'on doit ajouter foi aux documens officiels de ce temps), près de trois cent mille combattans, infanterie et cavalerie, avec trois cents pièces d'artillerie (98). Tous les Boyards, tous les Tsarévitches (Mahmet koul de Sibérie, Rouslanei fils de Kaiboula, et Ouraze Magmet des Kirguises), tous les Voïévodes des contrées voisines et éloignées, des villes et des bourgs, où ils vivaient dans la retraite (99), furent obligés de se trouver, à une époque marquée, sous les drapeaux du Tsar; car le pacifique Fédor ayant quitté, non sans regret, ses occupations pieuses, se mit à la tête de son armée : ainsi le voulut Godounoff, afin d'animer les troupes et d'empêcher les disputes insensées des principaux dignitaires, sur leur ancienneté. Le prince Fédor Mstislafsky, le plus illustre des seigneurs, commandait la

grande armée ; l'avant-garde était sous les ordres du prince Dmitri Khvorostinin, voïévode distingué par ses talens et son courage (100); Godounoff et Fédor Romanoff-Iourieff (qui devint l'illustre Philarète), cousin germain du Tsar, se trouvaient près de lui avec le titre de *Voïévodes de la Cour*. La tsarine Irène suivit son époux depuis Moscou jusqu'à Novgorod, où le Monarque régla la destination des troupes. Il ordonna aux unes de marcher en Finlande, au delà de la Néva; à d'autres, en Esthonie jusqu'à la mer; et lui-même, à la tête de la principale armée, se mit en route, le 18 janvier 1590, pour marcher contre Narva (101). La campagne fut pénible à cause des froids de l'hiver; mais brillante par le zèle des troupes. Les Russes marchaient pour reprendre ce qui leur avait appartenu, et le 27 janvier ils s'emparèrent de Jama. Vingt mille Suédois, tant cavalerie qu'infanterie, sous les ordres de Gustave Banère, rencontrèrent, près de Narva, le prince Dmitri Khvorostinin, qui les défit et les refoula dans la ville, remplie de monde, mais dépourvue de vivres; c'est pourquoi Banère, ayant laissé dans la forteresse le nombre

nécessaire de soldats, s'enfuit pendant la nuit et alla à Vésemberg, poursuivi par notre cavalerie asiatique, en lui abandonnant ses bagages et son artillerie. Au nombre des prisonniers se trouvèrent plusieurs Suédois de distinction. Le 4 février, les Russes assiégèrent Narva, parvinrent, par un bombardement vigoureux, à faire trois brèches, et demandèrent la reddition de la ville. Le commandant, Charles Horn, les appela fièrement à l'assaut, et les repoussa vaillamment le 18 février. Les voïévodes Sabouroff et le prince Jean Tokmakoff, de même que plusieurs enfans Boyards, Stréletz et soldats Mordviens et Tcherckesses, périrent sur la brèche (102). Néanmoins cette affaire, brillante pour les Suédois, n'aurait pu sauver la ville; la canonnade ne cessait point, les murs s'écroulaient, et nos troupes préparaient un nouvel assaut, le 21 février. A cette époque même, les Russes ravageaient l'Esthonie sans obstacle jusqu'à Révél, et la Finlande jusqu'à Abo; car le roi Jean avait plus d'orgueil que de forces. Les négociations s'ouvrirent. Nous demandions Narva et toute l'Esthonie pour accor-

der la paix aux Suédois; mais le Tsar (103), *cédant aux instances chrétiennes de Godounoff*, comme il est dit dans nos papiers officiels, se contenta du rétablissement de l'ancienne frontière. Le 25 février, Horn, au nom du Roi, conclut une trève d'un an, cédant au Tsar, outre Jama, Ivangorod et Koporié, avec tous leurs magasins et toutes les munitions de guerre. On convint de fixer le sort de l'Esthonie à la prochaine réunion des ambassadeurs Russes et Suédois, en promettant même de céder à la Russie, la Carélie, Narva et d'autres villes de l'Esthonie (104). Nous faisions gloire de modération. Fédor, après avoir laissé des Voïévodes dans les trois forteresses qui avaient été prises, se hâta de retourner à Novgorod, près de son épouse, pour se rendre avec elle à Moscou, célébrer sa victoire sur une des puissances de l'Europe avec laquelle son père lui avait conseillé de n'être jamais en guerre, redoutant la supériorité de ses talens militaires. Le Clergé, la Croix en tête, alla au devant du Souverain, hors de la ville, et le métropolitain Job, dans un discours pompeux, le compara à Cons-

tantin le Grand et à Vladimir, et lui adressa des actions de grâce de la part de la patrie et de l'église, pour avoir chassé *les infidèles* du sein de la Sainte Russie, et pour avoir rétabli les autels du vrai Dieu, dans la ville d'Ivan III, et dans les anciennes possessions des Slaves d'Ilmen (105).

Bientôt la perfidie des Suédois procura un nouveau et important succès aux armes du pacifique Fédor. Le roi Jean, accusant Horn, de pusillanimité, déclara que la convention signée par lui était criminelle, renforça ses troupes en Esthonie, et envoya deux Seigneurs, l'un lieutenant d'Upsal et l'autre de Vestergot, aux bouches de la Plussa, pour y avoir une entrevue avec le prince Fédor Khvorostinin, et le gentilhomme du conseil Pissemsky, non pour donner l'Esthonie à la Russie, mais pour exiger qu'elle rendit Jama, Ivangorod et Koporié. A cette nouvelle, non-seulement les ambassadeurs de Fédor, mais même les soldats Suédois, témoignèrent leur mécontentement; rangés de l'autre côté de la Plussa, ils criaient aux nôtres: nous ne voulons plus de carnage (106); et ils forcèrent

leurs plénipotentiaires à se relâcher de leurs prétentions, au point que n'exigeant plus rien que la paix, ils finirent pas consentir à céder à la Russie toute la Carélie. Mais nous voulions absolument Narva, et les Ambassadeurs se séparèrent. La même nuit, le général Suédois Joran Boyé assiégea traitreusement Ivangorod, tandis que le terme de la convention conclue à Narva, n'était pas encore expiré; mais l'intrépide voïévode Ivan Sabouroff, battit complètement dans une sortie vigoureuse, non seulement le général Boyé, mais aussi le Duc de Sudermanie qui s'était joint à lui. La principale armée de Moscou, était à Novgorod; elle n'eut pas le temps d'arriver pour l'affaire, elle trouva la forteresse déjà délivrée, et ne put voir que de loin la fuite de l'ennemi.

Fédor en guerre avec la Suède, voulait conserver la paix avec la Lithuanie; et tandis que les armées Moscovites allaient combattre en Esthonie, Godounoff avait fait signifier à tous les Commandans des villes de la Livonie Polonaise, qu'ils pouvaient être sans inquiétude et que nous ne toucherions pas à son terri-

toire, nous conformant scrupuleusement à la convention de Varsovie. Mais Sigismond gardait le silence : pour connaître ses intentions, le Conseil de Moscou, envoya un courrier à Vilna avec une lettre aux Seigneurs Lithuaniens, qui les informait de l'intention du Khan, de marcher de nouveau contre leur pays, ajoutant : « Kazi-Ghiréï a conjuré notre » Souverain de se joindre à lui pour porter » la guerre en Lithuanie, et lui a proposé, au » nom du Sultan, une paix éternelle ; mais » Fédor sincèrement bien disposé pour vous, » s'y est refusé. Nous vous en prévenons, » parce que nous croyons que tôt ou tard, » vous sentirez qu'il est indispensable que » vous vous réunissiez à la Russie, pour la » tranquillité commune de tous les Chré- » tiens ». Cette ruse ne put tromper les Seigneurs Lithuaniens. Ils souriaient en lisant la lettre ; ils y répondirent avec politesse, en nous exprimant leur reconnaissance, mais en disant, cependant, qu'ils avaient des nouvelles contraires aux nôtres ; que Fédor lui-même, si l'on devait ajouter foi aux prisonniers de la Crimée, employait les promesses

et les présens pour engager le Khan à faire une invasion en Lithuanie. Dans le même temps six cents cosaques Lithuaniens commettaient des brigandages dans le midi de la Russie, brûlaient la nouvelle ville de Woronège, et massacraient le prince Ivan Dolgorouky, qui en était commandant. Nous en demandâmes satisfaction et nous donnâmes ordre au tsarévitche Araslan-Aley, fils de Kaïboula, de marcher avec ses troupes sur Tchernigoff. Enfin, au mois d'octobre 1590, Stanislas Radominsky et Gabriel Voïna, Ambassadeurs de Sigismond, arrivèrent à Moscou, pour traiter de paix et d'alliance; mais dès leur première conférence avec les Boyards, ils déclarèrent que la Russie avait rompu la trève, en s'emparant des villes appartenant à la Suède, et qu'elle devait les rendre. On leur répondit que la Suède n'était pas la Lithuanie, que la politique n'admettait pas la considération des liens du sang entre les Souverains, et que nous n'avions pris que ce qui nous appartenait, tout en châtiant l'injustice et la perfidie. On parla long-temps d'une paix éternelle. Sigismond, comme par générosité, renonçait à

Novgorod, à Pskoff, aux villes de la province de Seversk, toutefois il ne voulait point faire la paix sans avoir obtenu Smolensk. Mais les Boyards de Moscou ne cessaient de répéter : « Nous ne vous donnerons seulement pas un seul village du district de Smolensk ». Pendant plus de deux mois, les deux partis parlèrent beaucoup des avantages d'une étroite alliance entre toutes les puissances européennes. Les Boyards représentaient avec chaleur aux Seigneurs Lithuaniens, que le Roi sans doute ne désirait point sincèrement cette alliance, puisqu'il sollicitait en même temps (comme nous le savions) celle du Sultan ; ils ajoutaient que Sigismond aurait le sort de Bathori qui n'avait recueilli que l'humiliation et la honte de son dévouement à l'orgueil Ottoman. En effet, Bathori avait cru complaire à Amurat, par l'assassinat de *Padkova*, le plus illustre des guerriers de Lithuanie, mais n'y avait pas réussi. Jusqu'à sa mort il avait tremblé devant la colère du Sultan, et lui avait payé tribut comme un esclave ; les Boyards rappelaient également que la Russie seule, qui sentait sa dignité et avait refusé

l'amitié fallacieuse des Infidèles, était le bouclier le plus sûr de la Chrétienté; et que le Khan, si redoutable à la puissance de Sigismond, n'osait offenser, ni par ses actions ni par ses discours, Fédor qui avait à son service plus de deux cents Princes et Mourzas de Crimée. Quoique les Ambassadeurs ne témoignassent plus d'arrogance, ni d'insolence, comme ils l'avaient fait du temps d'Etienne, ils n'acceptèrent pourtant pas notre proposition modérée : « De conserver chacun ses possessions naturelles ». Ayant épuisé tous les moyens de persuasion, le 1er. janvier 1591, le Tsar appela au Conseil, le Clergé, les Boyards, les Dignitaires et résolut, de ne faire que confirmer et prolonger encore pour douze ans, la trève conclue à Varsovie, avec la nouvelle clause que les Suèdois ne nous feraient pas la guerre, ni nous aux Suédois pendant l'espace d'un an. Fédor, se conformant à l'ancien usage, prèta serment de remplir la convention, et envoya l'Okolnitchii Soltikoff recevoir à son tour le serment réciproque de Sigismond.

Nouvelle trève avec la Lithuanie.

Tandis que la Russie n'avait plus d'enne-

mis à combattre, la paix était loin de l'âme du Régent. Laissons les affaires de la politique extérieure pour parler des grands événemens qui se passaient au dedans de l'Empire.

Cette époque est celle où Boris Godounoff, aux yeux de la Russie et de toutes les puissances qui étaient en relations avec Moscou, avait atteint le faîte de la grandeur, et semblait le maître absolu de l'Etat; il ne voyait autour de lui que des serviteurs muets (107), ou qui n'avaient de voix que pour exalter ses grandes qualités. L'adulation n'était pas circonscrite dans le palais du Kremlin; dans les provinces voisines ou éloignées de la Capitale, hors même de la Russie, devant les Souverains et ministres étrangers, les envoyés du Tsar, suivant leurs instructions, s'exprimaient ainsi (108): « Boris Godounoff est le chef de » l'Etat: le Souverain lui en a remis les rênes. » Il y a établi un ordre que tout le monde ad- » mire et dont chacun se réjouit. L'armée, le » commerce et le peuple, tout prospère; les « villes s'embellissent d'édifices en pierre, » sans contributions ni corvées; les ouvriers » et les artistes sont richement payés des re-

Grandeur de Godounoff.

» venus du Tsar ; les laboureurs vivent dans » l'aisance et ne connaissent pas d'impôts ; la » justice régne partout ; le fort ne peut op- » primer le faible ; l'orphelin pauvre va droit » à Boris, se plaindre du frère ou du neveu » de ce Boyard, qui, véritablement grand, » donne tort à ses proches, même sans au- » cune forme de procès, car il a de la partia- » lité pour ceux qui sont faibles et sans défen- » seurs ». Boris étalait ainsi son pouvoir et sa bienfaisance. Non moins ambitieux que rusé, il imagina de donner un nouvel éclat à sa domination par une innovation importante dans la hiérarchie de notre Eglise.

Etablissement du Patriarcat en Russie.

Le nom de Patriarche ne désignait, dans les premiers temps du Christianisme, que d'humbles instituteurs de la foi. Mais, dès le quatrième siècle, il devint un titre éclatant des premiers pasteurs de l'Eglise, dans les trois parties du monde, ou dans les trois villes les plus importantes de l'Empire chrétien, Rome, Alexandrie et Antioche. Jérusalem, lieu plein de saints souvenirs, et Constantinople, capitale du Christianisme triomphant, furent également reconnus comme grands

Patriarcats. La Russie n'ambitionna pas cet honneur depuis le temps de Saint-Vladimir jusqu'à celui de Fédor. La fière et souveraine Byzance n'aurait pas consenti à une égalité de hiérarchie avec Kief ou Moscou; mais Byzance, esclave des Ottomans, ne l'aurait point refusé à Ivan III, à son fils et à son petit-fils; ils ne l'avaient pas demandé, peut-être par respect pour les premiers réglemens de notre Eglise, ou dans la crainte d'augmenter, par ce titre pompeux, le pouvoir ecclésiastique au détriment du pouvoir souverain. Boris avait d'autres idées. Après avoir renversé le métropolitain Dionisi, et l'avoir ainsi puni de ses intrigues et de son audace, il n'avait pas hésité à élever à cette dignité le pacifique Job qui lui était dévoué. Il cherchait en lui un puissant appui pour ses vastes projets. Joachim, patriarche d'Antioche, était venu, en 1586, à Moscou, pour recueillir des aumônes. Le Tsar lui témoigna le désir d'établir un Patriarcat en Russie (109). Joachim promit d'en faire la proposition au concile de l'Eglise grecque, et il la fit en effet, en donnant des éloges à la pureté de notre foi. Au mois de

juillet 1588, arriva à Moscou, au grand contentement de Fédor, Jérémie, patriarche de Constantinople. Toute la Capitale fut en mouvement, lorsque ce prélat de la Chrétienté (car le trône archi-épiscopal de Constantinople était considéré depuis long-temps comme le premier), ce vieillard, connu par ses malheurs et ses vertus, traversa les rues de Moscou, monté sur un âne, pour se rendre au Kremlin, regardant avec intérêt sa nombreuse population et la magnificence de ses églises, et bénissant le peuple avec attendrissement. Il était suivi par Jérophée, métropolitain de Malvoisie, et Arsène (110), archevèque d'Elasson; ces deux derniers étaient à cheval. Lorsqu'ils entrèrent dans le *Palais doré*, Fédor se leva et alla au devant de Jérémie qu'il rencontra à quelques pas du trône; il le fit asseoir à côté de lui, et reçût avec bienveillance les dons qu'il lui apportait: ils consistaient en une image renfermant quelques gouttes du sang du Christ, et des reliques de Saint-Constantin. Il ordonna à Boris de s'entretenir en particulier avec le Patriarche. On le conduisit dans une autre chambre où il lui

raconta son *histoire*. Jérémie, après avoir pendant dix ans gouverné l'Eglise, ayant été calomnié par un Grec, fut exilé à Rhodes, et le Sultan, sans égard à la promesse solennelle de Mahomet II, de ne point se mêler des affaires du Clergé chrétien, éleva Théotiple au patriarcat. Cinq ans après, on rendit à l'exilé le rang de Hiérarque; mais les voûtes de l'ancien temple des archevêques de Byzance, retentissaient déjà des noms d'Alla et de Mahomet: cette église était devenue une Mosquée. « C'est par mes larmes, dit Jérémie, que j'obtins » du cruel Amurat la permission d'aller dans » les pays chrétiens recueillir des aumônes, » pour élever un nouveau temple au vrai Dieu, » dans l'ancienne Capitale de l'orthodoxie. » Dans quelle autre contrée que la Russie au» rais-je pu trouver du zèle, de la compassion » et de la générosité »? Dans le cours de sa conversation avec Godounoff, il loua l'idée de Fédor d'avoir un Patriarche en Russie; et le rusé Boris en proposa la dignité à Jérémie lui-même, à condition qu'il habiterait Vladimir. Jérémie accepta le Patriarcat, mais voulait habiter la résidence du Tsar, c'est-à-dire Mos-

cou (111). Godounoff s'y refusa, disant qu'il était injuste d'éloigner de Moscou et du temple illustre de la Vierge, un homme saint et vertueux comme le métropolitain Job. Il ajouta que Jérémie, ne connaissant ni la langue, ni les usages de la Russie, ne pouvait être le directeur du Tsar dans les affaires de l'Eglise, sans se servir d'un interprète auquel il ne convenait pas de laisser lire dans la conscience du Monarque. « Que la volonté Sou-
» veraine s'accomplisse, répondit le Patriar-
» che; chargé des pleins pouvoirs de notre
» Eglise, je sacrerai et confirmerai par l'ins-
» piration divine, celui que choisira Fédor ».
Le choix n'était pas douteux; mais, pour la forme, les Évêques russes nommèrent trois candidats, le métropolitain Job, Alexandre, archevêque de Novgorod, et Varlaam, archevêque de Rostoff Ils présentèrent ces trois noms au Tsar, et Job fut élu (112). Le 23 janvier 1589, après les Vespres, le Patriarche nouvellement nommé, célébra un *Te Deum* dans la Basilique de l'Assomption. Entouré de tous les évêques, en présence du Tsar et d'un peuple nombreux, il sortit du sanctuaire et se

plaça sur une estrade, tenant dans une de ses mains un cierge allumé, et dans l'autre une lettre de remercîmens adressée au Souverain et au Clergé. Dans ce moment un des principaux dignitaires, tenant également un cierge dans sa main, s'approcha de lui et dit à haute voix : « Le Tsar orthodoxe, le Patriarche » œcuménique, et le Concile sacré, t'élèvent » au Trône patriarcal de Vladimir, de Moscou » et de toute la Russie ». Job répondit : « Je ne » suis qu'un indigne pécheur, mais puisque le » Souverain, l'évèque œcuménique Jérémie et » le Concile m'élèvent à une dignité aussi im- » portante, je l'accepte avec reconnaissance ». Il baissa la tête avec humilité, et se tournant vers le clergé et le peuple, il prononça le serment de gouverner avec zèle le troupeau que Dieu lui confiait. C'est ainsi que fut accomplie l'élection. La consécration solennelle eut lieu le 26 janvier pendant la célébration de la Messe, avec les cérémonies d'usage aux sacres des métropolitains et des évèques, et sans aucun changement. Au centre de la cathédrale, sur le plancher, était tracée à la craie une aigle à deux têtes, et s'élevait une estrade de douze

marches ; à cette place, le plus ancien des pasteurs de l'Eglise d'Orient, après avoir salué Job, comme l'égal des Patriarches de la chrétienté, imposa ses mains tremblantes sur sa tête, et demanda au ciel que cet Archevêque de Jésus-Christ devint une lumière éternelle de la foi. Le nouveau patriarche de Moscou, ayant sur la tête la mitre ornée de la Croix et d'une couronne (113), officia conjointement avec celui de Byzance, et lorsque l'office fut terminé et qu'il se fut dépouillé de ses ornemens, il reçut de la propre main du Tsar, une croix précieuse qui renfermait un morceau de la vraie Croix, un manteau de velours vert avec des raies brodées en perles, et la mitre blanche sur laquelle était aussi une croix. Il lui remit la crosse du métropolitain Saint Pierre, et lui ordonna de porter le titre de Chef des Evêques, de Père des Pères et de Patriarche de tous les pays septentrionaux, par la grâce de Dieu et la volonté du Tsar. Job donna sa bénédiction à Fédor et au peuple, et le chœur chanta l'hymne, *In plurimos annos*, en l'honneur du Souverain et des deux archevêques de Byzance et de Moscou, qui étaient

assis à côté de lui. Job, suivi de deux Evêques, des Boyards et d'un grand nombre de fonctionnaires, sortit de l'église, et, monté sur un âne, il fit le tour des murs du Kremlin, en les aspergeant d'eau bénite, les bénissant de la croix et recitant des prières pour la conservation de la ville (114). Il dina chez le Souverain, avec Jérémie et avec tout le Clergé et les autorités séculières.

Afin de consolider la dignité et la suprématie de l'Eglise russe, on dressa une Charte (115) dans laquelle il était dit: Que l'ancienne Rome était tombée par l'hérésie d'Appollinaire (116); que la nouvelle Rome, Constantinople, était au pouvoir de la race impie des Sarrasins; que la troisième Rome était Moscou; qu'au lieu du faux chef de l'Eglise d'Occident, Eglise obscurcie par de fausses doctrines, le premier prélat œcuménique était le patriarche de Constantinople, le second, celui d'Alexandrie, le troisième, celui de Moscou et de toute la Russie, le quatrième, celui d'Antioche, et le cinquième, celui de Jérusalem (117); qu'en Russie on devait prier pour les Patriarches de la Grèce, et en Grèce pour le nôtre, qui do-

rénavant et jusqu'à la fin du monde, serait choisi et consacré à Moscou, sans avoir besoin du consentement ni de l'approbation des Grecs. On ajouta d'autres distinctions extérieures à la dignité de Patriarche de notre Eglise; on régla qu'il ne sortirait que précédé d'une lampe, au milieu des chants des fidèles et au son des cloches; qu'il aurait une estrade à trois marches sur laquelle il se revêtirait; qu'il porterait, les jours ordinaires, un bonnet avec des séraphins, des croix et un manteau rayé; que lorsqu'il marcherait, il aurait en main la croix et la crosse, et qu'il irait à six chevaux (118). Ensuite le Souverain, conjointement avec les deux Patriarches, régla qu'il y aurait en Russie quatre Métropolitains, savoir : à *Novgorod*, à *Kazan*, à *Rostoff* et à *Kroutitsk* (119); six Archevêques, dont le siège serait, à *Vologda*, à *Sousdal*, à *Nignigorod*, à *Smolensk*, à *Rézan* et à *Tver*; et huit Evêques, dont le diocèse serait à *Pskoff*, à *Rjef*, à *Oustioug*, à *Biéloozéro*, à *Kolomna*, à *Dmitref* et dans *le pays de Séversk*.

Il y avait plus d'apparence que de réalité dans la part que prenaient à ces dispositions

de l'Eglise, Jérémie, métropolitain de Malvoisie et l'archevêque d'Elasson. Cependant, ils visitèrent le couvent de Saint-Serge (120), et là, comme dans les églises de Moscou, ils s'étonnèrent de la richesse des images, des vases et des habits qui servaient à l'office divin. Dans la Capitale, ils dînaient chez le patriarche Job, et admiraient la sagesse de sa conversation. Ils louaient également les grandes qualités de Godounoff, et l'esprit distingué du vieillard André Stchelkaloff; mais ce qu'ils vantaient le plus, c'était la générosité des Russes; car on leur donnait sans cesse des vases de prix, des perles, des étoffes de soie (121), des zibelines et de l'argent. Présentés à la Tsarine, ils furent enchantés de sa piété, de sa modestie, de sa beauté angélique, et du charme de ses paroles; ils ne le furent pas moins de la magnificence de sa parure. Elle portait une couronne avec douze pointes en perles; son bandeau et la chaîne d'or qu'elle avait au cou étaient ornés de pierres précieuses; son habit était de velours brodé en grosses perles, et son manteau n'était pas moins riche. Le Tsar se tenait debout à côté

d'elle, de l'autre côté était Boris Godounoff, tête nue, et dans un maintien modeste et respectueux; plus loin étaient rangées les dames de distinction, en vêtemens blancs et les mains jointes. Irène demanda avec ferveur aux prélats Grecs, d'adresser leurs prières au Tout-Puissant, afin qu'il lui accordât un fils, héritier du Trône; « et nous tous, touchés jusqu'au » fond du cœur (dit l'archevêque d'Elasson » dans la description de son voyage à Mos- » cou), confondant nos larmes avec les sien- » nes, nous demandâmes unanimement au » ciel qu'il exauçât la prière pure et fervente » d'une âme aussi pieuse ». Enfin, au mois de mai 1589, le Tsar permit à Jérémie de retourner à Constantinople, en lui remettant, pour le Sultan, une lettre dans laquelle il le conjurait de ne point opprimer les Chrétiens; outre les présens, il y envoya mille roubles ou deux mille florins hongrois, pour l'érection d'une nouvelle église Patriarcale. Cette générosité lui mérita la plus vive reconnaissance de la part de tout le Clergé grec, qui, par une Charte du Concile, approuva l'établissement du Patriarcat à Moscou (122) et la

fit parvenir à Fédor, au mois de juin 1591, par le métropolitain de Ternova, avec des reliques et deux couronnes, l'une pour le Tsar et l'autre pour la Tsarine (123).

C'est ainsi que s'établit une nouvelle suprématie dans notre sacerdoce ; suprématie renversée cent dix ans après, par un grand monarque, comme inutile à l'Eglise, et dangereuse pour la puissance des Souverains, quoique son sage instituteur n'eût donné au Clergé aucun nouveau pouvoir politique, et qu'en changeant seulement un titre, il eut laissé le hiérarque dans la dépendance absolue du chef de l'Etat. Pierre Ier. connaissait l'histoire de Nikon, et il *divisa*, pour l'affaiblir, le pouvoir ecclésiastique ; il aurait également supprimé le rang de Métropolitain, si, de son temps, comme dans celui d'Ivan et plus anciennement encore, *un seul* Métropolitain se fut trouvé à la tête de l'Eglise russe. Pierre régnait et ne voulait que des serviteurs ; Godounoff était encore sujet et cherchait un appui, prévoyant des événemens où l'amitié de la Tsarine ne suffirait pas à son ambition et à son salut. Il avait comprimé les Boyards,

mais il voyait au fond de leurs cœurs la haine, l'envie[1], et un juste ressentiment contre l'assassin des Schouisky; il avait des amis, mais qui n'existaient que par lui et qu'il entrainerait dans sa chûte, ou qui le trahiraient dans un changement de fortune; il comblait le peuple de bienfaits, mais comptait peu sur sa gratitude, ayant la conscience involontaire des motifs peu vertueux qui le portaient au bien, et n'ignorant pas que ce peuple, dans un moment critique, tournerait ses regards vers les Boyards et le Clergé, pour agir d'après leur impulsion. Godounoff, dans la position de Pierre le Grand, aurait pu, comme lui, renverser la dignité de Patriarche, mais les circonstances n'étaient pas les mêmes; il voulut flatter l'ambition de Job, par un titre éclatant, et se ménager en lui un serviteur plus zèlé et plus illustre: car le moment décisif était venu, et ce Boyard tout-puissant osa enfin soulever, pour son ambition, le voile de l'avenir.

En supposant même que Godounoff, maître de tout, excepté de la couronne de Fédor, n'y eût point prétendu, encore pouvait-il

jouir paisiblement de sa grandeur, en songeant à la mort prochaine d'un Monarque aussi faible de corps que d'esprit, à l'héritier légitime du trône, qui, au milieu des honneurs dus à son rang, n'en était pas moins exilé, et que sa mère et ses parens élevaient dans la haine contre le régent, et dans des sentimens de fureur et de vengeance? Si Dmitri venait à succèder à Fédor, quel sort attendait Irène? Un couvent. Et Godounoff? La prison ou l'échafaud, lui qui d'un geste ébranlait l'État, et que flattaient les Rois de l'Orient et de l'Occident!... Déjà les faits avaient dévoilé l'âme de Boris : les infortunés qu'il redoutait, avaient péri dans les cachots ou sur le billot. Et quel ennemi était plus dangereux pour lui que Dmitri!

Mais l'âme de Godounoff était encore dévorée de désirs insatiables. Fier de ses qualités brillantes, de ses services, de sa gloire et des flatteries dont il était l'objet; ivre de bonheur et de pouvoir, cédant à ce charme qui entraîne les âmes même les plus nobles; étourdi par une élévation qu'il n'avait été donné d'atteindre à aucun sujet en Russie, Boris portait

encore plus haut ses regards et ses vues ambitieuses : quoiqu'il gouvernât en maître, ce n'était point en son propre nom ; il ne brillait que d'un éclat emprunté ; il devait se contraindre et cacher son orgueil sous le masque de la soumission, s'abaisser publiquement devant l'ombre du Tsar et se prosterner devant elle en esclave. Le trône, aux yeux de Godounoff, n'était pas seulement le brillant sanctuaire du pouvoir ; c'était aussi le paradis de paix, où ne pouvaient atteindre les flèches empoisonnées de l'envie, et où un mortel jouissait, en quelque sorte, des prérogatives de la divinité. Cette image du pouvoir absolu avec tous ses attraits, s'offrait chaque jour avec plus de force à Godounoff ; elle agitait de plus en plus son cœur, et il finit par n'avoir plus d'autre idée. L'Annaliste raconte à ce sujet, un fait très-intéressant, quoique fort douteux (124). « Boris, malgré l'esprit supé-
» rieur dont il était doué, croyait aux devins ;
» il en rassembla plusieurs au milieu de la
» nuit, et leur demanda son horoscope. Les
» Devins ou les Astrologues, pour le flatter,
» lui répondirent : c'est la couronne qui t'at-

» tend... Mais ils se turent tout-à-coup comme
» effrayés de ce qu'ils prévoyaient encore.
» L'impatient Boris leur ordonna d'achever
» leur prédiction, et il apprit qu'il ne régne-
» rait que sept ans; transporté de la joie
» la plus vive, il embrassa les Devins, en
» s'écriant : ne fut-ce que sept jours, pourvû
» que je règne »! Comme si Boris avait pu
dévoiler aussi indiscrètement les sentimens
de son âme à ces prétendus sages d'un siècle
superstitieux! Au moins il ne se cachait plus
à lui-même; il savait ce qu'il voulait! Il attendait la mort d'un Souverain sans postérité; il disposait de la volonté de la Tsarine; il avait rempli le Conseil, la Cour et les Tribunaux, de ses parens et de ses amis, et ne doutait pas du dévouement de l'illustre Hiérarque de l'Eglise; il comptait aussi sur l'éclat de son gouvernement, et inventait de nouvelles ruses pour s'emparer de l'amour ou de l'imagination du peuple. Boris, après avoir ainsi tout préparé, ne s'effrayait point d'une circonstance sans exemple dans notre patrie, depuis Rurik jusqu'à Fédor: la vacance du trône par l'extinction de la race Souveraine. Il ne redou-

tait point le tumulte des passions dans le choix d'une nouvelle dynastie ; et fermement persuadé que le sceptre, tombé des mains du dernier prince du sang de Monomaque, serait remis à celui qui régnait déjà depuis longtemps et avec gloire, sans porter le titre de Souverain, cet ambitieux effrené ne voyait entre lui et le Trône, qu'un enfant sans défense ; et, comme un lion féroce, il dévorait déjà des yeux sa proie..... La perte de Dmitri était inévitable.

Pour commencer l'exécution de son horrible dessein, Boris pensa à faire déclarer bâtard le Tsarévitche, comme étant fils de la sixième ou septième femme d'Ivan (125). Il défendit de prier pour lui et de prononcer son nom dans l'office divin ; mais il considéra ensuite que ce mariage, quoique réellement contraire aux lois, avait été confirmé ou toléré par l'autorité ecclésiastique ; que celle-ci, en le rompant, ferait un aveu humiliant de sa faiblesse humaine : ce qui produirait un double scandale dans la chrétienté ; que d'ailleurs Dmitri n'en resterait pas moins Tsarévitche, dans l'opinion publique, et seul suc-

cesseur de Fédor. Godounoff recourut donc au moyen le plus sûr pour écarter un compétiteur. Il se préparait une excuse dans les bruits, répandus sans doute par ses amis, sur les inclinations perverses et cruelles de Dmitri, dans un âge encore tendre. On disait tout haut à Moscou (et par conséquent sans crainte d'offenser le Tsar ni le Régent), que cet enfant, qui n'avait encore que six ou sept ans, était une image vivante de son père; qu'il aimait le sang et le spectacle des tortures; qu'il prenait plaisir à voir tuer les animaux, et les tuait lui-même. On voulait, par ces mensonges, exciter la haine du peuple contre Dmitri. On en inventa un autre pour effrayer les Grands: on disait que le Tsarévitche, jouant un jour sur la glace avec d'autres enfans, ordonna de faire avec de la neige vingt figures humaines, leur donna le nom des premiers hommes de l'Etat, et après les avoir fait placer en rang, commença à les sabrer; il trancha la tête au simulacre de Boris Godounoff; à d'autres, il coupa les mains et les pieds, en disant: « Voilà le sort qui vous attend lorsque » je régnerai (126) ». Cependant d'autres dé-

mentaient cette absurde calomnie, et affirmaient que le jeune Tsarévitche montrait un esprit et des qualités dignes d'un fils de Souverain (127). On en parlait avec une compassion mêlée de crainte ; car on devinait les dangers que courait ce malheureux enfant, et l'on ne se trompa point sur le but de ces calomnies. Si Godounoff avait jamais eu à lutter contre sa conscience, elle était déjà vaincue; ayant préparé la crédulité à apprendre sans frémir le crime qui allait se commettre, il tenait en mains le poison et le fer pour Dmitri, et ne cherchait plus que le meurtrier auquel il devait les remettre.

La confiance et la franchise peuvent-elles s'accorder avec un projet aussi odieux? Cependant Boris avait besoin d'aides; il s'ouvrit donc à ses proches; mais l'un d'eux, le grand Maréchal Grégoire Godounoff, ayant répandu des larmes, arrachées par la pitié, l'humanité et la crainte de Dieu, on l'éloigna du Conseil. Tous les autres pensèrent que la mort de Dmitri était indispensable à la sécurité du Régent et au bien de l'Etat. On commença par le poison. La gouvernante du Tsarévitche,

Vassilissa, femme du boyard Volokhoff (128), et son fils Joseph, s'étant lâchement vendus à Godounoff, lui servirent d'instrument. Mais, dit l'Annaliste, le poison n'agit point sur l'enfant (129). Peut-être la conscience arrêtait-elle encore les exécuteurs de ce projet digne de l'enfer; peut-être une main tremblante ne versait-elle le poison qu'avec hésitation, et en diminuait la dose, au grand mécontentement de l'impatient Godounoff qui résolut de se servir d'exécuteurs plus hardis. Son choix tomba sur deux fonctionnaires, Zagriasky et Tcheptchougoff, qui étaient comblés des bienfaits du Régent; mais tous les deux refusèrent la proposition qui leur fut faite. Prêts à verser leur sang pour Boris, ils frémissaient à l'idée d'un assassinat. Ils promirent seulement de se taire, et dès cet instant ils furent persécutés (130). Alors, le plus dévoué des complices de Boris, l'Okolnitcheï Klechnin, menin du Tsar, présenta un homme sûr, le diak Bitiagofsky, dont tous les traits annonçaient la férocité et répondaient de sa fidélité dans le crime. Godounoff lui donna de l'or à pleines mains, il lui en promit encore davantage et

l'assura de l'impunité. Il ordonna à ce monstre de se rendre à Ouglitche pour s'y occuper des affaires de la province et de la Maison de la veuve du Tsar; de ne jamais perdre de vue sa victime, et de profiter du premier moment favorable. Bitiagofsky promit de se conformer à cet ordre et tint parole.

Avec lui arrivèrent à Ouglitche son fils Daniel et son neveu Katchaloff, qui, tous deux, avaient l'entière confiance de Godounoff. Le succès paraissait facile. Ils pouvaient être du matin au soir chez la Tsarine, ayant le soin de ses affaires domestiques et l'intendance de ses gens et de sa table; la gouvernante du jeune Prince les aidant, avec son fils, de ses conseils et de ses actions : mais une tendre mère veillait sur Dmitri! Avertie peut-être par quelques amis secrets ou par son propre cœur, elle redoubla de soin pour son fils chéri. Elle ne le quittait ni le jour, ni la nuit; elle ne sortait de sa chambre que pour aller à l'église; préparait elle-même et seule ses alimens, et ne le confiait, ni à la perfide Volokhoff, sa gouvernante, ni même à Irène sa nourrice dévouée. Il se passa un temps considérable après

lequel les assassins, ne voyant pas la possibilité de commettre leur crime en secret, résolurent de l'exécuter ouvertement, dans l'espoir que le puissant et artificieux Godounoff trouverait, pour sauver son honneur, un moyen de déguiser ce forfait aux yeux d'esclaves muets; car ils ne songeaient qu'aux hommes et non à Dieu! Le jour affreux arriva, qui devait éclairer cet atroce attentat, jour non moins affreux par ses longues conséquences! Le 15 mai, un samedi, à la sixième heure du jour, la Tsarine revenait de l'église avec son fils et se préparait à diner (131). Ses frères ne se trouvaient pas au Palais; les domestiques étaient occupés à servir. Dans cet instant, la gouvernante Volokhoff appelle Dmitri pour le faire promener dans la cour; la Tsarine qui voulait le suivre, malheureusement distraite de cette idée, s'arrête. La nourrice voulait retenir le Tsarévitche sans aucun motif dont elle put se rendre compte, mais la gouvernante l'entraine par force dans le vestibule et, de là, sur l'escalier où ils rencontrèrent Joseph Volokhoff, Daniel Bitiagofsky et Katchaloff. Le premier, en prenant

Assassinat du tsarévitche Dmitri.

Dmitri par la main lui dit : « Seigneur, vous » avez un nouveau collier ». L'enfant, en levant la tête et avec le sourire de l'innocence, lui répond : « Non, c'est l'ancien ». Dans ce moment le fer assassin le frappe ; mais après avoir à peine effleuré la gorge du Prince, il tombe des mains de Volokhoff. La nourrice jette des cris d'effroi, en serrant dans ses bras l'enfant Souverain. Volokhoff prend la fuite ; Mais Daniel, Bitiagofsky et Katchaloff arrachent le Tsarévitche à sa nourrice, le poignardent et se précipitent au bas de l'escalier, au moment même où la Tsarine y arrivait, sortant du vestibule. Le jeune martyr, âgé de neuf ans, était étendu ensanglanté dans les bras de celle qui l'avait nourri, et qui avait voulu le défendre aux dépens de sa vie. *Il palpitait comme une colombe*, et il exhala son dernier soupir sans entendre les lamentations de sa mère au désespoir. La nourrice montrait du doigt l'infâme gouvernante, troublée par le crime, et les assassins qui traversaient la cour. Personne ne se trouva là pour les arrêter; mais le vengeur céleste était présent.

Un moment après la ville entière offrit l'as-

pect d'une agitation inexprimable. Le marguillier de la cathédrale, soit qu'il eut été, comme on le dit, témoin de l'assassinat, soit qu'il en eut été instruit par quelques serviteurs de la Tsarine, sonna le tocsin, et toutes les rues se remplirent de monde. Saisis d'étonnement et de frayeur, tous les habitans couraient vers l'endroit d'où partaient les sons de la cloche. On cherchait à apercevoir la fumée ou la flamme, croyant que le feu était au palais. On en brise la porte, et l'on voit le Tsarévitche étendu mort sur la terre; auprès de lui étaient sa mère et sa nourrice sans connaissance; mais les noms des assassins avaient déjà été prononcés par elles. Ces monstres, désignés à une juste punition par un juge invisible, n'eurent pas le temps de se cacher, ou ne l'osèrent pas, de peur de découvrir par là le crime qu'ils venaient de commettre. Dans le trouble et l'effroi que leur causèrent le tocsin, le bruit et l'effervescence du peuple, ils se refugièrent dans l'Hôtel-de-Ville, et leur chef secret, Michel Bitiagofsky, courut au clocher pour arrêter le sonneur; mais il ne put enfoncer la porte que celui-ci avait fer-

mée. Il alla de là, sans crainte, au lieu où le crime s'était commis, s'approcha du cadavre, et voulant calmer l'exaspération du peuple par un mensonge concerté d'avance avec Klechnin ou avec Godounoff, il osa dire aux citoyens que l'enfant s'était tué lui-même avec un couteau, dans un accès d'épilepsie. « Meurtrier ! » s'écrièrent mille voix, et des pierres volèrent sur le scélérat. Il chercha un asile dans le palais avec un de ses complices, Daniel Trétiakoff; mais le peuple s'empara d'eux et les massacra, ainsi que le fils de Bitiagofsky, et Katchaloff, après avoir forcé la porte de l'Hotel-de-Ville. Le troisième des assassins, Joseph Volokhoff, se cacha dans la maison de Michel Bitiagofsky; on le prit et on le mena dans l'église du Sauveur où se trouvait déjà le cercueil de Dmitri, et là on l'immola aux yeux de la Tsarine. On tua également les domestiques de Michel et trois bourgeois qui étaient convaincus ou soupçonnés d'intelligence avec les assassins, de même qu'une femme, prétendue inspirée, qui demeurait dans la maison de Bitiagofsky, et qui allait souvent au palais. On conserva la vie à la gouvernante pour avoir

d'elle de plus amples informations ; car les scélérats avaient, à ce qu'on dit, avant de mourir (132), allégé leur conscience par un aveu sincère, et avaient nommé Boris Godounoff comme premier coupable de la mort de Dmitri. Il est probable que la gouvernante effrayée ne niait point cet infernal complot ; mais le juge de ce crime était le criminel lui-même.

Après avoir assouvi sa vengeance, illégale quoique juste, le peuple pouvait être excusé par le sentiment qui l'avait conduit, mais il était coupable devant la loi. Il se calma toutefois, et attendit avec inquiétude des nouvelles de Moscou, où les commandans avaient envoyé un courrier avec le rapport exact du funeste événement, rapport où rien n'était dissimulé et qu'ils adressaient directement au Tsar. Mais Godounoff avait tout prévu ; des officiers dévoués étaient placés sur la route d'Ouglitche ; ils arrêtaient tous les passans, les questionnaient, les visitaient. Ils retinrent le courrier et l'amenèrent à Boris. Les désirs de l'ambitieux étaient accomplis !.... Il ne s'agissait plus que de masquer la vérité par

une imposture, sinon pour convaincre la nation, du moins pour la forme et la bienséance. On s'empara des lettres qui arrivaient d'Ouglitche, et l'on en écrivit d'autres à la place. On y disait que le Tsarévitche s'était tué avec un couteau, dans un accès d'épilepsie, et que ce malheur était arrivé par la négligence des Nagoï qui, voulant cacher leur faute, avaient impudemment accusé le diak Bitiagofsky et ses proches, de l'assassinat de Dmitri, ameuté le peuple et sacrifié les innocens. Godounoff se hâta de se présenter à Fédor avec le rapport mensonger. Il montrait une affliction hypocrite; il tremblait, levait les yeux au ciel, et en prononçant le terrible mot de la mort de Dmitri, il confondit ses larmes de crocodile avec les larmes sincères d'un bon et tendre frère. Le Tsar, d'après le témoignage de l'Annaliste, pleura amérement, garda longtemps le silence et dit enfin: « Que la volonté de Dieu soit faite »! Il crut tout ce qu'on lui dit. Mais la Russie exigeait quelque chose de plus. On feignit de mettre du zèle à la recherche de toutes les circonstances de ce malheur; et, sans perdre de temps, on envoya à Ou-

glitche deux dignitaires de l'Etat : et lesquels ? L'Okolnitcheï André Klechnin, principal complice de Boris ; on ne fut pas étonné de ce choix, mais on le fut de l'autre qui était tombé sur le boyard prince Basile Schouisky, dont le frère aîné, le prince André avait péri victime de Godounoff, et qui lui-même, ayant été en disgrace pendant plusieurs années, avait attendu sa perte du Régent. Mais le rusé Boris s'était déjà réconcilié avec ce prince ambitieux, léger, spirituel et sans principes, de même qu'avec son frère cadet Dmitri, qu'il avait marié avec sa jeune belle-sœur, et qu'il avait élevé à la dignité de Boyard. Godounoff connaissait les hommes, et il ne se trompa point sur le compte du prince Basile, en même temps qu'un pareil choix semblait prouver de sa part une parfaite absence de crainte et de partialité. Le 19 mai au soir, le prince Schouisky, Klechnin et le diak Vilousguin arrivèrent à Ouglitche, ayant avec eux le métropolitain de Kroutitzi, et descendirent droit à l'église de la Transfiguration.

Le corps tout sanglant de Dmitri y était encore exposé, et sur lui se trouvait le fer de

l'assassin. La mère infortunée, ses parens et tous les bons citoyens l'arrosaient de leurs larmes. Schouisky, avec des témoignages de sensibilité, s'approche du cercueil, pour examiner le visage du défunt et sa blessure; mais Klechnin, ayant aperçu cette figure sur laquelle était empreinte une douceur angélique, et voyant le sang et le fer, trembla de tous ses membres, resta comme pétrifié et, répandant des larmes, ne put proférer un seul mot (133): il avait encore de la conscience. La blessure profonde de Dmitri, sa gorge qu'on voyait bien avoir été coupée par la main vigoureuse d'un scélérat et non par celle d'un enfant, prouvaient l'assassinat d'une manière irrécusable; c'est pourquoi on se hâta de livrer à la terre les restes sacrés de l'innocence; le Métropolitain les inhuma, et le prince Schouisky commença son interrogatoire, monument d'impostures, conservé par le temps, comme pour justifier les calamités qui, quelques années après, tombèrent sur la tête, déjà couronnée, de ce courtisan si criminel dans sa faiblesse. Après avoir assemblé le Clergé et les citoyens, il leur demanda: « Comment, par

» la négligence des Nagoï, Dmitri a-t-il pu se » tuer ? (134) » Les moines, les prêtres, les hommes et les femmes, les vieux et les jeunes, tous répondirent unanimement : « *Le Tsarévitche a » été tué par Michel Bitiagofsky et ses compli- » ces, et par l'ordre de Boris Godounoff* (135) ». Schouisky ne voulut pas en entendre davantage ; il les congédia, et résolut de continuer son interrogatoire non publiquement, mais en secret et en particulier, et de faire agir les menaces et les promesses. Il appelait qui il voulait et écrivait ce que bon lui semblait. Enfin, il composa, avec Klechnin et le diak Vilousguin, le rapport suivant au Tsar, fondé, à ce qu'il prétendait, sur les preuves qui lui avaient été fournies par les fonctionnaires de la ville, la gouvernante Volokhoff, les enfans Boyards du Tsarévitche, Irène, la nourrice de Dmitri, la femme de charge, Marie Samoïloff, les deux Nagoï, Grégoire et André, des sommeillers de la Tsarine, ses domestiques, quelques citoyens et quelques moines.

« Mercredi, 12 mai, Dmitri tomba malade » d'un accès d'épilepsie ; vendredi il se trouva » mieux, sortit avec la Tsarine pour aller à

» la Messe et se promena dans la cour; samedi,
» également après la Messe, il se promena
» dans la cour avec sa gouvernante, sa nour-
» rice, la femme de charge, les jeunes enfans
» Boyards; il commença à jouer avec eux, un
» couteau à la main, et, dans un nouvel accès
» d'épilepsie, il se perça la gorge. Il se débattit
» long-temps à terre et enfin expira. Dmitri,
» qui était depuis quelque temps atteint de
» cette maladie, avait déjà antérieurement
» blessé sa mère; un autre jour, il avait rongé
» la main de la fille d'André Nagoï. La Tsa-
» rine, ayant appris le malheur arrivé à son
» fils, accourut et commença à battre la gou-
» vernante, en disant qu'il avait été assassiné
» par Volokhoff, Katchaloff et Daniel Bitia-
» gofsky, dont pas un seul n'était présent.
» Mais la Tsarine et son frère Michel Nagoï,
» qui était ivre, ordonnèrent de les massa-
» crer, de même que le diak Bitiagofsky, sans
» qu'ils fussent coupables, uniquement parce
» que cet homme dévoué ne satisfaisait point
» à l'avarice des Nagoï et ne leur donnait pas
» d'argent au-delà de l'ordonnance du Tsar.
» Michel Nagoï ayant appris que des dignitai-

» res du Tsar allaient arriver à Ouglitche, fit » apporter quelques arquebuses, quelques » couteaux, une massue en fer, les fit ensan- » glanter et déposer sur les corps de ceux qui » avaient été tués, comme des témoignages » de leur prétendu crime ». Cette absurdité était confirmée par les signatures de Théodorite, archimandrite de Voskresensk, de deux abbés, et du confesseur des Nagoï, qui l'apposèrent par crainte, et par faiblesse de caractère; ce fut ainsi que le témoignage unanime de la vérité fut étouffé. On n'inscrivit les réponses de Michel Nagoï, que comme celles d'un véritable calomniateur qui s'opiniâtrait à dire que Dmitri avait péri par les mains des scélérats.

Schouisky, revenu à Moscou, présenta le 2 juin son interrogatoire au Monarque; celui-ci le renvoya au Patriarche et aux Évèques, qui, réunis en Conseil avec les Boyards, ordonnèrent d'en faire la lecture au diak Basile Stchelkaloff. Après en avoir pris connaissance Gélasi, métropolitain de Kroutitzi, dit à Job: « Je déclare au Saint Concile, que le jour de » mon départ d'Ouglitche, la Tsarine douai-

» rière, me fit venir auprès d'elle, et me con-
» jura de calmer la colère du Souverain,
» contre ceux qui avaient massacré le diak
» Bitiagofsky et ses compagnons; qu'elle voyait
» elle-même que cette affaire était criminelle,
» et qu'elle suppliait humblement le Monar-
» que de ne point faire périr ses parens ». Le rusé Gélasi ayant probablement dénaturé les paroles de cette mère infortunée, présenta à Job un nouveau papier de la part de l'intendant d'Ouglitche, qui disait : que Dmitri était effectivement mort dans un accès d'épilepsie et que Michel Nagoï, ivre, avait ordonné de massacrer des innocens... Et le Conseil ecclésiastique (souvenir douloureux pour l'Église !) présenta à Fédor un rapport contenant ces mots: « Que la volonté du Tsar s'ac-
» complisse, quant à nous, nous nous som-
» mes convaincus que la vie du Tsarévitche
» s'est terminée par la volonté de Dieu; que
» Michel Nagoï est l'auteur de l'horrible mas-
» sacre qui a eu lieu; qu'il n'a agi que d'après
» les inspirations de son inimitié personnelle;
» qu'il s'était concerté avec des méchants as-
» trologues, André Motchaloff et d'autres;

» et que les citoyens d'Ouglitche, ainsi que » lui, mériteraient le supplice pour *leur trahison* et leur crime. Mais cette affaire est » entièrement séculière et ne doit être jugée » que par Dieu et le Souverain dans les mains » duquel est le pouvoir de punir et de faire » grâce. Quant à nous, nous ne pouvons » qu'adresser nos prières au ciel pour la conservation des jours du Tsar et de la Tsarine, » et pour le bonheur et la tranquillité de la » nation ». Fédor ordonna aux Boyards de juger cette affaire et de livrer au supplice les coupables. On amena à Moscou les Nagoï, la nourrice de Dmitri, son mari et le prétendu astrologue Motchaloff. Ils étaient fortement enchaînés. On les interrogea de nouveau, on les tortura et principalement Michel Nagoï, sans pouvoir obtenir de lui le faux aveu du suicide de Dmitri (136). Enfin on exila tous les Nagoï dans des villes éloignées, et on les enferma dans des prisons. La Tsarine douairière, forcée de prendre le voile, fut menée dans le sauvage couvent de Saint-Nicolas sur la Viksa, près de Tchérépovetz. Les corps du scélérat Bitiagofsky et de ses complices, que le

peuple d'Ouglitche avait jetés dans une fosse, en furent retirés, portés à l'église et enterrés avec de grands honneurs. Les citoyens de cette ville, déclarés meurtriers, furent suppliciés au nombre de deux cents; d'autres eurent la langue coupée; plusieurs furent exilés et la plùpart transportés en Sibérie pour peupler la ville de Pélim (137). La rigueur fut telle que l'ancienne et grande ville d'Ouglitche qui avait renfermé, si l'on ajoute foi à la tradition, cent cinquante églises et trente mille habitans, devint à jamais déserte, pour servir de monument à la terrible colère de Boris, contre ceux qui avaient osé mettre son forfait au jour. Il ne resta que des ruines pour implorer la vengeance céleste.

Godounoff montrait la même audace à récompenser le crime qu'à punir la vertu. Il donna de riches domaines à l'infâme gouvernante Volokhoff, à la femme et aux filles de Bitiagofsky (138); il comblait de présens les membres du Conseil et tous les grands dignitaires (139). Il les flattait et leur donnait de magnifiques repas. Le seul dont il ne put parvenir à calmer la conscience, fut Klechnin qui

mourut moine quelques années après, dévoré de remords. Cependant, au milieu du silence de la Cour et de l'Eglise, on entendait le murmure du peuple qui n'avait été trompé, ni par l'instruction de l'affaire suivie par Schouisky, ni par le jugement des pères de l'Eglise, ni par la condamnation prononcée par les Boyards. Les espions de Boris entendaient parler à demi-voix de *l'horrible assassinat*, de son secret auteur (140), du triste aveuglement du Tsar et de la vile bassesse des Grands et du Clergé; ils ne voyaient dans la foule que des figures sur lesquelles était peinte la tristesse. Boris était tourmenté de ces bruits, lorsque l'horrible désastre qui vint ravager la Capitale, lui fournit le moyen de les faire cesser. La veille du jour de la Trinité, pendant l'absence du Monarque, qui était allé avec les Boyards au couvent de Saint-Serge, un incendie éclata dans la cour des Carrossiers. Dans quelques heures, les rues de l'Arbate, de la Nikitskaïa, de la Tverskaïa, de la Pétrofskaïa, toute la ville Blanche, les Slobodes des Streletz (141), les maisons, les boutiques, les églises furent réduites en cendres, et un grand

Incendie de Moscou.

nombre d'habitans périt dans les flammes. Le Kremlin et Kitaï, où demeurait la noblesse, furent épargnés; mais les citoyens restèrent sans abri, et plusieurs sans ressources. Les cris et les gémissemens se faisaient entendre au milieu de ces cendres fumantes, et le peuple courait en foule sur le chemin du couvent de Saint-Serge à la rencontre du Souverain, pour implorer *ses faveurs* et des secours. Mais Boris les empêcha de parvenir jusqu'au Monarque; il se montra au milieu d'eux avec l'air de l'amour et de la pitié, écouta toutes leurs réclamations, fit des promesses à tout le monde, et les remplit. Il fit reconstruire des rues entières, distribua de l'argent et des dispenses d'impôts. Enfin, il fit preuve d'une telle générosité que les habitans de Moscou, consolés et étonnés de tant de bienfaits, commencèrent à louer sincèrement Godounoff. On ne sait si c'est le hasard qui lui procura cette occasion de conquérir l'amour du peuple, ou s'il fut l'auteur secret du désastre de la Capitale, comme le soutien l'Annaliste et comme le croyaient plusieurs de ses contemporains (142). Dans les actes officiels il est dit:

« Que des scélérats avaient mis le feu à Mos- » cou ». Mais Boris tourna ce soupçon contre ses ennemis. On s'empara des gens d'Athanase Nagoï et de ceux de ses frères; on les mit à la question et on répandit le bruit qu'ils avaient confessé ce crime. Pourtant on ne les exécuta pas, et l'affaire, non éclaircie, est demeurée un sujet de doute pour la postérité.

Invasion du Khan et bataille aux portes de Moscou.

Bientôt, comme pour favoriser Godounoff, un autre événement, en menaçant Moscou et toute la Russie d'un grand danger, vint y porter le trouble et distraire l'attention du peuple de l'horrible mort de Dmitri ; cet événement fut l'irruption des barbares. Le khan Kazi-Ghiréï, tout en trompant Fédor, par de fausses assurances d'amitié, entretenait des rapports avec le Roi de Suède (143). Il lui demandait de l'or et lui promettait de faire trembler Moscou par une invasion terrible, à laquelle il se préparait effectivement. Il obéissait aux ordres du Sultan, notre ennemi, et lui-même était mécontent de la Russie. Son premier grief était que nous avions averti les Seigneurs Lithuaniens de son projet de marcher contre leur pays, et que nous leur avions

proposé de réunir nos forces, pour porter la guerre dans la Tauride ; ce dont il avait probablement été instruit par le Roi Sigismond. Son second reproche était, que Fédor n'avait pas permis au tsarévitche Mourat de rejoindre le Khan qui était parvenu à obtenir de son neveu, l'oubli du passé, et qu'il voulait élever à la dignité de Kalga ou principal Seigneur de la horde Taurique. Mourat habitait Astrakhan, servant toujours la Russie avec fidélité et tenant les Nogais en respect, lorsqu'au grand regret de Fédor, il mourut de mort subite, empoisonné, comme on le suppose, par des scélérats envoyés de Crimée. Mais le Khan soutenait que c'étaient les Russes qui avaient empoisonné Mourat ; et il fit serment de le venger. Le troisième motif de l'armement de Kazi-Ghiréï contre la Russie, était que, dans l'opinion de ses Mourzas, tout bon Khan était obligé, par un ancien usage, de voir, ne fut-ce qu'une fois, les bords de l'Oka, pour acquérir une renommée militaire (144). La vérité est qu'ils voulaient faire un riche butin sur nous, et qu'ils ajoutaient foi à un ambassadeur Suédois qui se trouvait chez eux,

et qui leur disait que toute notre armée était occupée à la guerre que le Tsar faisait à son maître. Nous entretenions toujours des amis et des espions en Crimée, non seulement pour connaître toutes les actions des Khans, mais même pour être instruits de leurs projets. A cette époque il s'y trouvait aussi des émissaires de Moscou ; par conséquent le Khan ne put dérober à notre connaissance, ses redoutables préparatifs ; mais il sut nous tromper. Il persuada au vigilant Boris qu'il allait ravager Vilna et Cracovie, nomma une ambassade qui devait se rendre à Moscou, pour y conclure une alliance avec nous, et exigea que le Tsar, de son côté, envoyât auprès de lui un de ses premiers Dignitaires. Pendant ce temps le plus grand mouvement régnait parmi les hordes nomades ; tout ce qui pouvait porter les armes, jeunes et vieux, montait à cheval. Ils furent joints par des troupes des Nogais et par celles du Sultan qui vinrent d'Azof et de Bielgorod avec de l'artillerie (145). Le printems, toujours dangereux pour la Russie méridionale, allait arriver ; le Conseil du Tsar était sans inquiétude, il avait envoyé au com-

mencement du mois d'avril d'illustres Voïévodes à notre armée postée sur les bords de l'Oka; le prince Mstislafsky, Nogatkoff, les Troubetskoy, Galitzin, Fédor Chvorostinin, à Serpoukoff, à Kalouga et en d'autres endroits. Au mois de mai nos patrouilles n'avaient pas encore rencontré un seul Tatare sur les bords du Donetz septentrional et de la Borova. Elles ne virent que les traces d'un camp d'hiver et des tentes abandonnées. Mais le 26 juin, des courriers arrivèrent à Moscou avec la nouvelle que le *Stèpe* se couvrait des hordes du Khan; que plus de cent cinquante mille guerriers de Crimée, marchaient sur Toula, laissant derrière eux toutes les forteresses, ne s'arrêtant nulle part et ne se divisant pas pour piller. Godounoff eut à déployer toute sa présence d'esprit pour réparer sa faute. Au même instant, on expédia des ordres à tous les Voïévodes des villes frontières, en leur ordonnant de se rendre en toute hâte à Serpoukoff, pour s'y réunir avec le prince Mstislafsky, afin de rencontrer le Khan dans la plaine. Malheureusement notre principale armée se trouvait à Novgorod et à Pskoff, pour

observer le Roi de Suède. Elle ne pouvait arriver assez à temps pour assister à la bataille décisive ; on ne pensa plus à elle. On déclara Moscou en état de siège ; on confia la garde du Palais, au prince Ivan Glinsky (146) ; celle du Kremlin, au boyard prince Dmitri Schouisky ; celle de Kitaï, à Galitzin ; celle de la Ville-Blanche, à Nogtef et à Tourenin. Le 27 juin l'on apprit la marche rapide de l'ennemi vers la capitale ; on se persuada de l'impossibilité de réunir toutes les forces sur les bords de l'Oka avant l'arrivée du Khan, et on changea toutes les dispositions. On ordonna à Mstislafsky de se replier vers Moscou, afin que devant ses murs sacrés, à la vue des temples et des palais du Kremlin, et à celle du Tsar et de la Tsarine, on pût combattre les Infidèles au nom de la Religion et de la Patrie. Pour calmer le peuple, on répandit le bruit que c'était pour attirer l'ennemi dans nos filets, que nous abandonnions les bords de l'Oka (147), et que nous voulions le détruire complètement en l'amenant au centre de la Russie. En effet, cette retraite de Mstislafsky, ajoutait à ses troupes, quelques milliers des meilleurs sol-

dais de Moscou, la garde noble du Souverain, les Gentilshommes et les enfans Boyards, outre tous les citoyens qui avaient pris les armes; elle nous donnait une grande supériorité de force et l'avantage de combattre sous des murs imprenables et sous le feu de la grosse artillerie, terrible pour les Barbares. Il ne s'agissait que de prendre des précautions, pour empêcher le Khan de porter le fer et la destruction au centre de la Capitale, comme l'avait fait Devlet-Ghiréï, en 1571 : à cet effet, on fortifia avec une rapidité étonnante le faubourg au-delà de la Moskva, par des murailles faites en bois et avec des meurtrières (148). On transforma en forteresses les couvens de Daniloff, Novospask et Simonoff. On établit le camp de l'armée à deux verstes de la ville entre les routes de Kalouga et de Toula. On y construisit un fort en planches, monté sur des roues, et une église dédiée à Saint-Serge, dans laquelle on plaça l'image de la Vierge, la même qui avait accompagné le grand prince Dmitri, dans le combat qu'il avait livré sur le Don. On chanta des prières et on fit des processions autour de Moscou, attendant avec impatience

Mstislafsky. Le 29 juin, ce Voïévode avait quitté Serpoukoff, après avoir laissé une faible garde sur l'Oka. Il passa la nuit à Lopasnia, au milieu des tertres, illustres monumens de l'éclatante victoire remportée en 1572. C'était le même ennemi que l'on avait à combattre; mais la Russie n'avait plus de Vorotinsky! Le 1er. juillet au soir les troupes se portèrent dans les prairies qui bordent la Moskva, devant Kolomenskoë, et les Voïévodes se hâtèrent de se rendre auprès du Monarque, pour lui faire leur rapport et assister au Conseil. Ils revinrent le lendemain et firent entrer les troupes dans le camp qui avait été préparé, vis-à-vis le couvent de Danilefsk. Ce jour là même, le Tsar passa l'armée en revue, combla de paroles bienveillantes les Voïévodes, et *s'informa de leur santé;* il ne témoignait aucune inquiétude, et disait qu'il avait mis toute son espérance en Dieu et en ses bons Russes.

Le 3 juillet Fédor reçut la nouvelle que le Khan, après avoir passé l'Oka sous Techtoff, couchait à Lopasnia et marchait droit sur Moscou; que l'avant-garde de l'ennemi ayant

rencontré l'intrépide voïévode prince Vladimir Bachteiaroff, envoyé à Pakhra avec deux cent cinquante enfans Boyards, l'avait battu et poursuivi jusqu'au village de Bitz. Alors nos troupes se préparèrent au combat; chaque régiment prit sa place, sans sortir des retranchemens, et le soir ils furent joints par toute la garde du Tsar. Boris Godounoff parut enfin armé de pied en cap, sur son cheval de bataille, sous l'antique étendard des grands Ducs. Celui qui était l'âme de l'État dans le Conseil, devait également animer les troupes dans un combat où il y allait du sort de l'Empire; Fédor lui donna tous ses Nobles et ses Gardes-du-Corps, jusqu'alors inséparables de sa personne; il s'enferma dans un appartement isolé, avec sa femme et son confesseur, pour y prier; il ne craignait point le danger, parce qu'il regardait la peur comme un péché, et après avoir fait tout ce qu'il pouvait pour la défense de la patrie, il se livrait lui et son Empire, avec une tranquillité angélique, à la volonté du Tout-Puissant. Le Régent entouré de tous les Boyards, qui le suivaient comme le Monarque, fut reçu et salué par les

Voïévodes; mais il ne prit pas le commandement des mains du prince Mstislafsky, le plus illustre et le plus expérimenté des chefs; il se contenta du second rang dans la grande armée, s'étant composé un Conseil militaire de six Dignitaires au nombre desquels se trouvait aussi le célèbre banni, Bogdan Belsky, guerrier décoré des insignes de l'honneur et de la gloire, et réconcilié avec la Cour et le Peuple par la puissante entremise de Godounoff(149).

L'armée passa la nuit sous les armes; Godounoff l'employa tout entière à animer les soldats, traversant les rangs et excitant leur courage (150). Il donnait et recevait des conseils, demandait qu'on eut confiance en lui, et l'inspirait en remplaçant par son génie ce qui lui manquait d'expérience. On savait que l'ennemi approchait, on entendait du bruit dans l'éloignement et le pas des chevaux; à la pointe du jour on aperçut les masses épaisses des Tatares. Kazi-Ghiréï avançait avec précaution; il s'arrêta devant le bourg de Kolemenskoï et la montagne Poklonnaïa. Ayant observé les lieux, il ordonna à ses Tsarévitches d'attaquer l'armée Russe. Jusqu'alors tout avait été

tranquille, mais dès que l'innombrable cavalerie ennemie fut descendue de la hauteur dans la plaine, le feu partit à la foi de toutes les meurtrières du camp, des couvens et du Kremlin (151); des centaines d'hommes d'élite de tous les régimens avec des chefs choisis, les compagnies Lithuaniennes et Allemandes avec leurs capitaines, sortirent des retranchemens pour aller à la rencontre des Tatares. Les Voïévodes, avec le principal corps d'armée, restèrent dans le fort de planches, attendant que le moment fut venu pour eux. Le combat s'engagea à la fois sur plusieurs points, parce que l'ennemi, écrasé par nos boulets, s'était dispersé et lançait des flèches; dans la mêlée, il se servait de sabre mieux que nous; mais nous avions l'avantage sur lui, en faisant habilement usage d'arquebuses portatives, nous tenant serrés et attaquant avec plus d'ensemble. La plaine sablonneuse se jonchait d'un plus grand nombre de morts Musulmans que Russes, aux yeux du Khan et des Moscovites. Ceux-ci couvraient les murs, les tours et les clochers, les uns armés et les autres sans armes, tous remplis de curiosité et de terreur,

car il y allait du sort de Moscou, dont le salut ou la perte dépendait du vainqueur. Le peuple, tantôt gardait le plus morne silence, tantôt jetait des cris, suivant des yeux tous les mouvemens de ce combat meurtrier. Spectacle tout-à-fait nouveau pour notre antique Capitale, qui avait vu ses murs escaladés, mais qui n'avait pas encore été témoin d'une bataille rangée dans ses plaines. On n'avait pas besoin de courriers, l'œil dirigeait le sentiment de l'effroi ou de l'espérance. Quelques-uns ne voulaient rien voir, et prosternés devant les saintes images, baignaient de leurs larmes le pavé des églises, où le chant des prêtres était couvert par le bruit des armes à feu, et où l'odeur de l'encens se mêlait à la fumée de la poudre. Un fait presqu'incroyable, c'est que, dans ce moment solennel et décisif, lorsque les cœurs battaient avec force, même dans les viellards centenaires de Moscou, un seul homme goûtait la paix d'une âme inébranlable; celui dont le nom était invoqué par les Russes en même temps que celui de Dieu, dans le combat; celui pour lequel ils mouraient devant les murs de la Capitale, le Monarque lui-

même!.... Fatigué par une longue prière, Fédor reposait tranquillement à l'heure de midi (152)! Il se leva, et, de son appartement, regarda le combat avec indifférence; derrière lui se trouvait le boyard Grégoire Godounoff qui pleurait: Fédor se tourna vers lui et apercevant ses larmes: « Sois tranquille, lui » dit-il, demain le Khan ne sera plus ici ». Ce mot, dit l'Annaliste, devint une prophétie.

Le combat ne fut pas décisif; des deux côtés on réparait les pertes par de nouveaux combattans; mais les forces principales n'étaient pas encore engagées; Mstislafsky, Godounoff, avec les bannières du Tsar et la meilleure partie des troupes, n'avaient pas encore donné. Ils attendaient le Khan, qui, avec l'élite de son armée, avait occupé, vers le soir, le bourg de Vorobieff (152), et ne voulait pas descendre de la montagne, d'où son regard avide dévorait la Capitale, comme une proie pleine d'attraits pour lui, mais difficile à obtenir. Les airs retentissaient encore du bruit des canons de Moscou, et les Russes se battirent vaillament dans la plaine, jusqu'à la nuit,

qui vint enfin apporter quelque repos à l'une et à l'autre armée. Une multitude de Tatares périrent dans le combat; beaucoup furent blessés, au nombre desquels se trouvaient le tsaréviteche Bachti-Ghiréï et quelques Mourzas (153). Plusieurs guerriers de distinction furent faits prisonniers. Le Khan et les princes de Crimée manquèrent de cœur, ils tinrent conseil, et, dans leurs conjectures sur les suites d'un nouveau combat décisif, ils trouvaient plus de raisons de s'épouvanter que de s'enhardir. Ils entendaient une canonnade vive et soutenue, et remarquaient un grand mouvement entre notre camp et Moscou. En effet, Godounoff, sans épargner la poudre, avait ordonné de continuer à tirer, même pendant la nuit, pour effrayer l'ennemi; et les citoyens, après le combat, s'étaient précipités en foule dans notre camp, pour féliciter les braves, reconnaître les vivans et déplorer la perte des morts. Les prisonniers Russes, fidèles à la patrie même dans les chaînes, disaient, en répondant aux questions du Khan, qu'il était arrivé à Moscou des troupes fraîches de Novgorod et de Pskoff; que la canon-

nade qu'il entendait était en signe de réjouissance, le succès de nos armes n'étant pas douteux, et qu'avant le jour, nous attaquerions les Tatares avec toutes nos forces réunies. Le Khan, peut-être, ne les croyait pas entièrement : mais déjà il voyait qu'il avait été trompé par le Roi de Suède, et que, la Russie, malgré sa guerre avec ce Prince, conservait encore assez de défenseurs; il prit donc prudemment le parti de la fuite une heure avant le jour.

Après en avoir informé le Tsar, les Voïévodes, au son de toutes les cloches de Moscou triomphante, se mirent avec toute l'armée à la poursuite du Khan, qui fuyait en laissant sur sa route, ses bagages et ses munitions. Il entendait derrière lui le bruit des pas de notre cavalerie, et sans prendre un instant de repos, en vingt-quatre heures il parvint aux bords de l'Oka; au soleil levant, il aperçut l'avant-garde des Russes et se précipita dans la rivière, abandonnant après lui ses propres voitures : une grande partie des siens fut noyée dans ce passage dangereux; mais il continua de fuir, sans s'en embarrasser.

Mstislafsky et Godounoff couchèrent à Bitzi, de-là, ils poursuivirent l'ennemi avec des détachemens de cavalerie légère, qui atteignirent son arrière-garde près de Toula; ils la battirent et firent prisonniers un millier de soldats et quelques Mourzas des plus distingués; ils foulaient aux pieds et exterminaient les Tatares qu'ils trouvaient dans les Stèpes, et ils les chassèrent entièrement de nos possessions, où Kazi-Ghiréï n'eut pas le temps de commettre les ravages qu'il projettait. Il arriva le 2 août à Bakschisaraï, en charrette, au milieu de la nuit, avec un bras blessé et en écharpe; quant aux Tatares de Crimée, il y en eut à peine le tiers qui revint, à pied, et mourant de faim. Cette invasion du Khan fut la plus désastreuse pour la Tauride et la moins fatale à la Russie, dont les villes, les villages et les habitans n'éprouvèrent aucun dommage.

Les principaux Voïévodes n'allèrent pas plus loin que Serpoukhoff. Le Tsar, peut-être par le conseil de la sage Irène, leur avait écrit de poursuivre le Khan et de tâcher de détruire son armée dans les déserts; mais Mstislafsky lui répondit qu'il ne pouvait l'atteindre; et,

comme il s'était nommé tout seul dans sa relation, il reçut une réprimande sévère de Fédor, pour ne pas y avoir fait mention du grand nom de Boris auquel la Cour attribuait la victoire. Cependant on observa une parfaite égalité dans les récompenses. Le 10 juillet, arriva à Serpoukhoff l'officier Iourieff, avec des paroles de grâce de son Souverain, et des dons pour les principaux chefs de l'armée. Il remit des médailles aux Voïévodes; à Mstislafsky et à Godounoff, *des portugaises*, et à d'autres officiers de l'armée, des ducats de Hongrie. Le Monarque, ayant ordonné aux plus jeunes d'entr'eux de rester sur les bords de l'Oka, invita tous les autres à se rendre à Moscou où les attendaient encore de nouvelles faveurs. Dès qu'ils furent arrivés, Fédor revêtit Boris, après s'en être dépouillé lui-même, d'une *pelisse Russe* avec des boutons d'or de la valeur de mille roubles (cinq mille roubles d'argent actuel) et lui remit également une chaîne d'or qu'il portait ordinairement; il lui donna encore le vase d'or de Mamaï, célèbre butin de la bataille de Koulikoff, et la possession des trois villes du district de Vaga; il joi-

guit à ces dons, le titre de *Serviteur* qui était plus important alors que celui de Boyard, et qui, pendant l'espace d'un siècle, n'avait été accordé qu'à trois grands Dignitaires, au prince Siméon Rapolofsky, dont le père avait sauvé le jeune Ivan III de la fureur de Schemiaka; au prince Ivan Vorotinsky, pour la victoire de Vedrocha, et à son fils, l'immortel prince Michel, pour avoir vaincu les Tsarévitches de Crimée sur le Don et pour la prise de Kazan. Fédor donna également au prince Mstislafsky, une pelisse avec des boutons d'or qu'il ôta aussi de dessus ses épaules, pour l'en revêtir, un bocal d'or et le bourg de Kachin, avec son district. Aux autres Voïévodes, Chefs et enfans Boyards, ils donna des pelisses, des vases, des domaines ou de l'argent, des damas, des velours, des satins, des zibelines, et des martres; aux Streletz et aux Cosaques, des taffetas, des draps et de l'argent; en un mot, il ne resta pas un guerrier qui ne fut récompensé. Ce fut un festin continuel dans le Palais, beaucoup plus en l'honneur de Godounoff, qu'en celui du Souverain; car Fédor ordonna d'annoncer solennellement en Russie

Nouvelle dignité de Boris.

et dans les pays étrangers, que le Tout-Puissant ne lui avait accordé la victoire que par la valeur et les talens de Boris. Ce favori de la gloire et du Prince, brilla donc de tout l'éclat que donnent les exploits militaires, aux yeux d'un peuple guerrier que tant de dangers et d'ennemis menaçaient encore. A la place où l'armée avait été retranchée, près de Moscou, on fonda une église en pierre, dédiée à la Vierge, et un couvent nommé Donskoï, du nom de la Sainte Image qui avait été portée par Dmitri au camp de Koulikoff, et par Godounoff à la bataille de Moscou. Pour préserver désormais la capitale, d'une nouvelle invasion des Barbares, on entoura tous ses faubourgs de murailles en bois, surmontées de tours élevées.

Couvent de Donskoï.

Mais le triomphe de Boris, les festins de la Cour et de l'Armée, les grâces et les dons du Tsar, se terminèrent par des tortures et des supplices. On rapporta au Régent qu'il avait couru des bruits déshonnorans pour lui dans les villes de province et surtout à Alexin. Ces bruits répandus par ses ennemis, étaient au moins absurdes. On disait, que c'était lui qui

Calomnie contre le Régent et sa vengeance.

avait attiré le Khan aux portes de Moscou, afin de faire une sorte de diversion à la douleur profonde qu'avait éprouvée la Russie, depuis le cruel assassinat de Dmitri. Le peuple seul, écoutait et répétait cette calomnie. Godounoff, s'il avait été généreux et innocent, aurait dû mépriser cette ridicule accusation, qui se serait dissipée d'elle-même, mais comme il n'avait pas la conscience pure, il s'enflamma de colère à ces récits. Il expédia des officiers dans différens endroits, et leur ordonna d'interroger et de torturer des malheureux qui, dans leur simplicité, servaient d'échos à la calomnie et qui, au milieu de la terreur et des tourmens, accusaient des innocens. Plusieurs périrent dans les tortures ou en prison ; d'autres furent exécutés ; quelques-uns eurent la langue coupée, et beaucoup de lieux peuplés, (d'après ce que dit l'Annaliste), devinrent déserts en Ukraine ; nouvelles ruines ajoutées à celles d'Ouglitche.

Cette cruauté, digne du temps d'Ivan, parut indispensable à Godounoff pour sa sécurité et son honneur. Il voulait que personne n'osât ni parler, ni rien penser contre lui ; ce n'était

qu'à cette condition qu'il était permis de vivre tranquille et heureux sous le règne de Fédor.

Clémence et gloire de Godounoff.

Terrible pour ses seuls ennemis, Godounoff, dans tout ce qui ne touchait pas à son autorité, voulait paraître clément. Si quelqu'un avait mérité un châtiment, mais pouvait s'en excuser sur la faiblesse naturelle à l'humanité, il était pardonné, et on disait dans la lettre de grâce. « Le Tsar pardonne par égard pour l'in» tercession de son grand Boyard et *Serviteur* ». Boris alla jusqu'à proposer à des traîtres, à Michel Golovin lui-même, qui vivait en Lithuanie (155), de revenir dans leur patrie, ajoutant à cette permission la promesse d'un rang plus distingué et de plus riches domaines, comme s'il eut voulu récompenser leur infâme trahison. A l'égard de ceux qui étaient condamnés à mort, on se servait dans leur jugement des expressions suivantes : « C'est » ainsi que l'ont ordonné les boyards princes » Mstislafsky et ses collègues » ; et Godounoff n'était point nommé. Excepté l'autorité suprême qu'il gardait pour lui seul et sans partage, il ne refusait rien à ses amis, à ses flatteurs, et à ceux qui s'étaient dévoués à lui.

Aussi en augmentait-il tous les jours le nombre ; et plus il méritait de reproches, plus il recherchait la louange et voulait l'entendre de tous côtés, fut-elle fausse ou vraie. Il la trouvait également dans les livres (156) que composaient les Ecrivains ecclésiastiques et laïques du temps ; en un mot, par l'adresse et la force, la terreur et les bienfaits, il produisit autour de lui, comme un bruit de gloire qui, s'il n'étouffait pas tout-à-fait le cri de sa conscience, faisait taire au moins la voix de la vérité chez le peuple.

Mais Godounoff avait beau sacrifier, à une seule pensée, et le ciel et le véritable bonheur de l'homme sur la terre, cette tranquillité de l'âme, ces jouissances intérieures de la vertu, cette gloire légitime de bienfaiteur de l'état et celle d'un nom sans tache dans l'histoire ; il n'en fut pas moins au moment de perdre le fruit tant désiré de ses intrigues, par une circonstance naturelle, mais inattendue. Tout-à-coup, depuis le palais du Kremlin jusqu'aux contrées les plus reculées de l'Empire, se répand un bruit qui, à l'exception de Boris, remplit tous les cœurs d'une heureuse espé-

rance ; c'était la nouvelle de la grossesse d'Irène. Jamais la Russie, au rapport de l'Annaliste, ne témoigna une plus grande joie ; il semblait que le Ciel, irrité des crimes de Godounoff, mais touché des larmes secrètes des véritables patriotes, voulait se réconcilier avec ce grand peuple, et faire sortir des cendres du tombeau de Dmitri, une nouvelle tige de l'arbre royal dont les rameaux devaient ombrager les siècles futurs de la Russie. Il est facile de se faire une idée des sentimens d'une nation dévouée à la dynastie souveraine de Saint-Vladimir ; mais il est plus difficile de se rendre compte de ceux qu'éprouva Godounoff à cette nouvelle inattendue. Le plus affreux des assassinats devenait inutile à son auteur. Il était dévoré de remords, et l'espérance l'abandonnait pour toujours ou du moins jusqu'à l'accomplissement d'un nouveau crime, dont l'idée était terrible, même pour un scélérat ! Godounoff fut obligé de souffrir la joie générale, de paraître y prendre part, de tromper la Cour et sa sœur. Après quelques mois d'attente, Irène accoucha d'une fille, ce qui soulagea le cœur de Godounoff ; mais les parens en furent sa-

Naissance et mort de la tsarine Théodosie

tisfaits, quelque désir qu'ils eussent d'avoir un successeur au trône. La stérilité n'était plus à craindre, et leur tendresse pouvait être couronnée d'un nouveau fruit qui aurait répondu au désir général. Non seulement la tendre mère, mais même le tranquille et froid Fédor remercia avec transport le Tout-Puissant de lui avoir donné une fille chérie (157), qui fut baptisée sous le nom de Théodosie, le 14 juin, dans le couvent de Tchoudoff; il pardonna à tous les disgraciés, même aux criminels qui avaient été condamnés à mort; il ordonna d'ouvrir les prisons, fit de riches présens aux couvens, et envoya une quantité d'argent au clergé de la Palestine. Le peuple se réjouissait également, mais les hommes soupçonneux, croyant lire au fond de l'âme de Boris, se communiquaient secrètement un doute: Godounoff n'avait-il pas pu changer l'enfant, dans le cas où Irène aurait mis au monde un fils, et lui substituer par supercherie Théodosie qu'il aurait prise à quelque pauvre accouchée (158)? Nous verrons plus loin les suites de cette idée, quoique peu vraisemblable. D'un autre côté, les cu-

rieux se demandaient « si Théodosie, venant
» à n'avoir point de frère, succèderait au trône,
» et si un cas, sans exemple jusqu'alors, ne
» pourrait pas servir de règle pour l'avenir?
» Jamais en Russie une femme n'avait hérité
» de la Couronne; mais ne valait-il pas mieux
» établir une nouvelle loi que de laisser le trône
» vacant?» Ces questions délicates troublaient
peut-être aussi Godounoff; elles furent décidées, pour sa tranquillité, par la mort de Théodosie qui arriva l'année suivante. Malgré toutes les consolations de la religion, Fédor ne put de long-temps tarir ses larmes; toute la capitale pleurait avec lui à l'enterrement de la jeune Tsarine dans le couvent des religieuses, nommé Vosnesensk, et partageait le chagrin d'une tendre mère qui, frappée de ce coup, renonça à toute espèce de bonheur sur la terre. Godounoff, renfermant dans son âme une joie féroce, feignit habilement le désespoir (car il est plus facile de témoigner une fausse affliction qu'une fausse joie); mais cet homme ambitieux et cruel fut de nouveau en butte au soupçon : on crut qu'ayant causé la mort d'Eudoxie, il était également l'auteur de celle

de Théodosie (159); Dieu seul connaissait la vérité, mais celui qui s'était couvert du sang sacré de Dmitri, avait perdu le droit de se plaindre de la médisance et de la foi qu'on y accordait. Tout lui servait de juste punition, jusqu'à la calomnie la plus invraisemblable.

CHAPITRE III.

Continuation du Règne de FÉDOR.

1591 — 1598.

Guerre et paix avec la Suède. — Correspondance avec les Seigneurs de Lithuanie. — Invasion des Tatares de Crimée. — Ambassade à Constantinople. — Indiscipline des Cosaques du Don. — Constructions de villes. — Paix avec le Khan. — Secours donnés à l'Empereur. — Illustre Ambassadeur d'Autriche. — Le Légat de Clément VIII à Moscou. — Amitié entre Fédor et le Schah Abbas. — Guerre contre le Schavkal. — Relations avec le Danemarck et l'Angleterre. — Lois de servitude pour les paysans et les domestiques. — Nouvelle forteresse construite à Smolensk. — Incendiaires. — La Cour de Moscou. — Cécité du tsar Siméon. — Évêques grecs à Moscou. — Destruction du couvent de Petchersk. — Paroles de Fédor à Godounoff. — Mort de Fédor. — Serment prêté à Irène. — Irène prend le voile. — Godounoff est nommé Tsar.

Guerre et paix avec la Suède.

La Russie pouvait, à cette époque comme par le passé, se glorifier de ses succès et de sa politique dans les affaires extérieures. Comp-

tant sur la coopération du Khan, Jean, roi de Suède, avait rompu l'armistice qui lui avait été accordé par Fédor, à la considération de Sigismond (160); et son général, Maurice Gripe, étant entré dans le pays de Novgorod, incendia plusieurs villages, aux environs de Jama et de Koporié. Nos Voïévodes, étonnés de cette attaque imprévue, lui envoyèrent un courrier pour lui demander s'il avait connaissance de la convention signée à Moscou? « Je ne « la connais pas, » répondit-il, et il continua à s'avancer jusqu'à cinquante verstes de Novgorod. Ayant appris que de nombreuses troupes Russes l'attendaient devant cette ville, il ne voulut pas combattre et retourna sur ses pas; mais après avoir presque perdu son armée qui avait été détruite par le froid et les maladies. Pendant l'été de 1591, lorsque le Khan marchait sur Moscou, les Suédois parurent de nouveau près de Gdoff, battirent un de nos détachemens et firent prisonnier le voïévode prince Vladimir Dolgorouky (161); d'autres détachemens de leurs troupes pénétrèrent, de la Caïanie, à travers les déserts et les forets, dans la Russie septentrionale, et 1591.

s'emparèrent du fort Soumsky, sur la mer Blanche, comptant également se rendre maîtres de tous ses ports. Mais cet important projet, de nous priver des avantages du commerce maritime, demandait des efforts impossibles à la faiblesse de la Suède. Le Tsar y envoya de Moscou les deux princes, André et Grégoire Volkonsky, avec des compagnies de Streletz; le premier occupa le couvent de Solovetsk, menacé par l'ennemi; le second détruisit tous les Suédois qui se trouvaient à Soumsky et prit quelques canons (162). Ayant appris que les brigands de la Caïanie avaient incendié, dans la nuit même de Noël, le couvent de Kola ou de Petchensk, après avoir cruellement massacré cinquante moines et soixante cinq serviteurs du couvent, le prince Grégoire Volkonsky s'en vengea par le ravage de la Caïanie, et revint au couvent de Solovetsk avec un riche butin. Ces hostilités manquèrent d'amener une rupture avec la Lithuanie, Sigismond s'étant refusé pendant longtemps à confirmer la trève conclue à Moscou, sans un engagement de notre part de ne point inquiéter la Suède. On lassait la patience des

ambassadeurs de Fédor, Soltikoff et Tatistcheff (163), par les retards qu'on leur faisait éprouver dans leur voyage à Varsovie; on les irritait par des insultes; on les privait de toutes les commodités de la vie, même du nécessaire, au point que, dans leur indignation, ils offrirent au lieu d'argent, aux fonctionnaires du Roi, cinquante vases précieux, pour obtenir de la nourriture pour leurs serviteurs qui mouraient de faim. A quelque temps de là, Sigismond, ayant appris que le Khan s'était enfui de Russie, confirma la convention de Moscou, mais en obligeant nos Ambassadeurs à y ajouter une nouvelle clause, qui défendait au Tsar et à la Lithuanie de songer à la conquête de Narva, pendant l'espace de douze ans. Ce fut en baisant la Croix qu'il dit à Soltikoff: « Nous serons en paix avec le Tsar jus- » qu'à sa première attaque contre la Suède, » car le fils doit prendre le parti de son père ». Cette menace ne sauva pourtant pas les possessions Suédoises de leur ruine.

Pendant l'hiver de 1592, le Tsar envoya les Voïévodes les plus illustres, le prince Mstislafsky et Troubetskoï, deux Godounoff, Ivan 1592—1596.

1592—1596. et Etienne, le prince Nogotkoff et Bogdan-Belsky, en Finlande où ils incendièrent plusieurs villes et villages et firent quelques milliers de prisonniers (164). Les Suédois n'osèrent pas livrer bataille et se tinrent enfermés à Vibourg et à Abo, dont les Russes ne s'approchèrent pas, se contentant de les avoir entourés de cendres et de ruines. A la fin d'avril, les Voïévodes ayant terminé cette campagne, revinrent à Moscou se plaindre les uns des autres. Le prince Fédor Troubetskoï accusait les Godounoff, et ceux-ci l'accusaient lui-même de peu de zèle pour le service du Tsar. Le Monarque leur témoigna à tous son mécontentement de leurs divisions dangereuses pour la patrie, et leur ordonna de garder les arrêts dans leurs maisons, depuis la semaine des Rameaux jusqu'à celle de Pâques. Le Régent voulait, par cette légère disgrâce, passer pour juste et prouver qu'il n'épargnait pas même ses parens, lorsqu'il s'agissait du bien de l'Etat.

A l'époque même où nous ravagions sans opposition la Finlande, se trouvait à Stokholm un ambassadeur du Khan de Crimée, le

Tcherkesse Antoine, qui demandait de l'or à la Suède, pour payer l'invasion de Kazi-Ghiréï en Russie. « L'or est prêt pour le vain-
» queur, répondit le roi Jean, Le Khan a vu
» Moscou, mais n'a pas sauvé notre pays du
» glaive des Russes (165) ». Voyant que Sigismond même ne pouvait être un défenseur puissant pour la Suède, Jean, dans les derniers momens de sa vie, désirait sincèrement la paix avec la Russie. Il envoya, au mois d'août 1592, le maréchal Flémingue, le général Boyé et d'autres dignitaires, sur les bords de la Plussa, où ils conclurent avec Michel Soltikoff, lieutenant de Sousdal, et déjà au nom du nouveau souverain de la Suède (166), une trève de deux ans. Jean était mort le 25 novembre, et son fils Sigismond lui avait succédé, réunissant ainsi sous son sceptre les forces de deux puissances ennemies de la Russie. Cet événement causa une grande joie à Varsovie et à Stokholm; il inquiéta Moscou, mais pour peu de temps. Il se présenta des circonstances inattendues et plus favorables à la Russie que dangereuses pour elle; car l'avénement de Sigismond au trône de Suède, au

lieu d'une étroite liaison, fit naître une haine mutuelle entre les deux Royaumes. Plein de déférence pour les seigneurs de Pologne et de Lithuanie, Sigismond voulut traiter la Suède en état despotique, y rétablir la religion latine, et rendre l'Esthonie à la Pologne; s'apercevant d'un mécontentement général et d'une opposition active, il prit presque la fuite de Stokholm, pour se rendre à Varsovie, en laissant le pouvoir suprême entre les mains du Sénat. La Suède, dans ces tristes conjonctures, au milieu de ces troubles et de ces divisions, ne pouvait songer à faire la guerre à la Russie. Elle chercha à conclure une paix solide et perpétuelle avec elle, et consentit, pour complaire au Tsar, à ce que ses ambassadeurs Sten-Banner, Horn et Boyé, se réunissent à ceux de Moscou, le prince Tourenin et Pouchkin, sur le territoire Russe, à Tiavsin, près d'Ivangorod (167); mais les Suédois rassemblèrent des troupes à Vibourg et à Narva, pour donner plus de poids à leurs demandes ou à leurs refus. L'armée Russe, beaucoup plus nombreuse, s'étendait depuis Novgorod jusqu'aux frontières de l'Esthonie et de la

Finlande, attendant, en repos et dans l'inaction, le résultat des négociations. Des deux côtés, on exigea, pour la forme, nous, l'Esthonie, les Suédois, Ivangorod, Jama, Koporié, Orechek, Ladoga, Gdoff, ou de l'argent pour les frais d'une longue guerre; mais, dans le fait, la Suède ne voulait que la paix sans aucune concession de sa part; et la Russie voulait de plus la Carélie. Les Ambassadeurs des deux puissances se plaignirent de leur mutuelle obstination; Irrités les uns contre les autres, ils se séparèrent, mais pour se réunir de nouveau. Enfin, on signa, le 18 mai 1595, la convention suivante :

« 1. Il y aura une paix perpétuelle entre la » Suède et la Russie.

» 2. La première possédera Narva, Revel » et toute l'Esthonie, en cédant Kexholm à la » Russie.

» 3. Celle-ci n'accordera pas de secours » aux ennemis de la Suède; ni la Suède à » ceux de la Russie, soit en argent, soit en » hommes.

» 4. On délivrera les prisonniers sans ran» çon et sans échange.

» 5. Les Lapons de l'Osterbothnie et de
» Waranga, paieront leurs tributs à la Suède;
» et ceux de l'Est (de Kola et voisins des con-
» trées de la Dvina), à la Russie.

» 6. Les Suédois jouiront de la liberté de
» commerce à Moscou, Novgorod, Pskoff et
» autres lieux; les Russes jouiront des mêmes
» avantages en Suède.

» 7. On se prêtera des secours mutuels en
» cas de naufrages et d'autres calamités.

» 8. Les ambassadeurs de Moscou pour-
» ront librement traverser la Suède, en se
» rendant auprès de l'Empereur, du Pape,
» du roi d'Espagne et d'autres grands souve-
» rains de l'Europe, de même que les ambas-
» sadeurs de ces puissances lorsqu'ils se ren-
» dront à Moscou. Les négocians, les militai-
» res, les médecins, les artistes et les artisans
» jouiront des mêmes avantages (168).

Cette paix contenta l'une et l'autre puissance. Elle délivrait les Suédois d'une guerre ruineuse, consolidait les possessions de l'Esthonie et de Narva, et rendait à la Russie son ancienne possession de Novgorod, où nos frères et nos églises gémissaient sous l'empire

de conquérans étrangers. Fédor, en envoyant des Voïévodes à Kexholm, fit partir avec eux un évêque, afin d'y purifier l'orthodoxie des traces d'une autre religion.

Quoique Sten-Banner, Horn et Boyé traitassent encore avec nous au nom de Sigismond, celui-ci prenait peu de part à ces négociations; ne s'occupant que faiblement de la Suède rebelle, il était plongé dans une espèce de léthargie morale, et communiquait rarement avec Moscou, même pour les affaires de Lithuanie (169). Notre Conseil n'en agissait qu'avec plus de ruse avec les plénipotentiaires. Cherchant à inspirer aux seigneurs Polonais de la méfiance envers un roi indolent, et leur faisant remarquer avec étonnement que Sigismond mettait dans son titre le nom de la Suède avant celui de la Pologne, ils leur demandèrent, « Si c'était de leur aveu qu'il » abaissait ainsi la couronne des Jagellons au » dessous de celle des Goths, si nouvelle et » si nulle? Car il n'y avait pas long-temps » que les Suédois étaient encore sujets du Da» nemarck, et qu'au lieu de Souverains, ils » n'avaient que des Régents dont toutes les

Correspondance avec les Seigneurs de Lithuanie.

» relations se bornaient à celles qu'ils entre-» tenaient avec les commandans de Novgo-» rod ». Mais les orgueilleux seigneurs Polonais, encore ulcérés de la fierté altière de Bathori, chérissaient le débonnaire Sigismond, et vantaient le bonheur qu'il avait eu de remporter une victoire sur le Khan de Crimée. Ils espéraient s'emparer sans guerre de l'Esthonie, après avoir obtenu de la Russie une trève dont elle était également contente.

Affaibli par la malheureuse campagne de Russie, le Khan n'en continuait pas moins d'agir offensivement envers les puissances chrétiennes ses voisines, et d'y chercher du butin. Cette conduite avait pour principal but de ne point encourir le mépris de ses Princes avides, et de conserver un pouvoir que la colère d'Amurat lui aurait infailliblement enlevé ; car le Sultan lui avait fait les plus cruels reproches sur sa fuite pusillanime de Russie, et dont la honte rejaillissait sur les drapeaux Ottomans (170). Pour endormir Fédor, Kazi-Ghiréï lui écrivit, en l'engageant à renouer leurs anciens rapports d'amitié ; il s'excusait sur sa facilité à croire des rapports d'hommes

méchans qui voulaient les brouiller. L'envoyé de Crimée apprit confidentiellement au Régent, que le Khan, connaissant l'intention du Sultan de donner un autre maître à la Tauride, était décidé à abandonner les Turcs, à se réunir de toute son âme au Tsar, à faire sortir tous ses camps de la presqu'île, à dévaster la Crimée, à fonder pour lui-même un nouvel état et une forteresse, sur les bords du Dniéper auprès du passage de Kochkin, afin de servir à la Russie de barrière insurmontable et d'épouvantail contre les Ottomans(171). Kazi-Ghiréi demandait seulement que Fédor lui donnât de l'argent pour la construction de cette forteresse, et que pour preuve de son amitié, et comme arrhes des importans services qu'il rendrait à l'avenir, le Khan s'engageait à aller de nouveau ravager la Lithuanie. Il nous trompait comme à son ordinaire; mais nous n'étions pas ses dupes. Nous envoyâmes un courrier en Tauride, en lui répondant que nous oublierions tous ses outrages, s'il voulait être franc dans sa réconcilintion avec nous; que l'amitié du grand Monarque chrétien était, même pour un mu-

sulman, préférable au joug Ottoman; que, quoique nous ne fussions point en guerre avec la Lithuanie, nous ne lui en voudrions pas des ravages qu'il commettrait dans ce pays qui était son ennemi; cet acte de duplicité étant de ceux permis en politique. Mais l'envoyé n'était point encore parvenu en Tauride, lorsqu'il apprit que les tsarévitches, Kalga-Feti-Ghireï et Nouradin Bakhta, avaient déjà porté le fer et la flamme dans les pays de Rézan, Cachir et Toula. Le Régent ayant négligé de pourvoir à leur défense, ils devinrent la proie de leur vengeance et de leur cupidité. Cependant ils ne songèrent point à marcher contre Moscou; ils retournèrent sur leurs pas, mais après avoir réduit en cendres les villages et fait prisonniers un grand nombre de nobles avec leurs femmes et leurs enfans. Ce défaut de prévoyance de la Russie lui valut les sarcasmes du Khan, qui dit, avec un air d'étonnement, à un des envoyés de Fédor: « Qu'est » devenue l'armée moscovite?.... Nos Tsaré» vitches et nos Princes n'ont tiré, ni leurs » sabres de leurs fourreaux, ni leurs flèches » de leurs carquois; ils chassaient devant

Invasion des Tatares de Crimée.

« eux à coups de fouet des milliers de pri-
» sonniers, tandis que vos braves Voïévodes
» se cachaient dans les forêts ». Le Khan, revêtit cet officier Russe d'un habit d'or, lui ordonna d'assurer Fédor que les Tsarévitches avaient agi sans son ordre, et qu'il ne dépendait que de nous d'acheter la paix avec la Tauride, par de l'argent et des fourrures précieuses.

Ambassade à Constantinople.

Cette paix était toujours l'objet des désirs de Fédor, aussi se décida-t-il alors à renouveler ses relations avec le Sultan. Il envoya à Constantinople, par Kafa, le gentilhomme Nastchokin, demander à Amurat qu'il défendit au Khan, aux Azoviens et aux Bielgorodiens (172), de ravager la Russie, par reconnaissance pour nos bonnes dispositions envers lui : « Car, écrivait le Tsar au Sultan, et Go-
» dounoff au grand Visir, nous n'écoutons
» pas l'Empereur, le roi d'Espagne, celui de
» Lithuanie, le Pape et le Schah qui nous
» conjurent de nous joindre à eux pour nous
» armer contre le chef des Musulmans ». Le Visir, après beaucoup de politesses, dit à l'envoyé. « Le Tsar nous offre son amitié :

» nous y croirons lorsqu'il aura consenti à » rendre au Sultan Astrakhan et Kazan. Nous » ne redoutons, ni l'Europe, ni l'Asie. Notre » armée est tellement nombreuse, que le » monde peut à peine la contenir ; par terre, » elle est prête à se précipiter sur le Schah, » la Lithuanie et l'Empereur; et par mer, » sur les rois d'Espagne et de France. Nous ne » pouvons que louer votre prudence si, effec- » tivement, vous n'avez pas voulu vous » joindre à eux; et le Sultan ordonnera au » Khan de ne point inquiéter la Russie, si le » Tsar retire ses Cosaques des bords du Don » et détruit les quatre nouvelles forteresses » qu'il a fait construire sur ce fleuve et sur le » Terek, afin de couper nos communications » avec Derbent. Rendez-vous à cette propo- » sition, sinon, j'en jure par Dieu, non seu- » lement nous ordonnerons au Khan et aux » Nogais d'inquiéter continuellement la Rus- » sie, mais nous marcherons nous-mêmes » contre Moscou, par terre et par mer, sans » redouter, ni les fatigues, ni les dangers, et » sans épargner, ni nos trésors, ni notre sang. » Vous aimez la paix; mais pourquoi vous

» mêlez vous des affaires de l'Ibérie qui ap-
» partient au Sultan »? Nastchokin répondit qu'Astrakhan et Kazan étaient inséparables de Moscou; que le Tsar ordonnerait de chasser les Cosaques des environs du Don où nous n'avions aucune forteresse; que nos rapports avec la Géorgie ne provenaient que de ce qu'elle professait la même religion que nous; que nous y envoyions, non des troupes, mais des prêtres, et que nous ne permettions à ses habitans de venir en Russie, que pour y faire le commerce. Nastchokin proposa au Visir de s'expliquer avec le Tsar par le moyen d'un ambassadeur que le Sultan lui enverrait. Le Visir ne le voulut pas d'abord, en lui disant: « Nous ne connaissons point cet usage. Nous
» recevons les ambassadeurs étrangers, mais
» nous n'en envoyons pas chez les autres ».
A la fin, cependant, il se décida à faire partir pour Moscou le dignitaire Tschaouch-Resvan avec les demandes qui avaient été faites à Nastchokin. De son côté, le Tsar envoya encore à Constantinople, au mois de juillet 1594, le gentilhomme Islenief, porter sa réponse et des présens qui consistaient en une

pelisse de renard noir, pour le Sultan, et de zibelines, pour le Visir. Il promettait de réprimer les Cosaques et de laisser passer librement les Turcs qui se rendraient à Derbent, à Schamakha et à Bakou, si Amurat s'engageait à tenir en respect Kazi-Ghireï. « Nous » avons ordonné, écrivait Fédor au Sultan, » de construire des forteresses dans les pays » de la Kabarda et du Schafkal, non pour t'ir- » riter, mais pour assurer la tranquillité des » habitans. Nous ne vous avons rien enlevé, » car les Princes des montagnes, des Tcher- » kesses et le Schafkal étaient nos anciens su- » jets de la province de Rézan. Ils s'enfuirent « dans les montagnes et se soumirent ensuite » à mon père, leur ancien et légitime souve- » rain ». Cette histoire nouvelle de la Cabardie et du Caguestan, ne persuada pas le Sultan que leurs princes fussent des transfuges de Rézan. Il vit la tendance de la politique de Moscou à s'étendre dans l'Orient. Il ne pouvait la favoriser, et il ne songea point à contribuer à la tranquillité de la Russie, c'est-à-dire à la réconcilier avec le Khan.

Les seuls fruits que nous retirâmes de ces

ambassades à Constantinople, furent des notions intéressantes sur l'état de l'empire Ottoman et des Grecs. « Tout est changé aujour-
» d'hui en Turquie, disait Nastchokin ; le
» Sultan et les Pachas ne songent qu'à l'intérêt;
» le premier augmente le trésor, et l'on ne
» sait à quelle fin ; il cache l'or dans des cof-
» fres et ne paye point l'armée qui dernière-
» ment se révolta et assaillit le palais, en de-
» mandant la tête du Defterdar ou Trésorier.
» Il n'y a plus ni ordre ni justice dans l'Em-
» pire. Le Sultan pille les fonctionnaires, et
» ceux-ci pillent le peuple. L'on ne voit par-
» tout que vols et assassinats ; plus de sécurité
» pour les voyageurs sur les routes, ni pour
» les marchands dans le commerce ; ces vio-
» lences et la guerre de Perse, ont épuisé
» l'Empire, surtout la Moldavie et la Vala-
» chie, où sans cesse on change les Hospodars
» par vénalité. Les Grecs sont opprimés et
» gémissent sans avoir même d'espoir dans
» l'avenir ». Islenief fut retenu à Constantinople par l'avénement au trône de Mahomet III, en 1595 ; ce nouveau Sultan, infâme assassin de ses dix-neuf frères, n'attendait qu'un

moment propice pour déclarer la guerre à la Russie. Cependant, quoiqu'à Constantinople nous traitassions de brigands, les guerriers du Don, nous leur fournissions des munitions de guerre, du plomb et du salpêtre. Leur nombre s'accrut des Cosaques du Dniéper et de tous les déserteurs, qu'ils accueillirent parmi eux. Ils étaient continuellement en guerre avec Azof et les Nogais, les Tcherkesses et la Tauride, et allaient en mer chercher du butin, tantôt soumis au Tsar, tantôt en révolte contre lui. Nastchokin écrivit d'Azof à Moscou, que les Cosaques des camps du midi lui avaient enlevé de vive force les présens du Tsar; qu'ils ne voulaient pas lui rendre sans rançon, leurs prisonniers, un Tschaousch du Sultan avec six Princes Tcherkesses, et que, dans un accès de colère, ils avaient coupé la main à un d'entr'eux en s'écriant: « nous » sommes fidèles au Tsar blanc, mais ceux, » dont nous nous rendons maîtres par nos » armes, nous ne les rendons pas pour rien ». Les Cosaques méritaient d'être punis de leur indiscipline; mais à titre d'ennemis irrécon-

Indiscipline des Cosaques du Don.

ciliables de ceux de la Russie, ils avaient des droits à l'indulgence du Tsar.

N'ayant point réussi dans notre projet de maîtriser le Khan par l'entremise de la Turquie, nous y parvînmes sans elle et par nos propres moyens. Nous le désarmâmes, moins par nos complaisances et nos négociations, que par des mesures sages, prises pour la défense des possessions méridionales de la Russie. Ayant renouvelé l'ancienne ville de Koursk déserte depuis long-temps (173), et construit les forteresses de Livna, Kroma et Voronège, le Tsar, en 1593, ordonna d'en bâtir encore de nouvelles sur toutes les routes des Tatares, depuis le Donetz jusqu'aux bords de l'Oka, telles que Bielgorod, Oskol et Valouïka, et de les peupler de soldats, de Streletz et de Cosaques, ensorte qu'il devint difficile aux brigands de Crimée de tourner ces forteresses d'où, pendant l'été, il sortait sans cesse des détachemens de cavalerie pour les observer, et où le bruit continuel du canon les tenait en respect. Le Tsar, ayant le glaive dans une main, de l'or dans l'autre, faisait dire au Khan : « Le Pape, l'Empereur, les rois d'Espagne,

Construction de villes.

» de Portugal et de Danemark m'ont conjuré
» de détruire ton royaume, pendant qu'ils
» agiraient de toutes leurs forces contre le
» Sultan. Mes propres Boyards, mes Princes,
» mes Voïévodes et particulièrement les ha-
» bitans de l'Ukraine, me supplient également
» de me rappeler toutes vos iniquités et vos
» cruautés, de faire marcher mes troupes et
» de ne point laisser pierre sur pierre dans
» le centre même de ta horde. Mais, désirant
» ton amitié et celle du Sultan, je n'écoute,
» ni les ambassadeurs des Souverains euro-
» péens, ni les cris de mon peuple, et je te
» propose mon alliance et de riches pré-
» sens (174) ». Obligé par Amurat d'aller sans cesse d'un pays à un autre, en Moldavie, en Valachie ou en Hongrie, pour réprimer les révoltes des tributaires Ottomans, ou combattre les Autrichiens, le Khan fatiguait ses troupes par des marches continuelles, et en perdait un grand nombre dans les combats, sans en retirer d'autre avantage qu'un faible butin. Dans ces fâcheuses conjonctures, Kazi-Ghiréï obtint du Sultan la permission de tromper la Russie par une fausse réconcilia-

tion solennelle, éclatante et telle que nous n'en avions pas eue avec la Tauride dans l'espace de soixante-quinze ans. Au mois de novembre 1593, les ambassadeurs du Khan, Achmet-Pacha, et ceux de Moscou, le prince Fédor Khvorostinin et Bogdan Belsky, se réunirent sur les bords de la Sosna, au-dessous de Livna, pour les conférences préliminaires. Cette rivière servait alors de frontière à la Russie habitée. Plus loin, vers le midi, commençaient les stèpes. L'envoyé de Kazi-Ghireï ne voulut pas passer sur le côté gauche de la rivière, craignant de se livrer entre nos mains, et de compromettre ainsi la dignité du Khan. Les Ambassadeurs, après s'être réunis sur un pont, convinrent de cesser les hostilités de part et d'autre, de délivrer les prisonniers, et de conclure une paix et une alliance perpétuelles. A cette fin, le prince de Crimée, Ichimamet, devait se rendre à Moscou, et le prince Mercure Stcherbatoff, en Tauride. Ces deux nouveaux Ambassadeurs s'étant rencontrés sur le pont, se saluèrent avec politesse et continuèrent leur route. Comme gage de son amitié, Fédor permit à la veuve du tsarévitche

Mourat qui était mort à Astrakhan, de se rendre auprès du Khan ; il envoya à Kazi-Ghireï dix mille roubles, outre des pelisses et des étoffes précieuses, promettant de lui en faire passer autant chaque année ; enfin, il parvint, dans le courant de l'été de 1594, à recevoir de lui un acte d'alliance avec un cachet d'or. Cet acte, par les conditions qu'il contenait et par ses termes, rappelait les anciens traités par lesquels le bon et sage Mengli-Ghireï assurait Ivan III de son amitié fraternelle. Kazi-Ghireï s'engageait à être l'ennemi de nos ennemis ; à punir sans miséricorde ceux de ses sujets qui attaqueraient la Russie ; à rendre le butin et les prisonniers qu'ils pourraient faire ; à veiller à la sureté des ambassadeurs du Tsar, à celle des négocians, et à ne point arrêter dans leur route les étrangers qui se rendraient à Moscou. Quoiqu'à dater de cette époque, et pendant environ trois ans, les Tatares de Crimée n'eussent pas inquiété nos possessions, employant toutes leurs forces à aider le Sultan dans sa guerre avec la Hongrie, l'armée Moscovite n'en continua pas moins à rester sur les bords de l'Oka, prête à combattre.

Paix avec le Khan.

Ce temps de paix profonde pour la Russie, ne fut pas perdu pour sa politique extérieure. La Cour de Moscou, tout en assurant le Sultan qu'uniquement par amitié pour lui, nous ne voulions pas nous lier avec ses ennemis, recherchait leur alliance avec plus d'ardeur que jamais. Au mois de septembre 1593, l'Empereur envoya de nouveau à Moscou, le dignitaire Nicolas Varkotsche, pour prouver avec éloquence la nécessité d'un armement général de toutes les puissances chrétiennes, contre le Sultan, et exiger de nous, ou des secours pécuniaires, ou de riches pelleteries, pour la guerre contre les Infidèles. Dans une conversation confidentielle, il dit à Godounoff, que Rodolphe avait le projet d'épouser la fille de Philippe, roi d'Espagne, et de s'approprier la France, du consentement d'un grand nombre de seigneurs de ce pays, qui détestaient Henri IV; que Sigismond, offensé de l'arrogance et de l'indépendance des seigneurs Polonais, voulait abdiquer la couronne des Jagellons et retourner en Suède; que Maximilien, frère de l'Empereur, avait de nouveau l'espoir d'être roi de Pologne, et priait Fédor de l'ai-

der de tous nos moyens pour y parvenir, promettant de céder à la Russie une partie de la Livonie. Les Boyards répondirent au nom du Tsar : « Le grand-père, le père de Fédor et » Fédor lui-même ont témoigné plus d'une » fois, à la Cour de Vienne, leur disposition » de se joindre à l'Europe, pour combattre » les Ottomans; mais c'est envain que nous » avons attendu, jusqu'à présent et que nous » attendons encore une ambassade à Moscou, » de la part de l'Empereur, de l'Espagne et » de Rome, pour établir nos conventions. » Nous ne refusons pas l'argent, pourvu que » le grand œuvre du salut et de la gloire des » Chrétiens commence. Le Tsar souhaite en » tout le plus grand succès à l'Empereur; il » agira avec le plus grand zèle, afin de procurer » la couronne de Pologne à Maximilien, et, » dans ce cas, nous lui céderons toute la Li- » vonie, à l'exception de Dorpat et de Narva, » qui sont indispensables à la Russie ». On congédia Varkotche en lui remettant des lettres pour Rodolphe, pour Philippe et pour le Pape, auxquels nous demandions qu'on envoyât au plutôt des ambassadeurs à Moscou,

de même que pour le prince de Suède, Gustave fils d'Erick, à qui Fédor offrait un refuge en ces termes : « Nos pères étaient amis et » alliés, ayant appris que tu errais en fugitif, » en Italie, je t'invite à venir en Russie où tu » auras un traitement convenable, plusieurs » domaines, une vie tranquille, et la liberté » d'en sortir et d'aller où bon te semblera et » quand tu le voudras ». La suite nous expliquera pourquoi nous faisions ces avances à Gustave.

Cependant l'indolent Rodolphe combattait le Sultan en Hongrie, et ne se hâtait pas de conclure une alliance avec la Russie. Au mois d'août 1594, il arriva à Moscou un de ses envoyés avec une lettre singulière, en latin et ouverte, adressée en même temps à Fédor et à l'hospodar de Moldavie Arron, au voïévode de Briaslavle, et aux Cosaques du Dniéper ; voici ce qu'elle contenait : « Le porteur » de la présente, Stanislas Chlopitzky, chef » des guerriers Zaporogues, nous a témoigné » le désir de servir l'Empire contre l'infidèle » Sultan, avec huit ou dix mille Cosaques ; » nous l'avons accueilli avec plaisir et lui

» avons remis notre bannière, portant une » aigle noire, à condition qu'il fermerait tous » les passages aux Tatares de Crimée, vers le » Danube, et porterait le fer et la flamme dans » les possessions du Sultan, en épargnant la » Lithuanie et les autres pays chrétiens. C'est » pourquoi nous vous prions de favoriser » notre serviteur dévoué (175) ». L'adresse à Fédor était visiblement controuvée : l'Empereur ne pouvait tenir le même langage au Tsar et aux Cosaques. Chlopitzky, en causant avec les Boyards, les informa, au nom de Rodolphe, des victoires de l'Empereur et de l'alliance que le prince de Transylvanie et les hospodars de Moldavie et de Valachie avaient conclue avec lui; il les assura que les Zaporogues, regardant la Russie comme leur véritable patrie, n'osaient agir sans la volonté du Tsar, et demanda que Fédor, après leur avoir donné quelques troupes moscovites, leur ordonnât de marcher avec elles et sous les drapeaux de la Russie, contre les Turcs. On ne laissa pas parvenir Chlopitzky jusqu'au Tsar, en lui représentant l'inconvenance de la lettre de l'Empereur; et on lui dit : « Le Tsar, par considé-

» ration pour Rodolphe, te laisse partir sans » colère, et il écrira à Bogdan Mikochinsky, » hetman des Zaporogues, qu'ils peuvent servir l'Empereur ». Cette circonstance est très-remarquable, en ce qu'elle présente les Cosaques du Dnièper comme sujets de la Lithuanie, qui elle-même tremblait d'offenser le Sultan, s'alliant, contre le gré de leur Souverain, à l'Empereur pour faire la guerre aux Turcs, et se reconnaissant, en quelque façon, dépendans du Tsar. Quoique cette alliance illégale n'eut point pour l'Autriche le succès qu'elle en attendait; quoique le gouvernement Lithuanien punit les Cosaques de cette manière indépendante d'agir, en leur ôtant les canons, les drapeaux, les trompettes d'argent, la massue qui leur avaient été donnés par Etienne Bathori, et l'aigle noire de l'Empereur (176); cependant les souvenirs d'une ancienne patrie commune, l'unité de religion, l'oppression sous laquelle gémissait l'Eglise grecque en Lithuanie, et la vengeance nationale, préparaient déjà dans l'âme des guerriers du Dniéper, le désir de réunir leur contrée florissante à l'empire de Moscou.

Fédor voulant obtenir un résultat de nos longues et inutiles négociations avec l'Autriche, envoya un courrier à Rodolphe (177), pour lui demander les véritables raisons des retards qu'il apportait dans une affaire d'une aussi haute importance. Il apprit que Nicolas Varkotche, ayant quitté la Russie, avait trouvé l'Empereur à Prague, mais qu'il n'avait pu lui être présenté que long-temps après son arrivée, à cause de l'indolence ordinaire de ce Monarque ; que Rodolphe avait enfin communiqué à la Diète des électeurs la réponse favorable de Fédor, et que ceux-ci, attachant un grand prix à l'alliance de la Russie, avaient obtenu de lui qu'il envoyât une nouvelle ambassade à Moscou. Quelques mois après, en décembre 1594, arriva dans cette ville le même Varkotche, avec la nouvelle que les Turcs se renforçaient de plus en plus en Hongrie. Il demandait de prompts secours pécuniaires, et nous étonnâmes l'Autriche par notre générosité, en envoyant à l'Empereur, pour les frais de la guerre, quarante mille trois cent soixante zibelines, vingt mille sept cent soixante martres, cent vingt renards

Secours donnés à l'Empereur.

noirs, trois cent trente-sept mille deux cent trente-cinq petits-gris, et trois mille castors, valant quarante-quatre mille roubles d'alors. Le gentilhomme du Conseil, Véliaminoff, fut chargé de les porter; on lui rendit des honneurs extraordinaires à Prague : les troupes étaient sous les armes dans toutes les rues par lesquelles il devait passer, pour se rendre au palais, dans la voiture de l'Empereur; il reçut des invitations de toutes parts et fut l'objet de toutes les prévenances. Il était sans cesse prié à des diners qui étaient toujours accompagnés de musique; cet envoyé, cependant, ne recherchait point ces occasions de plaisir, disant que le Tsar pleurait la mort de sa fille, et que toute la Russie pleurait avec lui. Après avoir étalé, dans vingt chambres du palais, les présens de Fédor aux yeux de l'Empereur et de ses seigneurs, il satisfit leur curiosité par la description de la Sibérie si riche en belles fourrures, mais il ne leur dit pas le prix de cet envoi du Tsar, que les juifs de Bohême et les marchands estimèrent à huit tonneaux d'or. Véliaminoff fit sentir au ministère Autrichien qu'un secours pécuniaire

de cette importance prouvait toute la sincérité des bonnes dispositions de Fédor, malgré les retards inexplicables de l'Empereur et de ses alliés, à conclure un traité solennel avec nous. On comprend, en effet difficilement pourquoi la Cour de Vienne avait l'air d'éviter cette alliance, beaucoup plus dangereuse et sujette à des chances plus fâcheuses pour nous que pour l'Autriche, puisqu'elle devait conduire la Russie, qui était en paix, à une guerre avec le Sultan, qui combattait déjà l'Autriche. L'Empereur répondit au Tsar, que l'éloignement des lieux, la haine qui existait en Espagne contre l'Angleterre et la France, les troubles des Pays-Bas, la vieillesse de Philippe et le nouvel avénement du pape Clément VIII, retardaient une alliance générale des puissances chrétiennes contre les Ottomans. Il envoya pourtant auprès de Fédor un grand de sa Cour, Abraham, burgrave de Donau (178), avec un membre du Conseil, Georges Kal, vingt gentilshommes et quatre-vingt-douze valets.

Illustre Ambassadeur de l'Empereur.

Cette ambassade ne satisfaisait que l'amour-propre de la cour de Moscou par sa magnifi-

cence, et en exigeait une pareille de sa part. Le Burgrave, en traversant la Russie, vit, dans toutes les villes et à tous les relais, une quantité de gens proprement vêtus et rassemblés des endroits les plus éloignés par ordre du Tsar, afin de lui prouver combien le pays était peuplé et riche. Depuis la frontière jusqu'à Moscou, il fut reçu et accompagné par des détachemens de troupes, montés sur de magnifiques chevaux. Partout sur son passage, il trouvait le luxe et toute espèce d'agrémens, à la liberté près; car, sans cesse on veillait autour de lui, afin qu'il ne vint à sa connaissance rien de ce qui pouvait offenser l'amour-propre des Russes. A Moscou, cet illustre étranger fut conduit par les plus belles rues et devant les plus beaux édifices. On lui assigna pour demeure l'élégante maison du prince Nosdrovatoï. On lui donna le service de la Cour. On lui apportait, sur des plats d'or et d'argent, toutes les friandises de la table du Tsar, et on lui servait les vins les plus précieux du midi de l'Europe. Le jour de son audience, le 22 mai 1597, la cour de Moscou resplendissait de magnificence. Le Burgrave,

ayant la goutte, ne put monter à cheval, mais il se rendit au Kremlin dans une voiture allemande, ouverte. Il était précédé par cent vingt cavaliers nobles, couverts d'habits magnifiques. Fédor le reçut dans le grand *Palais doré*, assis sur son trône, le diadême sur la tête et le sceptre en main. Godounoff était debout derrière lui et tenait la pomme d'or; à sa droite étaient assis le tsarévitche Araslan-Aley, fils de Kaïboula, Mamet-Koul, de Sibérie, et le prince Mstislafsky; à sa gauche, Ouraze Mahmet, tsarévitche des Kirguisses; plus loin étaient les Boyards, les fils des Hospodars de Moldavie et de Valachie, les grands Officièrs, les Gentilshommes du Conseil, deux cents Princes et Nobles; les Secrétaires du Conseil, étaient dans un appartement voisin. L'Empereur envoyait en présent, au Tsar, les reliques de Saint-Nicolas renfermées dans une châsse d'or, deux voitures, douze chevaux, une pendule avec de la musique et quelques vases en cristal; à Godounoff, un bocal précieux, orné d'émeraudes, une pendule et deux étalons avec des housses de velours; et à son jeune fils, Fédor, des singes et

des perroquets. Il adressait ses remercîmens au Tsar et au Régent ; celui-ci permit, quelques jours après, à l'Ambassadeur, de venir dans sa propre maison ; et prenant un air de Souverain, il lui adressa des paroles gracieuses et donna sa main à baiser aux Gentilshommes d'Ambassade.

Mais, la magnificence et le bon accueil ne produisirent rien d'important. L'Ambassadeur d'Autriche, en entamant l'affaire principale, déclara que Rodolphe attendait de nous de nouveaux services ; que nous devions nous opposer aux incursions du Khan en Hongrie et à la paix du Schah avec le Sultan ; que nous devions donner encore à l'Empereur des secours pécuniaires à des époques fixes, et dont les quotités seraient réglées en or ou en argent et non en pelleterie, car l'Autriche ne pouvait s'en défaire avantageusement en Europe. Mais les Boyards répondirent catégoriquement que, sans un engagement mutuel et par écrit de la part de l'Autriche, Fédor n'était point disposé à prodiguer pour elle les trésors de la Russie ; qu'Islenief, envoyé par le Tsar avait été retenu à Constan-

tinople à cause des secours pécuniaires que nous avions accordés à Rodolphe ; que toujours nous tenions le Khan en respect, et que depuis long-temps nous aurions obtenu l'alliance de l'Europe chrétienne avec la Perse, si l'Empereur ne nous avait point trompés par de vaines promesses. En même temps il arriva à Moscou, un courrier de Maximilien qui désirait que Fédor lui accordât des secours en argent, pour l'aider à obtenir la couronne de Pologne ; on désirait qu'il l'obtînt, mais on lui refusa l'argent. Le Burgrave quitta Moscou au mois de juillet, n'emportant que beaucoup d'honneurs et de riches présens.

Le Légat du Pape à Moscou.

Ce qu'il y a de plus étonnant c'est que Rodolphe, pour excuser ses délais, prétextait le nouvel avénement du pape Clément VIII, et que ce pape envoyait, à cette époque même, auprès de Fédor, par la Lithuanie, le légat Alexandre Comuleus pour la même affaire, conjurant le Tsar de délivrer les puissances chrétiennes du joug des Ottomans (179). Il est douteux que Comuleus et l'ambassadeur Autrichien se soient vus à Moscou ; du moins ils parlaient et agissaient sans la moindre com-

munication entre eux. Le Pape, avec la finesse ordinaire de la cour de Rome, flattait le Tsar et la Russie ; il lui représentait que les Ottomans, une fois maîtres de la Hongrie, pouvaient s'emparer également de la Pologne et de la Lithuanie ; que déjà ils touchaient à nos possessions, ayant soumis d'un autre côté une partie de la Géorgie et de la Perse ; et que l'empire de Byzance et beaucoup d'autres n'avaient trouvé leur ruine que dans leur trop grand amour pour la paix, dans leur inaction et dans leur imprévoyance des dangers. Il était facile à Fédor, disait-il, d'envoyer des troupes en Moldavie, et de s'emparer des villes appartenant au Sultan, sur les bords de la mer Noire, où nous attendaient la gloire et un riche butin ; *et où nous pourrions nous perfectionner dans l'art de la guerre*, en voyant comment les Allemands, les Hongrois et les Italiens combattent les Turcs, et combien ils ont d'avantage sur eux. Il ne dépendait que de nous, ajoutait-il, de réunir à la Russie des contrées que la beauté du climat, la fertilité du sol et les richesses de la nature, rendaient heureuses et florissantes; et de nous ouvrir, par la Thrace, un chemin

jusqu'à Byzance, domaine héréditaire des souverains de la Russie. Le zèle de la religion, disait-il encore, rapproche les distances; Rome et Madrid étaient loin du Bosphore, cependant Constantinople verrait les étendards du Saint Apôtre et de Philippe; les peuples opprimés par les Turcs étaient nos frères, par leur langage et leur religion ; le moment était favorable, les troupes Ottomanes ayant été défaites en Perse et en Hongrie. Enfin, ajoutait-il, au centre de l'Empire Turc où il n'était point resté la moitié des habitans, régnait le plus complet désordre. Les passages suivans des instructions données par le Pape au Légat, sont également dignes d'être remarqués : « Nous avons appris que les Souverains de » Moscou, aiment à se glorifier de descendre » des anciens Empereurs Romains et se don- » nent des titres pompeux ; expliquez aux » Boyards, que les degrés de la dignité et de » la grandeur des Monarques doivent être » confirmés par nous, et citez pour exemple, » les rois de Pologne et de Bohême qui doi- » vent leur couronne au chef de l'Eglise œcu- » ménique. Cherchez à imprimer dans leurs

» âmes le respect pour le chef des chrétiens,
» tranquilles et heureux sous notre pouvoir
» spirituel. Cherchez à persuader que la véritable Eglise de Jésus-Christ est à Rome et
» non à Constantinople, où les infidèles Sultans vendent les titres de Patriarches esclaves, étrangers à l'influence du Saint-Esprit;
» que dépendre des prétendus pasteurs de
» Byzance, c'est dépendre des ennemis du
» Sauveur, et que l'illustre Russie est digne
» d'un plus beau sort. Vous, homme éclairé,
» vous connaissez la différence des dogmes
» des religions Romaine et Grecque; persuadez les Russes des vérités de notre orthodoxie, avec force, mais avec ménagement,
» et d'autant plus qu'ils aiment la précision,
» et que, parlant leur propre langue, vous ne
» pouvez vous excuser sur l'ignorance de la véritable valeur des mots. Mais que d'avantages
» n'avez-vous pas sur tous les docteurs qui
» ont été envoyés chez eux de Rome, dans
» l'espace de sept siècles, et qui ne connaissaient, ni la langue, ni les usages des Russes?
» Si le Tout-Puissant couronne votre entreprise, s'il ouvre un chemin à la réunion

» des religions, notre cœur sera consolé, et » par la gloire de l'Église, et par le salut d'une » quantité innombrable d'âmes ». Nous savons que l'ambassadeur de Clément vint deux fois à Moscou avec ces mêmes instructions, en 1595 et en 1597 ; mais nous ne connaissons rien de ses négociations qui, au reste, n'eurent pas des résultats importans, et diminuèrent probablement, au moins pour quelque temps, les espérances qu'avait conçues Rome, de conclure une alliance politique et spirituelle avec la Russie.

Amitié entre Fédor et le schah Abbas.

En promettant à l'Empereur et probablement au Pape, un allié fidèle dans le Schah de Perse, nous pouvions effectivement tenir notre parole, ayant renouvelé nos rapports d'amitié avec lui. Déjà l'illustre Schah Abbas se préparait à des exploits glorieux qui lui méritèrent dans l'Histoire le nom de Grand; héritier d'un empire désorganisé par la faiblesse de Tamasse et de Godabent, troublé par les révoltes des Khans apanagés, restreint par les conquêtes des Turcs, il ne voulait obtenir de ces derniers qu'une paix momentanée, pour s'affermir sur le trône et appaiser

les rebelles de son pays; il cherchait à connaitre les rapports qui existaient entre les Etats les plus éloignés; saluant, au-delà des mers, un fidèle allié dans le roi d'Espagne, il en voyait un bien plus fort dans le puissant monarque de la Russie, dont les possessions confinaient déjà avec la Perse et la Turquie. Azi Khosref, nouvel ambassadeur du Schah, après avoir remis une lettre amicale d'Abbas, s'occupa principalement à flatter le Régent; dans les entrevues particulières qu'il eut avec lui, il lui disait, avec la pompe des expressions orientales: « D'une seule main tu gouvernes » le pays Russe, tu dois tendre l'autre au » Schah et établir une amitié fraternelle entre » lui et le Tsar (180) ». Boris répondit modestement: « Je ne fais que remplir la volonté » de mon Souverain; son impulsion seule » dirige mon esprit ». Mais il se chargea d'être auprès de Fédor le plus ferme appui du Schah. L'Ambassadeur expliqua à Godounoff que la trève, conclue par la Perse avec les Turcs, n'était qu'une ruse de guerre. « Afin de les » endormir, lui dit-il, le Schah leur a donné » son neveu âgé de six ans pour ôtage ou

» pour victime; ils n'ont qu'à le tuer au pre-
» mier moment où ils verront briller nos ci-
» metères, et tout n'en ira que mieux, car le
» terrible Abbas n'aime, ni ses neveux, ni ses
» frères, et il leur réserve le repos éternel de la
» tombe ou la nuit des cachots ». Azi ne calomniait point le Schah. Cependant ce destructeur impitoyable de sa race déploya les qualités et l'appareil d'un grand monarque aux yeux de l'ambassadeur de Fédor, le prince Svénigorodsky, qui devait prendre connaissance de l'état des choses en Perse et des projets d'Abbas. En 1594, cet envoyé traversa le pays de Ghilan, déjà soumis au Schah qui en avait chassé le roi Achmet, accusé par lui d'infidélité. L'ordre et la tranquillité qui y régnaient prouvaient l'infatigable activité du nouveau Souverain. On traita partout avec distinction l'ambassadeur de Fédor. Abbas le reçut à Kachan, environné d'une Cour brillante de Tsarévitches et des grands de son Empire. Il portait à son côté un sabre enrichi de diamans, et il avait auprès de lui un arc et une flèche. Il lui tendit la main sans lui proposer de baiser son pied; il témoigna la plus grande satisfaction,

et fit l'éloge du Tsar et de Godounoff. Les plaisirs et les festins précédèrent les affaires; pendant le jour, il y eut des promenades dans les jardins, de la musique, des danses et des exercices militaires dans lesquels Abbas lui-même montra une grande adresse, tant à lancer un coursier avec la rapidité de l'éclair, qu'à frapper juste un but avec des flèches. Le soir on fit des feux de joie; on illumina les jardins, les cascades, les places publiques et les boutiques, où se précipitait une foule de peuple, et où l'on étalait les plus riches productions de l'Asie. Le Schah se glorifiait de son armée, de l'état florissant des arts et du commerce, et de sa magnificence. En montrant au prince Svénigorodsky ses nouveaux palais, il lui dit: » Ni mon père, ni mon » grand-père n'en eurent de pareils ». Il lui fit voir aussi son trésor, et lui fit admirer un diamant jaune qui pesait cent zolonitks, et qu'il destinait en cadeau au Tsar, la riche selle de Tamerlan, des cuirasses et des casques travaillés en Perse. A diner, l'ayant placé à côté de lui, le Schah lui dit: « Vois-tu l'ambas» sadeur des Indes qui est placé plus bas que

» toi : son maître, Djéladin-Aïber, possède » des contrées incommensurables et presque » les deux tiers du monde peuplé ; mais j'es- » time encore plus ton maître que lui ». Ensuite Abbas commença à traiter d'affaires avec le prince Svénigorodsky ; il l'assura qu'il était fermement résolu à chasser les odieux Ottomans des possessions occidentales de la Perse, mais qu'auparavant il voulait reprendre le Khorozan à Abdoula, Tsar de Bukharie, qui s'en était emparé dans les malheureux temps de Godabent, et qui avait aussi conquis le pays de Khiva. « Je ne nourris, dit-il, qu'une » seule grande idée, celle de rétablir l'inté- » grité et la gloire de l'ancienne Perse. J'ai » quarante mille homme de cavalerie, trente » mille d'infanterie et six mille canonniers. » Je commencerai par mettre à la raison » l'ennemi le plus voisin et je parviendrai » jusqu'au Sultan, j'en fais le serment. Il me » suffira de la promesse sincère du souverain » de Moscou, de me seconder lorsqu'arrivera » le moment de cette grande entreprise, afin » que nous en partagions et la gloire et les » avantages ». Abbas consentait à entrer en

rapports avec l'Autriche ; son Ambassadeur vit celui de Rodolphe, à Moscou ; il nous cédait sans opposition l'Ibérie, mais il ajouta : « Le Tsar Alexandre trompe la Russie ; il me » manque de respect et paye secrètement un » tribut au Sultan ». Constantin, fils d'Alexandre, se trouvait en ôtage en Perse, où, de gré ou de force, il avait embrassé l'Islamisme et avait épousé une musulmane. Le Schah, pour complaire à Fédor, lui permit d'aller à Moscou ; mais le jeune Prince s'y refusa, et dit à notre Ambassadeur, en versant des larmes : « Mon sort est de mourir ici dans un » honorable esclavage ». Abbas, pour prouver toute l'amitié qu'il portait à la Russie, vint inopinément visiter le prince Zvénigorodsky, amenant avec lui Azim, Tsar chassé de Khiva, et son premier ministre, Tergat-Khan. Il y but du vin et de l'hydromel (car il aimait les boissons fortes, en dépit de Mahomet). Il examina, avec la plus grande attention, les images de la Vierge et de Saint Nicolas. Il accepta de l'Ambassadeur un bonnet de renard noir, en lui faisant cadeau à son tour d'un superbe coursier et d'une image de la Vierge,

peinte sur or en Perse, d'après une image italienne qui avait été envoyée d'Ormus au Schah (181). Pour confirmer tout ce qui avait été dit au prince Zvénigorodsky, Abbas envoya avec lui à Moscou, un de ses grands seigneurs, nommé Kouli, et Fédor envoya au Schah le Prince Tiousiakin (182), avec le projet d'un traité dont les bâses étaient qu'ils seraient alliés fidèles, et qu'ils employeraient conjointement leurs forces pour chasser les Turcs des contrées de la mer Caspienne; que la Russie s'emparerait de Derbent et de Bakou, et la Perse, du pays de Schirvan. Mais Tiousiakin et son sécrétaire moururent en route, ce qu'on ignora long-temps à Moscou; et les relations avec Abbas, occupé alors à une guerre heureuse en Bukharie, furent interrompues jusqu'à un nouveau règne en Russie.

Le Schah nous céda du moins l'Ibérie. Fédor, sans la disputer encore ouvertement au Sultan, voulut établir un droit de souveraineté sur elle, en soumettant le Schavkal, implacable ennemi d'Alexandre. Deux fois il envoya contre lui ses Voïévodes, les princes Zassekin, et Khvorostinin. Le premier mit en

Campagne contre le Schavkal.

fuite le Schavkal et le força de se réfugier dans des montagnes inabordables; le second devait achever de réduire cette partie du Daguestan, s'y joindre aux troupes d'Ibérie, conduites par Youri, fils d'Alexandre, s'emparer de Tarky, sa capitale, afin de la donner au beau-père d'Youri, autre prince du Daguestan (183). Khvorostinin prit en effet Tarky, mais n'y trouva ni Youri, ni son beau-père: il les attendit en vain; ses forces s'épuisaient dans des combats journaliers contre les habitans des montagnes. Enfin, après avoir rasé Tarky, il fut obligé de se retirer dans la forteresse de Térek. Près de trois mille Russes périrent dans ces pays sauvages. Ce malheur pouvait être attribué à Alexandre. Le Tsar lui témoigna son étonnement de ce que son fils ne s'était point réuni à notre Voïévode. Alexandre s'excusa sur la difficulté de traverser les montagnes; mais Fédor lui fit observer judicieusement que, puisque le Schavkal trouvait des routes pour aller piller l'Ibérie, les troupes d'Ibérie auraient pu également les trouver pour entrer dans le pays du Schavkal. Cependant, ni cette cause de mécontentement, ni

l'avarice d'Alexandre, ni ses hésitations à nous payer tribut, ne changèrent rien à notre politique patiente et sage. « Mon trésor est » épuisé, disait ce Prince, par le mariage de » ma fille avec le prince de Dadian, et par les » présens qu'exigent de moi les puissans Sou-» verains mahométans (184) ». Ayant appris qu'Alexandre avait fait la paix avec son gendre Siméon, sous prétexte de complaire à la Russie, le Tsar écrivit au premier : « Je crois à » ton zèle et j'y croirai encore davantage si tu » engages Siméon à nous prêter serment de » fidélité ». Alexandre trompait-il la Russie, comme l'avait assuré le Schah au prince Zvénigorodsky? Non, il n'était que faible au milieu des forts; nul doute qu'il ne préférât sincèrement la domination de la Russie à celle de la Turquie ou de la Perse. Il conservait l'espoir, il reprenait courage; mais en voyant que nous ne pouvions ou ne voulions point envoyer en Ibérie des forces assez considérables pour sa défense, son zèle pour nous se refroidissait. Il ne quittait point le titre de tributaire de la Russie, mais, en réalité, il payait tribut au Sultan, en soie et en chevaux; en même

temps il conjurait Fédor de défendre au moins l'Iberie du côté du Daguestan, où les Voïévodes de Moscou avaient construit alors de nouvelles forteresses sur les bords de la Koïssa, afin de réprimer le Schavkal et d'effacer l'échec du prince Khvorostinin.

Déjà maître prétendu de l'Ibérie, des princes Tcherkesses et Nogais également nos vassaux, quoique souvent rebelles (185), Fédor, dans l'année 1595, se fit encore proclamer Souverain de la horde populeuse des Kirguises. Son Khan, Tefkel, qui prenait le titre de Tsar des Cosaques et des Calmaks, se soumit volontairement à lui, ne demandant que la liberté de son neveu, Ouraze-Mahmet, que nous avions fait prisonnier avec le prince de Sibérie Seïdiak. Fédor promit à Tefkel de le protéger et de lui donner de l'artillerie. Il consentait à lui rendre son neveu à condition qu'il lui enverrait son fils en ôtage. Outre l'honneur d'être Roi des Rois, Fédor attendait du profit de ce nouveau serviteur de la Russie. Koutschoum notre ennemi, chassé de Sibérie, errait dans les stèpes des Kirguises; nous exigions de Tefkel qu'il nous en défît, ou qu'il l'en-

voyât à Moscou, et portât ensuite la guerre en Bukharie, parce que son souverain, Abdoula, protégeait Koutschoum et manquait de respect à Fédor dans ses lettres. C'est ainsi qu'en agissait notre politique en Asie pour établir la puissance de la Russie dans l'Orient.

Relations avec le Danemarck et l'Angleterre.

En Europe, nous étions encore en relations avec le Danemarck et l'Angleterre; avec le premier, pour les limites en Laponie, et avec la seconde, pour le commerce. Frédéric, le dernier roi de Danemarck, désirant établir des frontières certaines entre ses possessions et les nôtres, au fond du Nord, entre Kola et Vargaw, y avait envoyé un fonctionnaire nommé Kersten-Frise (186); mais il était reparti sans attendre l'envoyé de Moscou, le prince Bariatinsky. Le nouveau roi, Christian IV, fils de Frédéric, ayant témoigné à Fédor le désir de vivre avec lui dans la plus intime amitié, convint d'une réunion d'Ambassadeurs en Laponie, qui n'eut également point de résultat. En 1592, le voïévode prince Zvénigorodsky et le gentilhomme Vassiltchikoff demeurèrent long-temps à Kola, et ne virent point arriver les plénipotentiaires de Christian.

Des deux côtés on allégua, pour excuse, l'éloignement et les dangers de la route, les tempêtes et les neiges ; mais de part et d'autre on parvint à connaître par les anciens habitans de Kola et de Vargaw, la véritable ligne de démarcation entre la Norwège et la Laponie Novgorodienne ; on ordonna aux habitans de cesser leurs querelles et de faire librement et tranquillement le commerce, jusqu'à un nouveau traité par écrit entre le Tsar et le Roi. Fédor, par égard pour Christian, donna sa parole de délivrer quelques prisonniers faits par les Russes, lors de l'invasion des Danois, dans le district de Kolmogor, et en donna effectivement l'ordre aux commandans d'Astrakhan, de la forteresse de Térek et de Sibérie, où l'on exilait les prisonniers de guerre. En un mot le Danemarck rechercha de nouveau notre alliance, ne songeant plus à mettre d'entràves au commerce maritime de la Russie avec l'Angleterre.

Ce commerce important manqua d'être interrompu par des mécontentemens mutuels de notre gouvernement et de celui d'Angleterre. Nous nous plaignions de la mauvaise

foi des marchands de Londres, et nous réclamions d'eux près d'un demi million de roubles actuels (187) qu'ils avaient empruntés au trésor du Tsar, à Godounoff, aux Boyards et aux Nobles. Les marchands niaient cette dette, en chargeaient tantôt l'un, tantôt l'autre, et se plaignaient d'être opprimés. Le Tsar, en 1588, envoya un seconde fois Bekman à Londres, pour s'expliquer avec Élisabeth; mais il fut long-temps sans pouvoir être admis auprès d'elle. La Reine pleurait alors un homme qui avait été cher à son cœur, le comte de Leicester; enfin elle reçut l'envoyé Russe avec une grande bienveillance, elle le prit à part, et s'entretint avec lui à voix basse; elle lui reprocha, mais sans colère, que quatre ans auparavant, l'ayant entretenu dans un jardin, il s'était servi dans un rapport au Tsar, du mot trivial de potager, en parlant de ce lieu de plaisance; elle demanda des nouvelles de Godounoff; elle assura qu'il n'y avait rien qu'elle ne fît par amitié pour Fédor; mais elle annonça de nouvelles prétentions; et le docteur Fletcher arriva à Moscou, chargé de les faire connaître. Cet envoyé, plus distingué par son

instruction que par son rang, proposa à notre Conseil, au nom d'Élisabeth, les articles suivans : « La Reine désire conclure une » étroite alliance avec le Tsar ; mais l'Océan » les sépare : l'éloignement, qui s'oppose à » ces rapports intimes entre leurs états, ne » peut être un obstacle pour les sentimens du » cœur. C'est ainsi que le père de Fédor, » Souverain illustre et sage, se montra tou- » jours ami sincère d'Elisabeth, qui veut égale- » ment conserver pour son illustre fils les sen- » timens d'une tendre sœur. Cette affection, » quoique désintéressée, s'entretient par les » rapports fréquens des Souverains pour les » affaires de commerce : s'il n'y avait plus de » négocians Anglais en Russie, la Reine n'en- » tendrait plus parler du Tsar ; et toute rela- » tion venant à manquer entr'eux, leur ami- » tié mutuelle ne courrait-elle pas risque de » se refroidir ?

» Pour affermir cette union agréable à son » cœur, la Reine conjure le Tsar d'ordonner, » 1°. qu'on examine avec plus d'attention l'af- » faire de la dette douteuse des marchands de » Londres ; 2° qu'ils ne soient jugés que par

» le seul Godounoff, bienfaiteur des Anglais ;
» 3°. qu'il leur soit accordé, comme au temps
» d'Ivan, un libre passage de Moscou en
» Bukharie, à Schamaka et en Perse, sans les
» arrêter et les visiter à Astrakhan et à Kazan ;
» 4°. que les dignitaires du Tsar ne leur pren-
» nent rien de force et sans les payer; 5°. qu'on
» supprime toute espèce d'exception dans les
» marchandises que les Anglais achèteront en
» Russie ; 6°. qu'on les aide à découvrir une
» route pour parvenir en Chine, en leur
» fournissant des conducteurs, des vaisseaux
» et des chevaux sur toutes les routes; 7°. qu'on
« n'admette pas sans un passeport signé par
» Elisabeth, aucun négociant anglais dans les
» ports entre Vargaw et l'embouchure de la
» Dvina, ni à Novgorod ; 8°. que les ouvriers
» employés à la monnaie puissent fondre sans
» rétribution les écus pour les marchands de
» Londres ; 9°. que, dans aucune circons-
» tance, on ne mette les Anglais à la question,
» mais qu'on les envoie pour être punis à leur
» Ancien ou en Angleterre ; 10°. qu'aucun
» d'eux ne soit inquiété sous le rapport de la
» Religion. C'est en remplissant ces condi-

« tions que le Tsar peut prouver son amitié
» pour Elisabeth ».

Les Boyards écrivirent en réponse : « Notre
« maître, en remerciant la Reine de ses bonnes
» dispositions à son égard, désire lui-même
» l'affection d'Elisabeth, avec la plus grande
» ardeur et à l'égal de son illustre père; mais
» il ne peut convenir que l'amitié des Souve-
» rains ne soit entretenue que par les rapports
» commerciaux et que sans eux il n'y ait plus
» de moyen de communication. Des expres-
» sions de ce genre sont inconvenantes. Le
» Tsar désire vivre en bonne intelligence avec
» tous les illustres souverains, le Sultan,
» l'Empereur, les rois d'Espagne et de France,
» Elisabeth et tous les autres; non pour les
« avantages des marchands, mais pour l'hon-
» neur de son empire. Pour complaire à Eli-
» sabeth, il protégeait les négocians de Londres
» qui, oubliant ses bienfaits, ont commencé
» à vivre de fraudes, à ne pas payer leurs
» dettes, à exercer un vil espionnage, à médire
» de la Russie dans leurs lettres et à intercep-
» ter la route aux vaisseaux des autres puis-
» sances, aux bouches de la Dvina; en un mot

» ils ont mérité le dernier supplice, d'après
» les réglemens de tous les Etats; mais le
» Tsar, par considération pour la Reine, a
» épargné les coupables, et lui a écrit sur ces
» affaires; il les épargne encore, et voici l'ex-
» pression de sa volonté :

» 1°. Quoique les dettes des marchands de
» Londres soient parfaitement connues; quoi-
» que cette affaire ait été examinée à fond dans
» le conseil du Tsar, le Monarque, par géné-
» rosité, leur fait grâce de la moitié, exigeant
» qu'ils payent sans retard deux mille quatre
» cents livres d'argent. 2°. Il ne convient point
» au plus grand des Boyards, allié et beau-
» frère du Souverain, de juger les marchands;
» c'est à lui qu'est confiée l'administration de
» l'Etat, et rien ne se fait sans ses ordres. Les
» Anglais seront jugés par des employés qui,
» seulement lui feront leur rapport. 3°. Ce
» n'est que par l'amitié personnelle que le
» Tsar porte à sa sœur Elisabeth qu'il permet
» aux Anglais de traverser la Russie pour se
» rendre en Bukharie et en Perse, sans payer
» de droits sur leurs marchandises, quoiqu'il
» soit défendu à tous les autres étrangers d'al-

» ler à une verste au delà de Moscou. 4°. Le
» Tsar ne permet pas que, dans son pays, on
» s'empare de force de la propriété de qui
» que ce soit. 5°. Il n'existe en Russie aucune
» défense pour les marchandises que les né-
» gocians de Londres peuvent acheter chez
» nous, à l'exception de la cire que les étran-
» gers échangent contre de la poudre à canon
» et du soufre. 6°. Il n'est point possible au
» Tsar de permettre aux étrangers de traver-
» ser la Russie pour aller à la recherche d'au-
» tres Etats. 7°. Il est étonnant que la Reine
» fasse de nouveau une demande si peu rai-
» sonnable et si peu amicale. Nous avons dé-
» claré et nous le répétons, pour complaire
» à l'Angleterre, nous ne fermerons pas nos
» ports et ne changerons pas les lois de notre
» commerce qui est libre. 8°. Les Anglais sont
» maîtres de faire frapper monnaie en payant
» l'impôt d'usage à l'égal des Russes. 9°. En
» Russie on ne livre aucun étranger à la ques-
» tion, et l'on remet entre les mains de leurs
» Anciens les Anglais accusés des plus grands
» crimes. 10°. Quant à la religion, le Souve-
» rain ne s'en occupe même pas ; chacun vit

» tranquillement et en paix dans la sienne, » comme cela s'est toujours pratiqué et se » pratique encore ».

L'Ambassadeur, peu content des réponses à chacun des articles de son mémoire, demanda une entrevue à Godounoff, et lui écrivit : « Illustre Seigneur, la Reine m'a or- » donné de te saluer affectueusement ; elle » connait tes bonnes dispositions pour sa na- » tion, et t'aime plus que tous les Souverains » de la chrétienté. Je n'ose importuner celui » sur lequel repose tout l'Empire, mais je me » réjouirai dans le fond de mon âme si tu me » permets de contempler l'éclat de tes yeux, » car tu es l'honneur et la gloire de la Russie ». Malgré toutes ses flatteries, Fletcher n'obtint point un succès complet ; et dans les nouveaux privilèges donnés aux marchands de Londres, il est question de paiement de droits, quoique légers. Godounoff n'accepta même pas les présens de la Reine ; « parce que, écrivait-il » à Élisabeth, comme si tu voulais manquer » de considération au grand Tsar, tu lui as » envoyé en don, des petites monnaies d'or ». Notre Cour eut encore un plus grand sujet de

mécontentement, lorsqu'elle vit arriver à Moscou, un nouvel Ambassadeur d'Angleterre, Jérome Horsey, autrefois chéri d'Ivan et de Boris, mais chassé de Russie, en 1588, pour avoir conçu le projet d'empêcher les Allemands de faire le commerce à Arkhangel (188). Ni le Tsar, ni le Régent ne le virent, et la Reine écrivit à Boris, qu'elle ne reconnaissait plus en lui son ancien ami; que les Anglais persécutés par André Stchelkaloff, ne trouvaient plus de protecteur en Russie et devaient se résoudre à la quitter pour toujours. Cette menace produisit peut être son effet; car Godounoff connaissait tout l'avantage que nous retirions de notre commerce avec l'Angleterre, pour notre prospérité et notre civilisation. Il savait qu'Ivan III n'avait jamais pu réparer la faute qu'il avait commise en éloignant, par trop de sévérité, de Novgorod, les marchands anséatiques. Godounoff, à ce que l'on assure (189), préférait les Anglais à tous les autres Européens, et portait un respect particulier à l'adroite Élisabeth qui, au milieu de ses plaintes et de ses menaces, ne cessait de témoigner de l'amitié à Fédor, et

qui, pour lui en donner une preuve, avait défendu un livre publié par Fletcher, en 1591, sur la Russie ; livre offensant pour le Tsar, et écrit en général, dans un esprit d'inimitié contre notre patrie (190). Peut être aussi la mort d'un illustre dignitaire du Tsar, que les Anglais haissaient, contribua-t-elle à leur succès. En 1595 (191), mourut le premier Diak, André Stchelkaloff, le plus habile homme d'Etat de la Russie et qui, pendant l'espace de vingt-cinq ans, avait su plaire à Ivan et à Boris par ses talens, par son esprit subtil et rusé, par une conscience facile, et un mélange de bonnes et de mauvaises qualités nécessaire au serviteur de pareils maîtres. En 1596, Elisabeth remerciait déjà le Tsar de ses bonnes dispositions et des nouveaux privilèges donnés au commerce de Londres ; ces privilèges lui accordaient le droit de faire le commerce dans toute la Russie, avec toute liberté, sans aucune restriction et sans payer de droits. Elisabeth, en louant la sagesse de notre Conseil Suprême, dans lequel Vassili Stchelkaloff, frère d'André, avait pris sa place et le titre de Diak et Garde des Sceaux, écrivit

une seconde lettre à Godounoff, et repoussa en ces termes, une calomnie qui lui était sensible : « Tu es le véritable bienfaiteur des » Anglais en Russie, et c'est à toi seul que » sont dûs les privilèges que le Tsar leur a » accordés. Tu m'as informée secrètement » que les Ambassadeurs de l'Empereur et du » Pape, se trouvant à Moscou, ont inventé » un indigne mensonge sur ma prétendue » alliance avec les Turcs, contre les puis- » sances chrétiennes ; tu n'y as point cru et tu » ne dois pas y croire. Non, je suis pure de- » vant Dieu et devant ma conscience, ayant » toujours voulu du bien aux Chrétiens. De- » mandez au Roi de Pologne qui lui a pro- » curé la paix avec le Sultan?.... C'est l'An- » gleterre. Demandez à l'Empereur lui-même » si je n'ai point employé tous mes moyens » pour éloigner la guerre de ses Etats? Il » m'en a remercié, mais il a voulu cette » guerre ; maintenant il s'en repent, et mal- » heureusement il est trop tard. Si un de mes » Dignitaires réside à Constantinople, c'est » uniquement pour veiller aux avantages de » notre commerce, et pour la délivrance des

» esclaves Chrétiens. Le Pape me déteste à » cause du Roi d'Espagne, ennemi irréconciliable de l'Angleterre, puissant par ses » flottes et par les richesses des deux Indes, » mais que j'ai mis à la raison aux yeux de » toute l'Europe occidentale. Je compte aussi » dans l'avenir sur la protection du Très-Haut, » dont puisse également jouir la Russie ».

Tels furent les derniers actes de la politique extérieure de Fédor, marquée par le génie de Godounoff. Passons aux affaires de l'intérieur.

Loi sur l'asservissement des Paysans et des Domestiques.

Nous savons que dans les temps les plus reculés, les paysans jouissaient en Russie de la liberté civile, mais sans posséder de biens fonds; qu'à une époque désignée par la loi (192) ils avaient le droit de changer de domicile et de Seigneur, à la condition de faire valoir une partie de la terre pour leur propre compte, et l'autre, pour celui du propriétaire; ou bien de lui payer une redevance (*Obrok*). Le Régent vit le désavantage de ces émigrations qui souvent trompaient l'espoir qu'avaient eu les cultivateurs, de trouver un meilleur maître, et ne leur donnaient le temps ni de s'éta-

blir, ni de s'habituer au pays et aux hommes. Il vit, qu'en augmentant le nombre des fainéans et des pauvres, elles s'opposaient aux progrès de l'économie domestique, et à ceux de la sociabilité. Des bourgs et des villages abandonnés par ces habitans nomades, devenaient déserts (193); les maisons et les chaumières tombaient en ruine par la négligence de propriétaires momentanés. Le Régent se vantait d'avoir accordé des avantages particuliers aux cultivateurs, dans les domaines du Tsar, et peut être dans les siens propres: animé sans doute d'une égale bienveillance envers les propriétaires et les fermiers; désirant établir entre eux une union constante, comme entre membres d'une même famille, et voulant fonder cette union sur leur intérêt commun, il supprima en 1592 ou 1593 (194), la loi qui donnait aux paysans le droit de passer d'un village à l'autre, et il les rendit à jamais serfs des Seigneurs. Quelle fut la conséquence de cette innovation? Le mécontentement de la plus grande partie de la nation et de beaucoup de riches propriétaires. Les paysans regrettèrent leur ancienne liberté, quoi-

que souvent avec elle ils errassent en vagabonds, depuis leur enfance jusqu'au tombeau, et qu'elle ne les sauvât pas des violences des Seigneurs temporaires, impitoyables envers des fermiers qu'ils n'étaient jamais sûrs de garder ; d'un autre côté, les riches propriétaires qui possédaient beaucoup de terres désertes, se trouvaient privés par là, de l'avantage de les peupler de cultivateurs libres. Les Seigneurs moins riches en devaient d'autant plus de reconnaissance à Godounoff, n'ayant plus à craindre de voir leurs villages et leurs champs abandonnés, par l'émigration des habitans et des cultivateurs. Nous verrons plus loin que, si le législateur bien intentionné avait prévu la satisfaction des uns et le mécontentement des autres, il n'avait pas deviné toutes les graves conséquences de ce nouveau réglement, auquel l'Edit de 1597 servit de complément. Cet édit prescrivait les mesures les plus rigoureuses pour rendre aux Seigneurs ceux de leurs paysans qui avaient fui dans l'espace des cinq dernières années, pour échapper au servage, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs biens. A cette même époque,

parut l'Oukase qui ordonnait que tous les Boyards, les Princes, les Nobles, les Employés militaires et civils, et les Marchands, fissent valoir leurs droits sur leurs domestiques-serfs, afin qu'ils fussent inscrits sur le livre du Tribunal des Serfs, avec ordre à ce Tribunal de reconnaître pour tels, même les domestiques-libres qui servaient, ne fut-ce que depuis six mois. C'est-à-dire, que le législateur voulait contenter les Seigneurs, sans craindre d'opprimer les pauvres serviteurs, ni l'humanité; mais il confirma la liberté des affranchis et celle de leurs femmes et de leurs enfans des deux sexes.

Boris, après avoir mis à couvert le midi de la Russie par de nouveaux forts, voulut pourvoir de même à la sureté de notre frontière du côté de la Lithuanie. Il fonda, en 1596, une nouvelle forteresse en pierre à Smolensk, où il se rendit lui-même, pour indiquer la place des fossés, celle des murs et des tours. Ce voyage avait encore un autre but; Boris voulait, par ses bienfaits, gagner l'amour des habitans de la Russie occidentale; il s'arrêtait dans tous les villages et dans les villes, satis-

Nouvelle forteresse à Smolensk.

faisait à toutes les demandes, donnait de l'argent aux pauvres, et recevait les riches à sa table. De retour à Moscou, le Régent dit au Tsar que Smolensk serait comme *un beau collier* pour la Russie. « Mais dans ce *collier*, lui » répliqua Troubetskoï, il peut s'introduire » une vermine que nous n'en chasserons pas » de sitôt (195) ». Paroles mémorables, dit l'Annaliste, et qui se réalisèrent, car Smolensk, fortifié par nous, devint pour la Pologne un bouclier contre la Russie. Fédor y envoya des maçons de toutes les villes voisines et éloignées. Cette construction fut terminée en 1600.

Moscou s'embellit d'édifices durables. En 1595, pendant que Fédor était allé au monastère de Borofsk, tout le Kitäïgorod fut consumé par les flammes. Quelques mois après, il se releva de ses cendres avec des maisons et des boutiques en pierres (196); mais il manqua de nouveau de devenir la proie d'un incendie et d'être anéanti par un crime dont l'audace impie remplit les habitans de Moscou de terreur. Des scélérats, parmi lesquels il se trouva même des gens de distinction, tels que

Incendiaires

le prince Stchepin, les gentilshommes Lebedef, les deux Baykoff père et fils, et d'autres, convinrent en secret de mettre le feu à la Capitale, pendant la nuit, et sur différens points, afin de profiter du trouble général pour s'emparer du Trésor, en dépôt dans l'église de Saint-Basile. Heureusement le gouvernement fut instruit de ce complot. On s'empara des coupables, et ils furent punis. Le prince Stchepin et les Baykoff eurent la tête tranchée sur la place publique; d'autres furent pendus ou enfermés pour le reste de leurs jours. Cette exécution produisit une forte impression sur le peuple de Moscou qui commençait à se déshabituer de ces spectacles sanglans. Plein d'une juste horreur pour cet infernal projet, il sentait vivement combien la rigueur des lois était nécessaire pour prévenir de semblables attentats.

L'activité bienfaisante du pouvoir suprême se montra dans plusieurs calamités; des villes entières, détruites par des incendies, furent reconstruites aux frais du Tsar (197). Le blé des provinces fertiles était transporté dans les endroits où se déclarait la disette, des quaran-

taines étaient établies dans ceux où éclataient des maladies contagieuses. En 1595, les Annales font mention de la peste épouvantable qui désola Pskoff où il resta si peu d'habitans que le Tsar ordonna d'y transporter de plusieurs autres villes, des familles entières. La tranquillité intérieure de la Russie fut troublée par l'invasion des brigands de la Crimée dans les contrées de Mestchersk, de Koselsk, de Vorotinsk et Péremichle. Le voïévode de Kalouga, Michel Besnin, les rencontra sur les bords de la Vissa et les défit complètement.

La Peste.

La Cour du Tsar.

La Cour de Moscou était plus brillante que jamais; tandis qu'au temps orageux d'Ivan, les seuls favoris du Souverain étaient admis auprès de lui, sous Fédor, tous les Boyards et tous les hommes d'Etat se rassemblaient journellement le matin et le soir (198) dans le palais du Kremlin, pour saluer le Tsar, faire leurs prières avec lui, assister au Conseil, qui se réunissait, à moins de cas extraordinaires, trois fois par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, depuis sept heures du matin jusqu'à dix et plus tard, ou bien pour recevoir les Ambassadeurs, ou seulement

pour s'entretenir ensemble. Ils retournaient chez eux pour diner et pour souper, à l'exception de deux ou trois Grands de l'Etat, qui, de temps en temps, étaient invités à la table du Tsar; car Fédor, d'une santé faible et délicate, avait supprimé les nombreux et fatigans repas usités du temps de son père, de son grand-père et de son bisaïeul. Il dinait aussi très-rarement avec les Ambassadeurs. La magnificence de sa Cour était augmentée par la présence de quelques illustres bannis de l'Asie et de l'Europe. Le tsarévitche de Khiva, les hospodars de Moldavie, Etienne et Dmitri; les fils de celui de Valachie; un parent des empereurs de Byzance, Emmanuel Muskopolo; Dmitri, seigneur de Thessalonique, et un grand nombre de nobles Grecs, environnaient le trône de Fédor avec d'autres étrangers titrés qui venaient demander du service en Russie. Devant le Palais se tenaient ordinairement deux cent cinquante Streletz avec leurs arquebuses chargées et les mèches allumées. La garde intérieure du palais du Kremlin était composée de deux cents enfans Boyards les plus distingués, ils passaient la nuit

à tour de rôle, dans la troisième pièce, avant la chambre à coucher du Tsar : dans la première et la seconde étaient les grands officiers de la Cour. Chaque porte était gardée par un laquais qui connaissait ceux qui avaient le droit d'y passer. Partout l'ordre était uni à une dignité imposante (199).

Cécité de Siméon.

Godounoff en approchant de son but, cherchait de plus en plus à fasciner les yeux par l'apparence de toutes les vertus privées et politiques. Mais, si l'on doit en croire le tradition, il ajouta encore à ses crimes secrets un nouveau forfait. Siméon, qui portait le nom de Tsar, Grand-Duc de Tver, marié à la sœur du boyard Fédor Mstislafsky, et qui avait mérité la faveur d'Ivan, tant par ses fidèles services que par sa conversion au Christianisme, Siméon, qui avait à Tver une cour brillante et le pouvoir d'un gouverneur avec quelques priviléges de prince apanagé (200), fut obligé, sous le règne de Fédor, de quitter cette ville et de vivre isolé dans sa terre de Kouchaline. Peu distingué par son esprit et par son caractère, il montrait pourtant de la modestie dans la prospérité, et de la noblesse dans l'exil. Il

parut dangereux au Régent par son titre pompeux de Tsar et comme gendre du plus illustre des Boyards. Boris, en gage d'amitié, lui envoya, pour le jour de sa fête, du vin d'Espagne. Siméon en but un bocal en portant la santé du Tsar, et perdit la vue quelques jours après. On attribua cet accident à du poison qui avait été mêlé à ce vin. C'est du reste ce que dit l'Annaliste et ce qu'avait dit le malheureux Siméon lui-même au français Margeret. Cette cécité, du moins, pouvait être utile à Boris; car des actes officiels, du siècle suivant, prouvent que l'idée de mettre la couronne de Monomaque sur la tête d'un Tatare, ne paraissait point absurde aux Russes de ce tems (201).

Pour la dernière fois, attachons nos regards sur Fédor lui-même. N'ayant eu à la fleur de l'âge d'autre idée que le salut de son âme, il s'occupait encore moins que jamais, à cette époque, du monde et de l'Etat. Il allait à pied ou en voiture d'un couvent à l'autre, répandait ses bienfaits sur les pauvres et sur les ecclésiastiques, principalement sur les moines grecs de Jérusalem, du Péloponèse et d'autres qui nous apportaient des objets auxquels la

Religion seule donnait du prix, et qui, par cette raison, n'avaient pas été pillés par les Turcs ; des croix, des images et des reliques. Plusieurs de ces pauvres exilés restaient en Russie ; Ignace, archevêque de Chypre, demeurait à Moscou ; Arsène, archevêque d'Elasson, qui était venu chez nous avec le patriarche Jérémie, était revenu et se trouvait à la tête de l'Eparchie de Sousdal. Fédor apprit avec joie l'apparition à Ouglitche, des reliques (202) du prince Roman Vladimirovitche, petit-fils de Constantin, et fut sensiblement affecté du malheur arrivé au monastère de Petchersk, près de Nijnigorod, dans lequel avaient cherché leur salut Dionisi de Sousdal, son disciple, Euphem et Makaire d'Ounja (203). La montagne au pied de laquelle se trouvait ce monastère s'éboula tout à coup avec un fracas effroyable vers le Volga, et détruisit, en les couvrant de terre, l'Eglise, les cellules et l'enceinte. Cette destruction d'un lieu saint, porta le trouble dans l'âme des gens superstitieux et fut appelée, dans les annales, un terrible présage du sort qui attendait la Russie, ainsi que Fédor, dont la santé s'affaiblissait

Evêques grecs à Moscou.

Destruction du Monastère de Petchersk.

visiblement. On écrit qu'en 1596, pendant qu'il était occupé à la translation solennelle des reliques du métropolitain Alexis, dans un nouveau sarcophage d'argent, il ordonna à Godounoff de les prendre dans ses mains, et qu'en portant sur lui ses regards avec tristesse, il lui dit : « Touche aux choses saintes, Régent » du peuple orthodoxe ; gouverne-le aussi à » l'avenir avec zèle, tu parviendras à ce que » tu désires ; mais tout, sur cette terre, n'est » que vain et transitoire » (204). Fédor prévoyait sa fin prochaine et son heure était venue.

Paroles de Fédor à Godounoff.

Nous ne voulons point ajouter foi à l'horrible tradition qui accusa Boris d'avoir hâté ce moment par le poison (205); les Annalistes les plus dignes de foi n'en parlent pas, quoiqu'ils mettent au grand jour, et avec une juste horreur, tous les autres forfaits de Godounoff. Il n'est pas jusqu'au lion farouche que la reconnaissance ne captive (206). Alors même que le sacré caractère de Monarque et de bienfaiteur n'eut pas été un frein pour Godounoff, il aurait pu s'arrêter encore en voyant, dans le débile Fédor, une victime prochaine de la

mort naturelle, tandis que lui même jouissait de tous les charmes du pouvoir que chaque jour consolidait entre ses mains. Quand par des forfaits on a mérité d'être calomnié, l'Histoire ne peut passer ces alomnies sous silence.

Mort de Fédor. A la fin de 1597, Fédor tomba dangereusement malade (207). Le 6 janvier, il se déclara en lui des symptômes mortels. Cette nouvelle répandit la terreur dans la Capitale. Le peuple chérissait Fédor comme un Ange descendu sur la terre; et il attribuait à ses ferventes prières le bonheur de la Patrie. Il l'aimait avec vénération, comme le dernier Tsar du sang de Monomaque; et lorsque dans les temples, sans cesse ouverts, il demandait au Tout-Puissant la guérison de ce bon Monarque, le Patriarche, les grands de l'Etat, les dignitaires, ayant perdu tout espoir et dans une affliction profonde, entouraient le lit du malade, attendant le dernier acte de l'autorité souveraine de Fédor, ses dernières volontés sur le sort de la Russie orpheline; mais Fédor, à cette heure suprême, comme pendant la durée de sa vie, n'eut d'autre volonté que celle de Boris; il

tournait encore ses regards mourans sur Godounoff, écoutant avec effort les instructions qu'il lui donnait à voix basse.

Les Boyards gardaient le silence, le métropolitain Job dit enfin, d'une voix tremblante: « La lumière s'obscurcit à nos yeux; le juste » va passer dans les bras de l'Eternel.... Sei- » gneur, à qui lègues-tu la couronne, nous » autres orphelins et ton épouse »? Fédor répondit d'une voix éteinte : « Le Tout-Puissant » doit disposer de ma couronne, de vous au- » tres et de mon épouse... Je laisse un testa- » ment ». Ce testament était déjà écrit. Fédor remettait le sceptre à Irène (208) et nommait exécuteurs testamentaires le Métropolitain, son cousin Fédor Romanoff-Jourieff, neveu de la Tsarine Anastasie, et son beau-frère Boris-Godounoff, comme principaux conseillers du Trône. Il voulut être seul en prenant congé de sa tendre épouse, et lui parla sans autre témoin que le Ciel (209). Cet entretien resta inconnu. A onze heures du soir, Job donna l'Extrême-Onction au Tsar, le confessa et le fit communier. A une heure du matin, le 7 janvier, Fédor expira sans convulsions,

sans agonie, et comme s'il s'était endormi d'un sommeil doux et tranquille (210).

Serment prêté à Irène.

Dans ce premier moment de saisissement et de douleur, parut la Tsarine, qui se précipita sur le corps du défunt; on l'emporta évanouie. Alors Godounoff, témoignant une profonde affliction et une grande fermeté de caractère, rappela aux Boyards, que n'ayant plus de Tsar, ils devaient prêter serment à la Tsarine. Tous remplirent avec zèle ce devoir sacré, en baisant la Croix que tenait le Patriarche. On n'avait encore rien vu de semblable dans les fastes de la Russie; car Hélène, mère d'Ivan, n'avait régné qu'au nom de son fils enfant; mais, quant à Irène, on lui remettait le sceptre de Monomaque, avec tous les droits d'un pouvoir absolu. A la pointe du jour on sonna la grande cloche de l'église de l'Assomption, pour annoncer au peuple la mort de Fédor; et, tout retentit de gémissemens, depuis les palais jusqu'aux chaumières. Chaque maison, d'après l'expression d'un contemporain, devint une maison de deuil. Le palais ne pouvait contenir la quantité de monde qui accourait auprès du lit de mort du Tsar. Pau-

vres et grands, tous s'y précipitaient. Les larmes coulaient; mais les fonctionnaires et les citoyens, à l'exemple des Boyards, prêtèrent avec zèle le serment de fidélité à la Tsarine, princesse chérie, par qui la Russie se voyait encore préservée du malheur de rester entièrement orpheline. La capitale était désolée, mais paisible. Le conseil envoya des courriers dans les provinces, enjoignit de cesser, jusqu'à nouvel ordre, toutes les communications avec l'étranger, et de veiller partout avec les plus grands soins à maintenir la tranquillité.

Le corps de Fédor fut mis dans un cercueil, en présence d'Irène, qui effrayait tous les spectateurs par l'excès de son inexprimable douleur. Elle se lamentait, se tordait les membres, n'écoutait ni son frère, ni le Patriarche; de sa bouche, d'où jaillissait le sang, s'échappaient quelques mots entrecoupés. « Je suis » une veuve stérile... C'est par moi que périt » la souche souveraine »!... Le soir on transporta le cercueil dans l'église de Michel-Archange. Le Patriarche, les Evêques, les Boyards et le peuple étaient pêle-mêle; il n'existait plus de distinction de rangs, la douleur les avait

rendus égaux. Le 8 janvier, eut lieu l'enterrement; cérémonie mémorable, non par sa magnificence, mais par un désordre touchant. Le Clergé, que suffoquaient les larmes, interrompait l'office, les chants cessaient, ou l'on ne pouvait les entendre à cause des gémissemens du peuple. Irène seule ne pleurait plus; on l'avait apportée presque morte à l'Eglise. Godounoff avait les yeux noyés de larmes en la regardant, mais en même temps il donnait tous les ordres nécessaires. On ouvrit une fosse pour le cercueil de Fédor, auprès de celui d'Ivan; le peuple exprima à haute voix sa reconnaissance au défunt, pour le bonheur dont il avait joui pendant son règne, louant avec attendrissement les vertus personnelles de cet ange de douceur, qu'il avait reçues en héritage d'Anastasie, d'éternelle mémoire. Il l'appelait, non pas son Tsar, mais son tendre Père, et, dans sa sincère affliction, il oubliait la faiblesse de caractère de Fédor. Lorsque l'on eut livré le corps à la terre, le Patriarche et tout le peuple levant leurs mains au Ciel, demandèrent au Tout-Puissant qu'il sauvât la Russie et qu'il la prît sous sa protection.

Quand cette lugubre cérémonie fut terminée, on répandit de riches aumônes sur les pauvres, sur les Eglises et les Monastères ; on ouvrit les prisons et on délivra tous les détenus même les meurtriers, afin de couronner par cet acte de clémence, la gloire terrestre des vertus bienfaisantes de Fédor.

Ainsi s'éteignit sur le trône de Moscou l'illustre dynastie Varègue, à laquelle la Russie doit son existence, son nom et sa grandeur ; qui, faible comme on l'a vue à sa naissance, parvint, à travers des siècles de troubles, au milieu des combats et du sang, à maîtriser le nord de l'Europe et de l'Asie, par l'esprit martial de ses souverains et de son peuple, par le bonheur qui accompagna ses entreprises, et la volonté de la divine Providence.

Bientôt la Capitale apprit que la mort de Fédor avait frappé du même veuvage Irène et le trône de Monomaque ; que la couronne et le sceptre y restaient déposés, et qu'enfin la Russie, privée de son Tsar, était également privée de sa Souveraine.

On dit que le pieux Fédor, dans ses adieux à Irène, et malgré son testament, lui avait

ordonné secrètement de mépriser les grandeurs mondaines et de se consacrer à Dieu. Peut-être aussi qu'Irène, veuve, sans enfans, et ne trouvant pas de consolation dans le pouvoir suprême, prit, dans son profond désespoir, le monde en haine. Mais il est beaucoup plus probable que telle était la volonté de Godounoff qui disposait du cœur et du sort d'une tendre sœur. Après avoir joui sous Fédor d'une puissance illimitée, il ne voyait plus d'élévation possible sous le règne d'Irène. Il approchait d'ailleurs de sa cinquantième année, et ne pouvait plus attendre ni temporiser. Il avait donc remis le sceptre à Irène pour le reprendre des mains d'une sœur, comme par droit d'héritage; remplacer sur le Trône une Godounoff, et non la dynastie souveraine de Monomaque, et paraître ainsi moins usurpateur aux yeux du peuple. Jamais cet adroit ambitieux n'avait été aussi actif en secret et publiquement que dans les derniers jours de la vie de Fédor, et dans les premiers du prétendu régne d'Irène. Au dehors, cette activité avait pour but de persuader le peuple qu'il n'était pas possible que l'ordre existât

dans l'Etat, sans les soins de Boris; et secrètement, il travaillait à donner une apparence de liberté et d'amour à ce qu'il obtenait par la force, par la séduction et l'artifice. Il tenait Moscou, comme dans une main invisible, et par ses innombrables affidés, dirigeait les mouvemens de la Capitale (211). L'Eglise, les autorités laïques, l'armée et le peuple écoutaient et suivaient l'impulsion qu'il donnait. Tous le servaient, moitié par crainte, moitié par un sentiment de reconnaissance sincère pour ses services et ses bienfaits. On promettait et on menaçait; on disait en secret et à haute voix que le salut de la Russie était inséparable du pouvoir de Boris. Enfin, après avoir préparé les passions et les esprits à une grande scène dramatique, le neuvième jour après la mort de Fédor, on déclara solennellement qu'Irène refusait la couronne et se retirait pour toujours dans un couvent, pour y prendre l'habit monastique. Cette nouvelle affligea Moscou; les Evêques, le Conseil, les Nobles et les citoyens en masse, tombèrent aux pieds de la veuve couronnée; ils versaient des larmes, l'appelaient leur mère, et la con-

Prise de voile d'Irène.

juraient de ne pas les délaisser dans une telle crise; mais la Tsarine, qui jusqu'alors avait toujours montré un cœur compatissant, ne fut point touchée de leurs supplications, et dit que sa résolution était inébranlable et que l'Etat serait gouverné par les Boyards conjointement avec le Patriarche, jusqu'au moment où tous les Ordres de l'empire de Russie pourraient se réunir à Moscou (212), afin de décider du sort de la patrie selon l'inspiration divine. Le même jour (213), Irène sortit du palais du Kremlin pour se rendre au *monastère des Vierges*, et prit le voile sous le nom d'Alexandra. La Russie resta sans chef et Moscou dans le trouble et l'agitation.

Où se trouvait alors et que faisait Godounoff? Il s'était enfermé dans le monastère avec sa sœur, pleurait et priait avec elle. Il semblait qu'à son exemple, il avait renoncé au monde, à ses grandeurs, au pouvoir, et qu'il avait abandonné le gouvernail de l'Empire et livré la Russie aux orages; mais le pilote ne s'endormait pas, et Godounoff, du fond de l'humble cellule d'un monastère, tenait l'Empire d'une main ferme.

Dès que le Clergé, les Dignitaires et les citoyens, connurent la prise de voile d'Irène, ils se rassemblèrent au Kremlin où Vassili Stchelkaloff, Diak d'Etat et Garde des Sceaux, après leur avoir représenté les funestes conséquences de l'anarchie, exigea d'eux le serment d'obéir au Conseil. Personne ne voulut en entendre parler; tous s'écrièrent : « Nous » ne connaissons, ni les Princes, ni les » Boyards, nous ne connaissons que la Tsa» rine; c'est à elle que nous avons prêté ser» ment et nous ne le prêterons pas à d'autres; » même sous ses habits religieux, elle est » toujours la mère de la Russie (214) ». Le Garde des Sceaux, après avoir pris conseil des Grands, se présenta de nouveau aux citoyens, et leur dit : Que la Tsarine ayant abandonné le monde, ne s'occupait plus des affaires de l'Etat, et que le peuple devait prêter serment aux Boyards, s'il ne voulait voir la destruction de l'Empire. La réponse unanime fut : » S'il en est ainsi, que son frère règne ». Nul n'osa contredire ce vœu ni garder le silence : tous s'écrièrent : « Vive notre père Boris Godounoff! Il succèdera à notre mère la Tsa- Boris proclamé Tsar.

rine ». Sur le champ on se rendit en corps au *monastère des Vierges*, où le patriarche Job, au nom de la patrie, conjura la religieuse Alexandra d'autoriser, par sa bénédiction, son frère à monter sur le Trône qu'elle avait méprisé, par amour pour Jésus-Christ son immortel époux ; ajoutant qu'elle remplirait par-là la volonté divine et celle de la nation ; qu'elle calmerait le trouble qui agitait tous les cœurs ; qu'elle essuyerait les larmes des Russes, malheureux orphelins sans protecteur, et rétablirait l'Empire ébranlé, avant que les ennemis du Christianisme n'eussent appris que le trône de Monomaque était vacant. Tous, sans en excepter Irène, répandaient des larmes en écoutant les paroles éloquentes du Patriarche. Job se tourna vers Godounoff, lui offrit humblement la Couronne et le nomma élu de Dieu pour renouveler la dynastie régnante en Russie, et successeur légitime du Trône, après son beau-frère et son ami qui avait dû tous les succès de son règne à la sagesse de Boris.

C'est ainsi que s'accomplit le désir de l'ambitieux Boris ; mais il savait se contraindre,

et la joie qu'il éprouvait au fond de son âme, ne l'empêcha pas de rester maître de lui-même. Il avait eu, sept ans auparavant, l'horrible courage de plonger le poignard dans le sein du jeune Dmitri, pour s'emparer de la couronne; il feignit de la repousser avec effroi lorsqu'elle lui fut offerte solennellement et d'un accord unanime, par le Clergé, les Autorités et la nation. Il jura qu'étant né sujet fidèle, il n'avait jamais songé à régner, et qu'il n'oserait jamais prendre le sceptre sanctifié par les mains du défunt Tsar, qu'il regardait comme un ange, un père et un bienfaiteur. Il dit que la Russie comptait beaucoup de Princes et de Boyards plus illustres et plus recommandables que lui; mais que, sensible à l'amour que la nation lui portait, il promettait de s'occuper conjointement avec eux du bien de l'Etat avec plus de zèle encore qu'auparavant. A ce discours préparé d'avance, le Patriarche répondit par un discours semblable, rempli de mouvemens oratoires et de citations historiques. Il accusa Boris de trop de modestie et même de désobéissance envers la volonté de Dieu qui se manifestait si visi-

blement dans celle de toute la nation. Il prouva que le Tout-Puissant avait destiné depuis long-temps à lui et à ses descendans le Trône occupé par la dynastie de Vladimir, qui venait de s'éteindre dans la personne de Fédor. Il parla de David, roi des Juifs, de Théodose-le-Grand, de Marcian, de Michel-le-Bègue, de Bazile de Macédoine, de Tibère et d'autres Empereurs de Byzance qui, des rangs les plus obcurs, avaient été élevés au Trône, par des décrets incompréhensibles de la Providence; il compara leurs vertus à celles de Boris; il l'exhorta, le conjura de céder, et ne put ébranler sa fermeté, ni dans ce jour, ni dans les suivans, ni devant le peuple, ni sans témoins, ni par les prières, ni par les menaces. Godounoff refusa positivement la couronne.

Mais les Patriarches et les Boyards ne perdaient point encore l'espoir; ils attendaient l'assemblée générale qui devait avoir lieu à Moscou, six semaines après la mort de Fédor; c'est-à-dire, qu'ils y convoquèrent tous les hommes notables des villes, des gouvernemens; le clergé, les employés civils et militaires, les marchands et les bourgeois. Godou-

noff voulait que ce ne fût point la Capitale seule, mais la Russie entière qui l'appelât au Trône; et il prit ses mesures pour la réussite de ce projet, en envoyant partout des serviteurs dévoués. Cette apparence d'un choix libre et unanime lui paraissait nécessaire, peut-être pour calmer sa conscience, peut-être pour la sécurité de son pouvoir. En attendant, Boris se tint renfermé dans le couvent; et l'Etat fut gouverné par le Conseil, qui en référait au Patriarche dans les affaires importantes, mais qui ne donnait ses Edits qu'au nom de la Tsarine Alexandra. Les rapports des Voïévodes parvenaient également au Conseil, adressés à la Tsarine. Cependant il se manifesta quelques désordres; à Smolensk, à Pskof et dans d'autres villes, les Voïévodes refusaient d'obéir les uns aux autres, et même aux ordres du Conseil (215). Le bruit se répandit en même temps, que le Khan de Crimée faisait une invasion en Russie; et le peuple effrayé disait: le Khan sera aux portes de Moscou, et nous sommes sans Tsar et sans défenseurs. En un mot, tout favorisait Godounoff, car tout avait été arrangé par lui.

Le vendredi 17 février, s'ouvrit au Kremlin la grande assemblée nationale, où siégeaient, outre les principaux membres du clergé, les autorités séculières et celles de la cour, plus de cinq cents fonctionnaires, députés de tous les gouvernemens, pour une affaire de la plus haute importance et qui ne s'était point présentée depuis les temps de Rurik. Il s'agissait d'élire un souverain à la Russie, où jusqu'alors avait régné sans interruption et par droit de succession, la dynastie des princes Varègues; où l'Etat n'existait que par le Souverain, où toutes les lois ne provenaient que de son droit absolu de juger et de gouverner son pays d'après sa seule conscience. Ce moment était critique : celui qui choisit donne le pouvoir et par conséquent le possède. Ni les réglemens, ni l'exemple du passé ne garantissaient la tranquillité de la Nation dans l'acte imposant qu'elle allait remplir; et la Diète du Kremlin, pouvait ressembler à celle de Varsovie. Mais une longue habitude de l'obéissance et l'adresse de Boris, offrirent un spectacle surprenant, l'ordre, l'accord le plus parfait et une condescendance mutuelle dans une foule si diverse,

et dans ce mélange de rangs de toute espèce. Ils semblaient tous n'avoir qu'un désir; on eut dit des orphelins empressés de trouver un père et qui savaient où le chercher. Les citoyens regardaient les nobles, les nobles les grands et ceux-ci tournaient leurs regards vers le Patriarche. Enfin Job, après avoir annoncé à l'assemlée qu'Irène n'avait point voulu régner, ni donner le Trône à son frère, et que Godounoff refusait lui-même la couronne de Monomaque, s'exprima ainsi : « La Russie » privée d'un Souverain, l'attend avec impa- » tience de la sagesse de l'assemblée; vous » Evêques, Archimandrites et Abbés; vous » Boyards, Nobles, Employés, Enfans- » Boyards et gens de toutes les classes de la » ville souveraine de Moscou et de toute la » Russie, faites-nous part de vos idées et don- » nez-nous vos conseils pour chercher un » Maître? Quant à nous, témoins de la mort » du Tsar et Grand-Duc Fédor, nous croyons » que nous ne devons point chercher d'autre » monarque que Boris Godounoff ». Alors tout le clergé, les Boyards, les Militaires et le peuple répondirent unanimement (216). « No-

» tre conseil et notre vœu est de nous prosterner devant Boris, et de ne point chercher à la Russie d'autre maître que lui ». Le zèle devint un transport, et pendant long-temps l'on ne put entendre autre chose que le nom de Boris, répété à haute voix par cette nombreuse assemblée. Il s'y trouvait des princes du sang de Rurik, tels que les Schouisky, les Sitsky, les Vorotinsky, les Rostofsky, les Teliatefsky et d'autres; mais ils étaient privés, depuis long-temps, des droits de Princes souverains, et se trouvaient serviteurs de ceux de Moscou. A l'égard des simples Enfans-Boyards, ils n'osèrent même pas songer à leur droit de naissance, ni disputer la couronne à celui qui, sans porter le titre de Tsar, avait gouverné la Russie pendant treize ans avec un pouvoir obsolu et qui, quoique descendant d'un Mourza Tatare, était frère de la Tsarine. Le calme étant rétabli, les grands racontèrent, en l'honneur de Godounoff, les circonstances suivantes, au clergé, aux fonctionnaires et aux citoyens : « La Tsarine Irène
» et son illustre frère, dès leur plus tendre
» enfance, ont été élevés dans le palais du

» grand Tsar Ivan et nourris de sa table ; le
» Tsar ayant trouvé Irène digne d'être sa belle-
» fille, depuis ce temps Boris ne le quitta plus
» et se forma sous lui dans la science du gou-
» vernement. Un jour le Tsar ayant appris
» que son jeune favori était malade, il alla le
» voir avec nous et lui dit avec bienveillance :
» *Boris, je souffre pour toi comme pour mon*
» *fils, pour mon fils, comme pour ma belle-fille,*
» *et pour ma belle-fille, comme pour moi-même.*
» Il leva trois de ses doigts et dit : *Voilà Fédor,*
» *Irène et Boris; tu n'es point mon sujet, mais*
» *mon fils.* A ses derniers momens, lorsque
» tout le monde s'éloigna pour lui laisser faire
» sa confession, Ivan garda Godounoff au-
» près de son lit et lui dit : *Mon cœur n'a rien*
» *de caché pour toi ; je remets à tes soins mon*
» *fils, ma fille et tout l'Empire ; veille sur eux ;*
» *tu en répondras devant Dieu.* Boris, se rap-
» pelant ces paroles mémorables, a veillé avec
» un soin religieux sur le jeune Monarque et
» sur l'Etat ». Ils dépeignirent ensuite com-
ment le Régent, par sa prudence et son infati-
gable activité, avait élevé notre Patrie, vaincu
le Khan et les Suédois, réprimé la Lithuanie,

étendu les possessions de la Russie, augmenté le nombre des Princes, ses tributaires et ses serviteurs (217). Ils firent valoir la considération que lui témoignaient les plus illustres souverains de l'Europe et de l'Asie, la tranquillité dont on jouissait à l'intérieur, les bienfaits répandus sur l'armée et sur le peuple, la justice qui régnait dans les tribunaux, la protection que trouvaient les pauvres, les veuves et les orphelins. Les Boyards conclurent en disant : « Nous vous rappellerons une par-
» ticularité mémorable. Lorsque le Tsar Fé-
» dor eut, par le courage et les talens du Ré-
» gent, remporté une éclatante victoire sur
» le Khan, il s'en réjouit dans un festin avec
» les Evêques et les Grands de l'Etat. Alors,
» dans une effusion de reconnaissance, il ôta
» de son cou la chaîne d'or des Tsars et la
» passa à celui de Godounoff ». Le Patriarche expliqua à l'Assemblée que le Tsar, par une inspiration du Saint-Esprit, avait ainsi mystérieusement signalé le rang suprême réservé à Boris. De nouveaux cris de « vive notre Sou-
» verain Godounoff » se firent entendre; et le Patriarche dit à l'Assemblée : « La voix du

» peuple est la voix de Dieu ; que sa volonté » soit faite ».

Le lendemain, 18 février, l'église de l'Assomption se remplit de monde, dès le plus grand matin. Le Clergé, les autorités civiles et le peuple, à genoux, adressèrent avec ferveur leurs prières au Tout-Puissant, pour obtenir du Régent, qu'il s'attendrît et acceptât la couronne. On pria pendant deux jours, et le 20 février, Job, les Evêques, les Grands déclarèrent à Godounoff qu'il était élu Tsar, non-seulement par Moscou, mais par toute la Russie. Cependant, Godounoff répondit encore que l'élévation et l'éclat du Trône de Fédor effrayaient son âme ; il jura de nouveau qu'une pensée aussi hardie ne s'était jamais présentée à lui dans les mouvemens les plus secrets de son cœur. Il vit les pleurs, entendit les supplications et resta inébranlable. Il renvoya du couvent les *Tentateurs*, le Clergé et les Boyards, et leur défendit de revenir auprès de lui.

Il fallut chercher un moyen plus efficace ; on s'en occupa et on le trouva. Les Evêques, dans un conseil général qu'ils tinrent avec les

Boyards, convinrent de faire chanter, le 21 février, un *Te Deum* dans toutes les Eglises; et d'aller ensuite avec les insignes de la Religion et de la Patrie, tenter, pour la dernière fois, le pouvoir des larmes et des instances sur le cœur de Boris. En même temps, le Patriarche et les Evèques décidèrent secrétement entr'eux ce qui suit :

« Si Boris prend pitié de nous, nous le re-
» léverons du serment qu'il a fait de ne point
» accepter la couronne de Russie; s'il ne le fait
» pas, nous l'excommunierons et dans le même
» couvent où il se trouve, nous déposerons
» nos croix et nos ornemens pontificaux; nous
» y laisserons les images miraculeuses, nous
» défendrons le service divin et les chants dans
» toutes les Eglises; nous livrerons le peuple
» à son désespoir et l'Empire à sa ruine, aux
» troubles et aux massacres; l'auteur de tous
» ces maux en répondra devant Dieu au jour
» du jugement dernier ».

Cette nuit, toutes les maisons de Moscou restèrent éclairées : tout se préparait à l'acte solennel; dès l'aube du jour, au son de toutes les cloches, la Capitale se mit en mouvement.

Les Temples et les maisons s'ouvrirent, le Clergé, en chantant des prières, sortit du Kremlin ; le peuple se pressait sur les places, dans un profond silence. Le Patriarche et les Evêques portaient les images illustrées par de glorieux souvenirs, celle de la Vierge de Vladimir, celle du Don, et les Etendards sacrés de la Patrie. Le Clergé était accompagné des Boyards, de la Cour, des hommes de guerre, des Tribunaux, des Députés des villes. Tous les habitans de Moscou, à leur suite, les citoyens et la populace, femmes et enfans, se précipitèrent vers le *Monastère des Vierges*, d'où l'on fit sortir, également au son des cloches, à la rencontre du Patriarche, l'image de Notre-Dame de Smolensk. Godounoff la suivait, comme étonné d'une procession aussi solennelle. Il se prosterna devant l'image de la Vierge de Vladimir et les yeux remplis de larmes, il s'écria : « O mère de Dieu ! quelle » est la cause de ton apparition dans ce lieu ? » Prends, ô prends-moi sous ta sainte pro- » tection » ! Il se tourna vers Job, et lui dit avec un air de reproche : « Grand Patriarche, » tu en répondras devant Dieu ». Job lui ré-

pliqua : « Mon fils, cesse de t'affliger et crois » à la Providence. C'est la Sainte-Vierge, qui, » par amour pour toi, vient ici te faire rougir » de ton obstination ». Il se rendit alors dans l'église du Monastère avec le Clergé et les Grands; les Dignitaires et les Députés se tenaient dans l'enceinte, et le peuple, en dehors, couvrait toute l'immense étendue de la plaine. Après avoir célébré la Messe, le Patriarche conjura de nouveau, mais vainement, Boris de ne point refuser la Couronne, et ordonna de porter les Images dans les cellules de la Tsarine, et là, avec les Evêques et les Grands, ils s'inclinèrent jusqu'à terre. Au même instant, à un signal convenu, la foule innombrable qui remplissait les cellules, l'enceinte et les environs du couvent, tomba à genoux en poussant des gémissemens inouis. Tous demandaient un Tsar, un père, enfin Boris. *Les mères jetèrent à terre les enfans qu'elles avaient à leurs mamelles, sans écouter leurs cris* (218). L'enthousiasme l'emportait sur la ruse; il agissait sur les indifférens et sur les hypocrites eux-mêmes. Le Patriarche, en sanglottant, conjura long-temps la Tsarine, au nom des saintes

Images qui se trouvaient devant elle, au nom du Sauveur, de l'Eglise et de la Russie, de donner à des millions de Chrétiens un Souverain adoré dans son illustre frère.

Enfin, on entendit la parole de grâce; les yeux de la Tsarine, qui avait été insensibles jusqu'alors, se remplirent de larmes, et elle dit : « Puisque telle est la volonté du Tout-» Puissant et de la Sainte-Vierge, prenez pour » vous gouverner, mon frère, afin de sécher » les larmes du peuple. Que le désir de vos » cœurs s'accomplisse pour le bonheur de la » Russie. Je donne ma bénédiction à votre » élu, et je le confie au Tout-Puissant, à la » Vierge, aux saints de Moscou, à toi Patriar-» che et à vous Evêques et Boyards; qu'il » monte à ma place sur le Trône »! Tous tombèrent aux pieds de la Tsarine, qui, ayant jeté un regard de tristesse sur *l'humble* Boris, lui ordonna de régner sur la Russie. Mais il témoigna encore de la répugnance, effrayé du poids que l'on confiait à ses faibles mains, et il demanda à en être exempté en disant à sa sœur : « Que, ne fût-ce que par pitié, elle ne » devait pas faire de lui une victime du

» Trône ». Il jura de nouveau que jamais son esprit timide n'avait conçu l'idée d'une pareille élévation, effrayante pour un mortel. Il prenait à témoin le Tout-Puissant, Irène elle-même, qu'il n'avait point d'autres désirs que de vivre auprès d'elle et de contempler sa figure angélique. La Tsarine insista, et Boris, comme au désespoir, dit : « Que ta volonté » s'accomplisse, ô mon Dieu ! montre-moi » la véritable route et ne sois point un juge » rigoureux de ton serviteur. Je me soumets » à tes décrets, en remplissant le désir de la » nation ». Les Evêques et les grands fléchirent le genou devant lui. Le Patriarche, après avoir béni de la Croix Boris et la Tsarine, se hâta d'informer les nobles, les magistrats et tous les citoyens, que le Tout Puissant leur avait donné un Tsar. La joie fut universelle et inexprimable. On levait les mains au ciel, on lui adressait des actions de grâce ; on pleurait ; on s'embrassait, et, depuis la cellule de la Tsarine jusqu'à l'extrémité de la grande plaine, on n'entendait que le cri d'allégresse : *Gloire ! Gloire à Dieu !* Entouré des nobles, pressé par le peuple, Boris, précédé du Cler-

gé, se rendit à l'église du monastère, où le Patriarche, devant les images de la Vierge de Vladimir et du Don, lui donna sa bénédiction pour régner sur Moscou et sur toute la Russie, le proclama Tsar et lui adressa le premier *In plurimos annos*.

Quel choix, en effet, aurait pu être, en apparence, plus solennel, plus unanime, plus légitime que celui-ci et en même temps plus sage? Il n'y avait de changé que le titre de Tsar : le pouvoir restait entre les mains de celui qui le possédait depuis long-temps, et l'exerçait heureusement pour le salut de l'Empire, sa tranquillité intérieure, son honneur au dehors et sa sécurité au dedans! Telles étaient les apparences; mais ce nouveau Monarque, doué de tant de sagesse humaine, était parvenu au Trône par un forfait : la colère céleste menaçait le Souverain criminel et l'Empire malheureux.

CHAPITRE IV.

État de la Russie à la fin du seizième siècle.

Sécurité de la Russie par rapport aux puissances voisines. — Armée. — Appointemens. — Revenus. — Richesses des Strogonoff. — Juridiction. — Tortures et supplices. — Commerce. — Vaisseaux Russes. — Civilisation. — Géométrie et Arithmétique. — Chiffres ou écriture secrète. — Géographie. — Littérature. — Arts et Métiers. — Moscou. — Mœurs. — Exemples de disputes sur l'ancienneté des familles et des rangs. — La Cour. — Vins étrangers et mêts Russes. — Hospitalité. — Longévité. — Médecins. — Médicamens. — Apothicaires. — Différens usages. — Asyle des morts. — Costume des femmes. — Divertissemens. — Bains. — Vices. — Piété. — Mort du premier fils de Boris. — Inspirés. — Tolérance. — Union en Lithuanie.

Après avoir retracé le sort de notre patrie sous le sceptre héréditaire des Souverains de la dynastie Varègue, terminons l'Histoire de sept cent trente-six ans par le tableau de l'état politique et civil de la Russie.

Sécurité de la Russie par rapport aux puissances voisines.

Jamais, à aucune autre époque, l'empire de Moscou, dont Ivan III fonda la puissance et prépara la gloire, n'avait pu se promettre, dans ses relations extérieures, une plus parfaite sécurité. En Lithuanie, le successeur de Bathori sommeillait sur le Trône, environné de Nobles altiers, turbulens et frivoles. La Suède était livrée à l'anarchie; le Khan ne savait que piller par surprise; Mahomet III, occupé d'une guerre sanglante avec l'Autriche, en redoutait une plus dangereuse encore avec le Schah; et la Russie, presque sans verser de sang, s'étant emparé de pays d'une immense étendue au nord de l'Asie, ayant construit des forteresses à l'ombre du Caucase, rétabli ses anciennes limites sur les rochers de la Carélie et n'attendant que le moment favorable pour reconquérir ce qui avait été arraché à la faiblesse d'Ivan, les forteresses Livoniennes et un port sur la Baltique, la Russie, paisible au dehors et au dedans, possédait l'armée la plus nombreuse de l'Europe et travaillait sans cesse à l'augmenter encore. Voici ce que disent les contemporains étrangers, des forces militaires de Fédor.

Armée.

« La seule garde du Tsar se compose de » quinze mille cavaliers nobles. Soixante-cinq » mille enfans Boyards, cavalerie excellente, » se rassemblent tous les ans sur les bords de » l'Oka pour en imposer au Khan. La meil- » leure infanterie est composée de Streletz et » de Cosaques. Les premiers s'élèvent à dix » mille, outre deux mille hommes d'élite; » les seconds à six mille environ. Avec eux et » sur la même ligne, servent quatre mille » trois cents Allemands et Polonais, quatre » mille cosaques Lithuaniens, cent cinquante » Ecossais et Hollandais, cent Danois, Sué- » dois et Grecs. Lorsqu'il est question d'une » expédition militaire importante, tous les » enfans Boyards apanagés se présentent aus- » sitôt pour le service, avec leurs domestiques » et serfs qui ont plutôt l'air de paysans que » de guerriers, quoiqu'ils soient vêtus avec » élégance; ils portent des habits étroits avec » un grand collet rabattu. On ne peut en dé- » terminer le nombre, parce qu'il est aug- » menté en cas de besoin par les bourgeois, les » Nogais et les Tcherkesses, anciens sujets du » royaume de Kazan et serviteurs salariés du

» souverain de Moscou. Les régimens rassem-
» blés dans les gouvernemens portent le nom
» de leurs villes, tel est celui de Smolensk,
» de Novgorod etc.; ils sont composés de
» trois cents à douze cents hommes; beaucoup
» sont mal armés; il n'y a que l'infanterie
» qui ait des arquebuses; mais l'artillerie ne
» le cède pas à la meilleure d'Europe. Les ar-
» mes et l'attirail des chevaux des Voïévodes,
» des officiers et des Nobles, resplendissent
» du poli de l'acier et de l'éclat des pierres
» précieuses. Sur les drapeaux, qui sont bénis
» par le Patriarche, est représentée l'image
» de Saint Georges (219). Les attaques de ca-
» valerie se font toujours au bruit d'énormes
» tambours, de trompettes et de timballes.
» Les cavaliers lancent une nuée de flèches,
» tirent leurs cimetères, les font brandir au-
» tour de leur tête, et se précipitent en avant
» en masses compactes. L'infanterie, agissant
» dans les stèpes contre les tatares de la Cri-
» mée, se retranche ordinairement derrière
» un fort en bois et mobile, qu'on transporte
» sur des chariots; c'est-à-dire qu'on place
» deux rangs de planches sur la distance de

» deux ou trois verstes de longueur, et on » tire de ce fort par des ouvertures prati- » quées dans ces deux murs. En attendant le » Kkan, les Voïévodes envoyent des Cosa- » ques dans les stèpes, où il croît de loin à » loin des chênes élevés ; là, sous chaque » arbre, on voit deux chevaux sellés, l'un » des cavaliers les tient par la bride, son com- » pagnon est sur la cîme de l'arbre et regarde » de tous côtés ; quand il aperçoit de la pous- » sière, il descend, monte à cheval et court » à toute bride à un autre chêne. Il crie de » loin et désigne de la main l'endroit où il a » vu s'élever la poussière. Le gardien de cet » arbre ordonne à son camarade de courir » également vers le troisième chêne pour » porter cette nouvelle qui, dans quelques » heures, parvient de cette manière à la ville » la plus proche ou au Voïévode d'avant- » garde ».

Les mêmes auteurs auxquels nous emprun- tons ces détails, observent que, de même qu'au temps d'Ivan ; les Russes se battent mieux dans les retranchemens qu'en rase campagne (220); ilsajoutent : « Que ne peut-on

» pas attendre, avec le temps, d'une armée
« innombrable, qui, ne craignant ni le froid
» ni la faim, et ne redoutant que la colère du
» Tsar, erre dans les déserts du Nord, sans
» autre nourriture que de l'avoine pilée et du
» biscuit, sans équipages, sans abri, et dans
» laquelle on n'accorde, pour l'action la plus
» éclatante, qu'une petite monnaie en or, à
» l'effigie de Saint Georges, et que le guerrier
» favorisé porte sur sa manche ou sur son
» bonnet » ?

Mais les Tsars n'étaient plus avares et n'épargnaient pas leurs trésors pour améliorer l'organisation de leurs armées. Déjà Ivan donnait en campagne des appointemens en argent aux guerriers (221). Fédor, ou plutôt Godounoff, outre des domaines, donnait depuis douze jusqu'à cent roubles, à chaque Noble et enfant Boyard, qui composaient la garde des quinze mille du Tsar; il donnait à chaque Streletz ou Cosaque, sept roubles outre la nourriture, et à la cavalerie des bords de l'Oka, à peu près quarante mille roubles par an. Cette somme, jointe à la solde des guerriers étrangers, à celle des Boyards, des grands Appointemens

Officiers et aux traitemens des autres fonctionnaires les plus distingués, dont les premiers avaient sept cents roubles et les seconds de deux cents à quatre cents, montait à quelques millions d'argent d'aujourd'hui et prouvait la prospérité croissante de la Russie; prospérité démontrée d'une manière encore plus évidente par les détails suivans et circonstanciés des revenus de l'Empire (222).

Revenus. 1°. Le domaine particulier du Tsar, composé de trente-six villes avec des bourgs et des villages, fournissait à la Chambre des finances, outre la rétribution en argent, du blé, du bétail, de la volaille, du poisson, du miel, du bois et du foin, dont on vendait pour une valeur de soixante mille roubles, après avoir fourni à l'entretien de la Cour, et malgré les prodigalités d'Ivan. Mais, sous le règne de Fédor, un meilleur système d'administration, introduit par le grand maréchal Grégoire Godounoff, mit à même de vendre de ces objets pour plus de deux cent trente mille roubles, à peu près un million cent cinquante mille roubles d'argent actuel.

2°. La taille et l'impôt de la Couronne,

qu'on percevait en blé et en argent, rapportaient à la caisse des provinces (223) quatre cent mille roubles; le pays de Pskoff, dix-huit mille; celui de Novgorod, trente-cinq mille; ceux de Tver et de Torjek, huit mille; celui de Rézan, trente mille; celui de Mourom, douze mille; de Kholmogory et de la Dvina, huit mille; de Vologda, douze mille; de Kazan, dix-huit mille; d'Oustioug, trente mille; de Rostoff, cinquante mille; de Moscou, quarante mille; de la Sibérie, en fourrures, vingt mille; de Kostroma, douze mille, etc.

3°. Il y avait encore différens impôts pour les villes, tels que ceux qui étaient prélevés sur le commerce, sur les procédures, les cabarets et les bains, et qui étaient portés au Trésor de la grande recette. Moscou y était compris pour douze mille roubles, Smolensk pour huit, Pskoff pour douze, Novgorod pour six, Roussa, où se faisait le sel, pour dix-huit, Torjek pour huit cents, Tver pour sept cents, Jaroslaf, pour douze cents, Kostroma pour dix-huit cents, Nijni pour sept mille, Kazan pour onze mille, Vologda pour deux mille, etc. Ces impôts montaient à huit

cent mille roubles, en comptant les économies des Chambres militaires, celles des Streletz, des étrangers et de l'artillerie, qui, ayant leurs propres revenus, envoyaient également au trésor de la grande recette, les sommes qui leur restaient; de manière que le trésor du Kremlin, sous le cachet de Fédor ou de Godounoff (224), après avoir satisfait à toutes les principales dépenses de l'Empire pour la Cour et l'armée, ne recevait pas moins chaque année d'un million quatre cent mille roubles (six à sept millions de nos roubles d'argent d'aujourd'hui). Malgré cette richesse, dit Fletcher dans son livre sur la Russie, Fédor, suivant le conseil de Godounoff, fit fondre une quantité de vases d'or et d'argent dont il avait hérité de son père, et en fit battre monnaie; voulant, par cette preuve d'une prétendue pénurie, justifier l'énormité des impôts.

Pour augmenter les richesses de l'Etat, Fédor, à l'assemblée générale du Clergé et des Boyards, au mois de juillet 1584, confirma l'ordonnance d'Ivan, de 1582, qui prescrivait aux Evêques, aux Eglises et aux Couvens, de

céder à la Couronne et sans paiement, tous les anciens domaines des Princes avec les terres qui leur avaient été engagées; en même temps il supprimait, jusqu'à nouvel ordre, les lettres d'immunité, qui dispensaient de tout impôt une grande partie des biens de l'Eglise, des Boyards et des Princes; ce qui faisait un grand tort au Trésor et un grand mal aux autres propriétaires; car les paysans les quittaient pour aller habiter les terres affranchies d'impôts (225). Dans ce même Edit, on lit : « Les » terres et villages légués aux Monastères pour » le repos des âmes, doivent être rachetés par » les héritiers et, à leur défaut, par le Souve- » rain, pour être distribués aux militaires », pour lesquels il ne se trouvait plus assez de domaines (226).

Mais l'enrichissement du Trésor, au dire des étrangers (227), était en quelque sorte préjudiciable à la prospérité publique : 1° les impôts, quoique diminués par Fédor, étaient encore onéreux; 2° l'établissement des cabarets dans les villes, propageait l'ivrognerie, ruinait les citoyens, les artisans, même les cultivateurs et détruisait leur fortune et leur

moralité ; 3° le monopole qu'exerçait la Couronne faisait souffrir le commerce en le privant de la liberté de vendre ses marchandises avant que celles du Tsar ne fussent vendues.

Richesses des Strogonoff.

Fletcher dit, que « parmi les marchands, il
» n'y avait de connus pour leurs richesses que
» les frères Strogonoff, qui avaient jusqu'à
» trois cent mille roubles, argent comptant,
» environ un million et demi des nos roubles
» d'argent actuel, outre leur fortune en im-
» meubles ; qu'ils avaient à leur service beau-
» coup de maître-ouvriers étrangers et Hol-
» landais, quelques apothicaires et médecins,
» dix mille hommes libres et cinq mille serfs,
» occupés à cuire le sel, à abattre les forêts et
» à cultiver la terre depuis la Vitchegda jus-
» qu'aux frontières de la Sibérie ; il ajoute
» qu'ils payaient annuellement au Tsar, vingt-
» trois mille roubles d'impôts, mais que le
» gouvernement les ruinait impitoyablement
» en leur demandant tous les jours davantage;
» tantôt sous la forme d'impôt, tantôt sous
» celle d'emprunt ; qu'en général, il y avait
» peu de gens riches en Russie, car le Trésor
» absorbait tout ; que les Princes apanagés et

» les Boyards, ne vivaient que des faibles ap-
» pointemens qu'ils recevaient et des revenus
» de leurs fiefs, à peu près mille roubles pour
» chacun, dépendant entièrement de la fa-
» veur du Tsar ». Cependant les Boyards et plusieurs Dignitaires avaient de riches domaines, tant héréditaires que ceux qu'ils avaient reçus des Souverains; et les descendans des anciens Princes conservaient encore, même au temps d'Ivan, une partie de leurs apanages; c'est ainsi que le célèbre prince Michel Vorotinsky, en 1572, possédait le tiers de Vorotinsk, à titre de propriété héréditaire (228).

En augmentant l'armée et les revenus, le gouvernement, comme nous l'avons vu, s'occupait d'une meilleure organisation de l'Empire et songeait à la sécurité des individus et de leurs fortunes. Quoique des étrangers aient dit qu'il n'y avait, à cette époque, en Russie, aucunes lois civiles, excepté l'aveugle volonté du Tsar, ces *Lois* données par le *premier Autocrate* de Moscou, ce qui est digne de remarque, complètées par son fils, corrigées et perfectionnées par son petit-fils, servaient de

Juridiction.

règle fondamentale dans tous les procès ; et Ivan-le-Terrible, qui foula à ses pieds tout principe d'humanité, ne toucha point aux Lois Civiles. Il ne reprit même pas les terres de la Couronne, à ceux qui pouvaient prouver qu'ils en jouissaient depuis plus de six ans (229). Godounoff, ayant, au nom de Fédor, publié cette Loi politique, si importante sur l'asservissement des cultivateurs, n'avait rien ajouté au Code ; mais il veillait à ce qu'il fût exactement observé ; car, il ambitionnait la réputation d'homme juste, et s'en montrait digne dans toutes les affaires publiques ; ce qu'attestent les Annalistes, qui font l'éloge du siècle heureux de Fédor. Comme au temps d'Ivan, les tribunaux des provinces étaient présidés par les Lieutenans du Tsar, qui étaient choisis parmi les Boyards et les premiers Dignitaires ; tous les membres du Conseil de Fédor étaient Lieutenans de quelque province et quittaient rarement Moscou ; mais ils avaient des adjoints, des Diaks, autorisés par eux à juger. On dit que le peuple détestait généralement les Diaks pour leur cupidité : n'étant jamais en place que pour peu de

temps, ces fonctionnaires ne cherchaient qu'à s'enrichir au plutôt par toutes sortes de moyens ; les plaintes recevaient satisfaction, mais c'était ordinairement après que celui qui avait pillé, était déjà remplacé : alors on le jugeait avec sévérité ; on le privait de tout ce qu'il avait acquis illégitimement, on l'exposait en public, on le fouettait et on lui attachait au cou quelques-uns des objets pillés par lui, une bourse avec de l'argent, des zibelines ou autres choses. La Loi ne permettait aucun présent ; mais les gens rusés trouvèrent moyen de l'éluder. Le pétitionnaire, en entrant chez le juge, déposait de l'argent sous les Images, prenant pour prétexte d'acheter des cierges ; mais cette invention fut bientôt défendue par un Oukase. Ce n'est que le jour de Pâques qu'il était permis aux Juges et aux Employés de recevoir en présent, avec un œuf rouge, quelques ducats, dont le prix montait ordinairement (230) à cette époque, de seize à vingt-quatre altines et plus. Du moins, nous voyons le louable effort que faisait le gouvernement pour remédier à un mal connu même dans des siècles plus civilisés. Le même zèle qui

Tortures et supplices.

cherchait à diminuer les délits, introduisait ou conservait chez nous l'usage barbare de la torture : afin de parvenir à connaître la vérité de la bouche d'un accusé, on le brûlait à différentes reprises, on lui rompait les côtes, et on lui enfonçait des clous dans le corps. Les meurtriers et autres scélérats étaient pendus, avaient la tête tranchée, étaient noyés ou empallés. Le condamné, en se rendant au lieu du supplice, tenait dans ses mains liées un cierge allumé. La peine était commuée pour les nobles militaires : le crime pour lequel on pendait un paysan ou un bourgeois, n'était puni, dans un Enfant-Boyard, que de la prison ou des verges. Le meurtrier d'un de ses propres esclaves, payait une amende en argent. Les nobles jouissaient encore d'un singulier privilége, dans les procès civils ; ils avaient le droit de se faire remplacer par leurs serviteurs pour prêter serment de même que pour les punitions corporelles, auxquelles ils étaient condamnés pour avoir manqué à payer ce qu'ils devaient.

Commerce. Le commerce, quoiqu'en partie comprimé par le monopole du Gouvernement, acquit pourtant de l'extension au temps de Fédor,

par les progrès de l'industrie. Nous devons à la curiosité et à l'esprit d'observation des Anglais, qui savaient le plus en profiter, les données très-détaillées que nous avons à cet égard. « Il existe peu de contrées au monde, écri- » vent-ils, où la nature ait été plus généreuse » envers les hommes qu'en Russie, et où elle » ait répandu ses dons avec plus d'abondance. » Les jardins et les vergers sont remplis de » fruits et de légumes savoureux; de poires, » de pommes, de prunes, de melons, de » pastèques, de concombres, de cerises, de » framboises, de fraises, de groseilles; les bois » et les prairies tiennent lieu de potagers. Des » plaines d'une immense étendue sont cou- » vertes de blé, de froment, de seigle, d'orge, » d'avoine, de pois, de sarrazin, de millet. » L'abondance fait naître le bon marché : une » mesure de froment ne vaut ordinairement » pas plus de deux altines, (trente kopecks » d'argent actuel). Il n'y a que l'indolence » des cultivateurs et la cupidité des riches qui » produisent quelquefois la cherté. Ce fut la » cause pour laquelle on paya à Moscou, en » 1582, treize altines pour une mesure de

» froment et de seigle. Le blé et les fruits forment un des objets principaux du commerce de l'intérieur; pour celui du dehors les Russes possèdent :

» 1°. Des pelleteries de zibelines, de renards, de castors, de lynx, de loups, d'ours, d'hermines, de petits-gris dont on vend pour l'Europe et l'Asie, aux marchands Persans, Turcs, Bukhars, Ibériens et Arméniens, pour cinq cent mille roubles (231). Les plus belles zibelines viennent de l'Obdorie ; les ours blancs de Petchera ; les castors de Kola, les martres de Sibérie, de Kadom, Mourom, Perme et Kazan ; les petits-gris et les hermines de Galitche, Ouglitche, Novgorod et Perme.

» 2°. La cire : on en vend chaque année de dix à cinquante mille pouds (232).

» 3°. Le miel : il s'emploie dans la boisson favorite des Russes, mais il se transporte également dans les pays étrangers et principalement des contrées de la Mordva, des Tchérémisses, de Seversk, de Rézan, de Mourom, de Kazan, de Dorogobouge et de Viasma.

» 4°. Le suif : on en exporte près de cent
» mille pouds, de Smolensk, Jaroslaf, Ou-
» glitche, Novgorod, Vologda, Tver et Go-
» rodetz ; mais toute la Russie, riche en pâ-
» turages, abonde également en suif dont il
» se dépense très-peu, dans l'intérieur, à la
» fabrication des chandelles, car les gens riches
» se servent de bougies et le peuple d'allu-
» mettes.

» 5°. Les peaux d'élans, de daims et d'au-
» tres : on en exporte jusqu'à dix mille. Les
» plus grands élans se trouvent dans les forêts
» aux environs de Rostoff, Vitchegda, Nov-
» gorod, Mourom et Perme ; ceux de Kazan
» sont moins grands.

» 6°. La graisse de veaux marins : ces ani-
» maux se pêchent près d'Arkhangel, dans le
» golphe de Saint-Nicolas.

» 7°. Les poissons : on regarde comme le
» meilleur celui qu'on appelle poisson blanc ;
» les villes les plus célèbres pour la pêche,
» sont, Jaroslaf, Biélooséro, Nijni, Astra-
» khan et Kazan. Elles rapportent par-là un
» revenu considérable au Tsar.

» 8°. Le Kaviar, d'Esturgeon, de Sévriouga,

» de Sterled, se vend aux marchands Hollan-
» dais, Français, et en partie aux Anglais, et
» s'exporte en Italie et en Espagne.

» 9°. Une quantité d'oiseaux : le gerfault se
» vend un prix très-élevé.

» 10°. Le lin et le chanvre : il s'en exporte
» beaucoup moins en Europe depuis que la
» Russie a perdu Narva. Le lin abonde à
» Pskof, et le chanvre à Smolensk, Dorogo-
» bouge et Viasma.

» 11°. Le sel : les meilleures salines se trou-
» vent à Staraïa-Rouza ; il y en a aussi à Perme,
» à Vitchegda, à Totma, à Kinechma et à
» Solovki. Les lacs d'Astrakhan produisent
» du sel naturel. Les marchands payent pour
» lui, à la Couronne, trois *dengas* par poud.

» 12°. Le goudron : on en exporte une
» grande quantité des contrées de Smolensk
» et de la Dvina.

» 13°. Ce qu'on appelle les dents de pois-
» sons ou défenses de chevaux marins : on en
» fait des rosaires, des manches, etc., une
» poudre médicale, propre, à ce qu'on pré-
» tend, à détruire l'effet du poison. On en
» exporte en Perse et en Bukharie.

» 14°. Le Talque, qu'on emploie en guise » de verre, se trouve en grande quantité en » Carélie et dans le pays de la Dvina.

» 15°. Le salpêtre et le souffre : le premier » se fait à Ouglitche, Jaroslaf, Oustioug : le » second se trouve près du Volga, dans les » lacs de Samara ; mais on ne sait point l'é» purer.

» 16°. Le fer : il est très-mauvais ; on le » trouve en Carélie, à Kargapol et à Ous» tioujna.

» 17°. Les soi-disant perles de Novgorod : » on en trouve dans les rivières du pays de » Novgorod et de la Dvina (233) ».

Pour ces richesses naturelles et variées de la Russie, l'Europe et l'Asie lui fournissaient en échange les produits de leur industrie et les productions de leur sol. Voici le prix de quelques-uns des objets qu'on apportait alors à Astrakhan sur des vaisseaux Anglais, Hollandais et Français (234).

La plus belle émeraude ou saphir coutait soixante roubles (trois cents roubles d'argent actuel) ; un zolotnik de perles de moyenne grosseur, deux roubles et plus ; l'or et l'argent

filé, six roubles la livre; l'aune de velours, de Damas, de satin, près d'un rouble; une pièce de drap fin anglais, trente roubles, plus ordinaire, douze, et une aune, vingt altines; une pièce de perkale, deux roubles; un tonneau de vin de France, quatre roubles; un de citrons, trois roubles; de harengs, deux roubles; le poud de sucre, de quatre à six roubles; de sucre d'orge, dix roubles; de clous de girofles et de canelle, vingt roubles; de riz, quarante copecks; d'huile, un rouble et demi; de poudre à canon, trois roubles; d'encens, trois roubles; de vif-argent, sept roubles, de plomb, deux roubles; de cuivre travaillé, deux roubles; de fer en lame, quarante copecks; de coton, deux roubles; de bois de sandale, un rouble; une main de papier, quarante copecks. Outre cela, les étrangers nous procuraient une quantité de leur argent monnoyé, en évaluant l'écu de Hollande à douze altines. Un seul vaisseau apportait quelquefois jusqu'à quatrevingt mille écus, qui payaient le droit d'entrée comme les marchandises; ce droit, en général, était très-considérable; par exemple, les Nogais

qui faisaient le commerce des chevaux, payaient à la Couronne cinq pour cent du prix, et, outre cela, donnaient encore au Tsar, et à son choix, la dixième partie de leurs troupeaux de chevaux. Un beau cheval nogai ne coutait pas moins de vingt roubles.

Le commerce d'échange que nos marchands faisaient dans nos ports septentrionaux, avec les nations Européennes, leur présentait assez d'avantages pour qu'ils ne songeassent pas à aller par mer dans d'autres pays. Mais il est intéressant de savoir qu'à cette époque nous avions déjà des vaisseaux à nous. En 1599, un ambassadeur de Boris revint d'Allemagne sur deux grands vaisseaux qu'il avait achetés et armés à Lubeck, avec un pilote et des matelots qu'il y avait loués (235). Vaisseaux Russes.

Le commerce anséatique, naguère si célèbre et si utile à la Russie, presqu'entièrement détruit par la concurrence de l'Angleterre et de la Hollande, essayait de retrouver, dans les ruines de Novgorod, les traces de son ancienne splendeur. En 1596, le Tsar permit de nouveau à la ville de Lubeck, d'y établir un bazar (236). Mais Novgorod, Pskoff et toute

la Russie regrettaient encore la perte de Narva; et les Suédois qui en étaient maîtres, étaient un obstacle à la prospérité de cet établissement.

« Trouvant dans le commerce un moyen » d'enrichir la Couronne, dit Fletcher, et » s'occupant peu du bien-être des Négocians, » les Tsars ne favorisent guère non plus la » civilisation, sont ennemis des innovations » et ne laissent entrer chez eux d'étrangers

Civilisation.

» que les gens nécessaires à leur service; ils » ne permettent pas à leurs sujets de quitter » leur patrie, dans la crainte des lumières » que l'esprit naturel des Russes, esprit qui » se fait remarquer même dans les enfans, » les rend particulièrement propres à acquérir (237). Les seuls Russes qui paraissent de » temps en temps en Europe, sont les Ambassadeurs ou les déserteurs ». Ce récit est en partie dénué de vérité: nous ne voyagions pas, parce que cela n'était pas dans nos usages et que rien n'avait encore éveillé en nous ce sentiment de curiosité, apanage d'un esprit cultivé. Il n'était point défendu aux marchands de faire le commerce hors de leur patrie; et

le despote Ivan envoyait en Europe des jeunes gens pour s'y instruire. Il est vrai que les étrangers n'étaient admis chez nous qu'avec choix et circonspection. En 1591, Nicolas Varkotche, ambassadeur de Rodolphe, écrivit à Boris, qu'un certain comte Italien nommé Scotti, appelé à Moscou par Ivan, désirait servir Fédor; que ce Comte, distingué par l'Empereur et par plusieurs Souverains, possédait le don de toutes les langues qu'on parlait sur la terre, et toutes les sciences; au point que, ni en Italie, ni en Allemagne, on ne pouvait trouver personne à lui comparer. Boris répondit: « Je loue l'intention du » Comte, homme aussi noble et aussi instruit. » Notre grand Souverain, bienveillant pour » tous les étrangers qui nous arrivent, le » distinguera sans doute, mais je n'ai pas » encore eu le temps de lui en parler ». Il n'y a nul doute que le Comte ne fut connu en Russie pour un espion ou pour un homme dangereux et que cette raison n'ait fait rejeter ses offres; car, non seulement nous ne refusions pas les gens instruits, mais nous les invitions à venir chez nous; témoin John

Dee, illustre mathématicien, astrologue et alchimiste, que la reine Elisabeth appelait son philosophe, et qui se trouvait alors en Bohême : Fédor lui fit proposer par les négocians de Londres, deux mille livres sterlings par an, à quoi Boris ajouta mille roubles, la table du Tsar et tout le service, pour profiter, à ce que l'on prétendait, de ses connaissances pour la découverte de nouveaux pays au Nord-est, au delà de la Sibérie. Mais n'est-il pas plus probable que c'était pour lui confier l'éducation du fils de Boris, que, dans ses pensées secrètes, le père destinait déjà au Trône? La réputation d'alchimiste et d'astrologue relevait encore aux yeux de l'ignorance celle de mathématicien; mais Dee, dont l'imagination n'était tendue qu'à la recherche de la pierre philosophale, et fier dans sa pauvreté, refusa les propositions du Tsar en témoignant sa reconnaissance, et sembla ainsi avoir prévu, par les calculs de l'astrologie, sa science favorite, le sort futur de la Russie et de la famille de Boris.

Ce que nous recherchions avec le plus de zèle en Europe, c'était des métallurgistes

pour nos mines de Petchera, découvertes déjà en 1491, mais qui étaient presque inutiles par le manque de mineurs habiles. En 1597, lorsque le Tsar envoya auprès de l'Empereur le gentilhomme Véliaminoff, il lui ordonna de nous procurer en Italie, à quelque prix que ce fût, des ouvriers qui sussent trouver et couler l'or et l'argent. Outre quatre ou cinq mille soldats étrangers que Fédor payait, la *Slobode de la Jaousa*, à Moscou, se peuplait chaque jour davantage d'Allemands qui, du temps d'Ivan, s'enrichissaient par la vente de l'eau-de-vie et de l'hydromel, et étalaient un luxe scandaleux; leurs femmes ne voulaient porter que des habits de velours et de satin. Sous le règne de Boris, ils obtinrent de nouveau la permission d'avoir une église, et quoiqu'ils vécussent séparés, ils communiquaient librement et amicalement avec les Russes. Les Tsars, en suivant fidèlement les principes d'Ivan III, et en attirant, au moyen de l'or et des honneurs, les artistes, les savans Européens, en multipliant les écoles paroissiales et le nombre des lettrés parmi les employés, auxquels la noblesse même portait

envie à cause de l'importance qu'ils avaient acquise dans le gouvernement, les Tsars, dis-je, étaient loin de redouter les lumières; ils cherchaient au contraire à les propager autant qu'ils le pouvaient ou savaient le faire, et si nous ne connaissons pas leur pensée, nous voyons leurs actions favorables à la civilisation de la Russie, dont nous présenterons ici quelques nouveaux résultats.

Une opération d'arpentage qu'on fit, depuis 1587 jusqu'en 1594, dans le pays de la Dvina, sur les deux rives du Volga (238), et probablement dans d'autres provinces, donna peut-être lieu à la composition du premier ouvrage de géométrie en langue Russe. Les copies que nous en avons ne vont pas au-delà du dix-septième siècle. Ce livre est appelé, *Livre de science profonde*, par l'auteur, « qui donne » un moyen facile de mesurer les endroits » les plus inaccessibles, les plaines, les élé» vations et les vallées, à l'aide du compas ». Il explique la division de toutes les contrées habitées de la Russie *en charrues* et *en parties*, pour les impôts à payer à la Couronne. (On comptait dans *une charrue* quatre cents arpens

Géométrie et Arithmétique.

de bonne terre, et dans *une partie*, six). C'est à cette époque également que nous rapportons le premier livre d'arithmétique (239), écrit d'une manière peu intelligible. Dans la préface de cet ouvrage, il est dit : « *Sans cette*
» *philosophie des nombres, inventée par les*
» *Phéniciens*, *et une des sept sciences libérales*,
» *on ne peut être, ni philosophe, ni docteur, ni*
» *négociant habile*; *et par sa connaissance, on*
» *obtient la plus grande faveur auprès du Tsar* ».
A la fin de ce livre, on parle du cycle, de la composition du corps humain et de la phisiognomonie. Dans les deux livres, dans celui qui traite de la géométrie et dans celui de l'arithmétique, on emploie, pour les calculs, des lettres slaves et des chiffres. C'est à cette époque que, dans les papiers diplomatiques, nous commençâmes à nous servir de chiffres secrets. En 1590, l'envoyé Ivanoff écrivit de Lithuanie au Tsar au moyen *d'un nouvel alphabet*, emprunté à l'ambassadeur d'Autriche, Nicolas Varkotche (240). Le livre intitulé, *Géographie détaillée de l'empire de Russie*, fut probablement composé sous le règne de Fédor, puisque nous y trouvons les noms de

Chiffres ou écriture secrète.

Géographie.

Koursk, Voronège et Oskol, villes construites de son temps, et que nous n'y trouvons pas ceux des villes plus modernes fondées par Godounoff, telles que Borissoff sur le Donetz septentrional, et celle de Tsaref-Borissof à l'embouchure de la Protva (241). Ce livre, copié en 1627 au *Bureau militaire*, décide pour nous plusieurs questions géographiques importantes, en désignant, par exemple, où se trouvaient l'ancienne Ugorie, l'Obdorie, la capitale de Bati et les camps des Nogais.

Littérature. Le champ de la littérature ne nous offre point de moisson abondante, depuis le temps d'Ivan jusqu'à celui de Godounoff; mais le langage s'épura, et il s'embellit d'une nouvelle harmonie. On ne trouve de véritable éloquence inspirée par le sentiment, que dans les lettres de Kourbsky à Ivan. Joindrons-nous au nombre des écrivains, Ivan lui-même, auteur d'écrits pompeux et prolixes, tant religieux que satiriques (242)? Il y a de la vivacité dans son style et de la force dans sa dialectique. Les meilleures productions de ce siècle, sont, *le Livre des degrés, les vies des Saints*, par Macaire, *et les cent chapitres du grand Concile.*

Il est probable que le métropolitain Dionisi mérita le surnom de *Grammairien* par quelques écrits estimés; mais nous ne les connaissons pas. Le patriarche Job a décrit la vie, les vertus et la mort de Fédor, d'un style fleuri et qui n'est pas dépourvu de chaleur. Voici comme il parle de son héros: « Ses vertus » l'ont égalé aux plus dignes Souverains de » l'antiquité; il fut l'ornement et la lumière » de ses contemporains, et le plus bel exem- » ple pour ceux à venir; sans s'attacher au » vain éclat de la terre, il nourrissait son âme » royale de la parole de Dieu, et tel qu'une » source intarissable, il répandait ses bienfaits » sur l'univers. Il prospérait, avec sa tendre » épouse, dans la pratique de la vertu et dans » la foi divine... Il n'avait qu'un seul bien sur » la terre, un seul rejeton de la dynastie ré- » gnante, et il fut privé de sa fille chérie; afin » qu'il donnât l'exemple d'un cœur brisé par » la douleur, et qui cependant se soumet, » avec une humilité chrétienne, à la volonté » du Tout-Puissant, tandis que la nation en- » tière se livrait au désespoir.... O nouvelle » effrayante et terrible! *Le Tsar adoré de la*

» *Russie passe dans les bras de l'Eternel !*
» Mais ce n'est point par la mort, c'est par
» un sommeil tranquille; l'âme s'envole et le
» corps reste immobile.... Nous ne voyons,
» ni frémissemens, ni convulsions.... Voilà
» le moment des sanglots et non des discours;
» de la prière et non de l'éloquence.... La pa-
» role du Prophète s'accomplit sur nous :
» *Qui donnera une source à mes larmes, afin*
» *que je puisse assez pleurer ?*.... Tout est dou-
» leur, tout est plainte.... Dès ce moment le
» Trône antique et brillant de la grande Rus-
» sie commence son veuvage, et la populeuse
» et grande ville de Moscou dévient une triste
» orpheline (243) ». Job qui devait le Patriar-
cat à Boris, et qui lui était sincèrement dé-
voué, dit de lui dans ce discours : « Aux
» temps heureux de Fédor, gouvernait sous
» lui son illustre beau-frère et *serviteur*,
» homme supérieur, unique en Russie, non
» seulement par l'éclat de son rang, mais
» aussi par sa profonde sagesse, sa bravoure
» et sa piété. Par ses soins, cet Empire floris-
» sait dans une paix glorieuse, à l'étonnement
» de tout le monde et même du Tsar, et à la

» gloire du Régent, gloire qui retentissait,
» non seulement dans notre patrie, mais dans
» les contrées les plus éloignées de l'univers,
» d'où arrivaient chez nous des ambassadeurs
» avec des dons précieux, pour se prosterner
» devant le Tsar, et contempler la beauté
» éclatante, la sagesse, les vertus du Régent,
» au milieu d'un peuple heureux par lui, au
» milieu de la Capitale qu'il avait si magnifi-
» quement embellie ». Job écrivit aussi une lettre de consolation à l'épouse de Fédor, lorsqu'elle pleurait la perte de sa fille chérie (244). Il conjurait Irène d'être non seulement mère, mais Tsarine et chrétienne ; il condamnait sa faiblesse avec le zèle d'un pasteur, mais il plaignait son malheur avec la sensibilité d'un ami, ranimant en elle l'espoir de donner un successeur au Trône. Cet écrit est plus remarquable par l'intérêt du sujet que par les pensées et l'éloquence. Le Patriarche, en rappelant à Irène les préceptes de l'Evangile sur la confiance qu'on doit mettre dans le Très-Haut, ajouta : « Qui mieux que toi connais l'Ecri-
» ture-Sainte? Tu peux en instruire les au-
» tres, conservant dans ton cœur et dans ta

» mémoire tous les principes de sagesse qui y » sont renfermés ». Irène, élevée à la Cour d'Ivan, avait l'instruction de son temps ; elle lisait la Bible et les œuvres des Pères les plus célèbres de notre Eglise. Les Russes possédaient déjà une Bible imprimée et publiée à Ostrog; mais les œuvres des Saints-Pères n'existaient qu'en manuscrits (245). Parmi les traductions manuscrites des ouvrages d'auteurs anciens, en langue Slave ou Russe, que l'on connaissait alors et que nous conservons dans nos bibliothèques, se trouve la dissertation de Gallien sur les élemens du grand et du petit univers, sur l'âme et le corps, traduite du latin, langue que les Russes, quoiqu'en dise un étranger contemporain, n'avaient point *en horreur* : pauvres encore dans les moyens de s'instruire, ils profitaient de toutes les occasions de satisfaire leur curiosité ; souvent ils cherchaient à trouver un sens là où il n'y en avait pas, à cause de l'ignorance des copistes ou des traducteurs, et mettaient une patience admirable à recopier des livres remplis de fautes. Cette obscure traduction de Gallien se trouvait parmi les manuscrits de Saint Cyrile de Biélo-

ozéro, et par conséquent existait déjà au quinzième siècle. Faisons également mention d'un manuscrit qui avait rapport à la médecine, traduit du Polonais, en 1588, pour le voïévode de Serpoukhoff, Thomas Boutourlin. Ce monument de la science et de l'ignorance de ce temps, est très-curieux par rapport à la langue et par la traduction hardie de quelques noms ou de quelques termes techniques (246).

C'est peut-être au temps de Fédor ou de Godounoff que se rapportent également les anciennes chansons Russes, dans lesquelles il est question de la conquête de Kazan et de la Sibérie; des orages du règne d'Ivan; du vertueux Nikita Romanovitche, frère de la tsarine Anasthasie; du scélérat Malouta Skouratoff; des invasions des Khans en Russie. Les contemporains racontent et leurs descendans chantent les événemens. La mémoire trompe, l'imagination amplifie, le goût moderne corrige, mais l'esprit reste et conserve quelques traits marquans du siècle; et, non seulement dans nos chansons de guerre ou de chasse, mais même dans celles d'amour, on retrouve le cachet de l'antiquité : on y voit comme l'em-

preinte d'un objet qui n'existe plus pour nous; nous y entendons comme l'écho d'une voix qui ne résonne plus; nous y trouvons la fraîcheur de sentiment que l'homme perd avec les années, et les nations avec les siècles. On connaît la chanson sur le tsar Ivan (247).

« *On voyait naître la gloire de la ville de Moscou ;*
» *On voyait naître aussi la tyrannie du Tsar terrible.*
» *Son coup d'essai dans les armes fut la prise de Kazan ;*
« *Et ce fut en passant qu'il s'empara d'Astrakhan* ».

Sur le fils d'Ivan condamné à mort :

« *L'astre terrestre va tomber ;*
» *La bougie, faite de la cire la plus pure, va s'éteindre ;*
» *Nous allons perdre le Tsarévitche* ».

Voici celle sur un guerrier qui va mourir dans un stèpe sauvage, sur un tapis étendu auprès d'un feu qui s'éteint :

« *Le sang coule de ses plaies sur la cendre brûlante ;*
» *A sa tête se trouve un crucifix ;*
» *A sa droite est son glaive acéré ;*
» *A sa gauche son arc détendu,*
» *Et à ses pieds se tient son fidèle coursier.*
» *En mourant il dit au coursier :*
» *Lorsque je mourrai, ô mon coursier fidèle !*
» *Couvre de terre mon corps blanc,*
» *Au milieu de ce vaste désert ;*

» *Cours ensuite dans la sainte Russie ;*
» *Salue mon père et ma mère ;*
» *Porte ma bénédiction à mes petits enfants ;*
» *Dis à ma jeune veuve :*
» *Que j'ai contracté une autre union.*
» *J'ai pris en dot la vaste plaine ;*
» *C'est une flèche qui m'a marié ;*
» *C'est un glaive acéré qui m'a mis au lit.*
» *Tous mes amis et frères m'ont abandonné ;*
» *Tous mes compagnons se sont dispersés ;*
» *Il n'y a que toi, mon excellent coursier,*
» *Qui m'as servi fidèlement jusqu'à la mort ».*

Nous rapporterons encore un fragment de la chanson sur un guerrier tué, auquel les joncs servent de lit, un buisson d'oreiller, une sombre nuit de couverture, et sur le corps duquel pleurent une mère, une sœur et une jeune épouse :

« *Hélas ! la mère pleure comme un fleuve roule ses flots ;*
» *La sœur pleure comme coulent les ruisseaux ;*
» *L'épouse pleure comme la rosée qui tombe.*
» *Le soleil paraîtra et fera disparaître la rosée ».*

Ces poésies et d'autres pièces populaires qui se distinguent par la vérité du sentiment et par la hardiessse des expressions, se raprochent plutôt du seizième que du dix-huitième siècle,

si ce n'est par le style, du moins par leur esprit.... Combien de chansons, plus ou moins anciennes, sont déjà oubliées dans la Capitale et que nous entendons encore dans les campagnes et les petites villes, où le peuple a plus de mémoire pour les anciennes traditions. Nous savons que, du temps d'Ivan, des troupes de troubadours Russes allaient de village en village et égayaient les habitans par leurs chants; le goût du peuple favorisait alors les compositions des chansonniers que le pieux Fédor aimait aussi.

Arts et Métiers

Ce Prince aimait également les arts. Sous son règne nous avions d'habiles joailliers dont un Vénitien, nommé François Ascentini, des orfèvres, des brodeurs et des peintres. Le bonnet, donné par Fédor au patriarche Jérémie, qui était orné de pierres précieuses et de saintes images, est appelé, dans la description du voyage d'Arsène, une magnifique production des artistes de Moscou. Cet Evêque grec vit, sur les murs du palais d'Irène, de très-belles mosaïques représentant les images du Sauveur, de la Sainte Vierge, des Anges des Hiérarques et des Martyrs; et sur la voûte, un

lion parfaitement exécuté et qui tenait dans ses dents un serpent auquel étaient suspendus des lustres précieux. Arsène vit également avec surprise, dans le palais, une quantité d'énormes vases en or et en argent; les uns en forme de quadrupèdes, tels que des licornes, des lions, des ours et des cerfs; d'autres en forme d'oiseaux, tels que des pélicans, des cygnes, des faisans et des paons, et qui étaient d'un tel poids que douze hommes pouvaient à peine les transporter d'un endroit à l'autre. Ces vases extraordinaires se fabriquaient probablement à Moscou, du moins une partie; les plus lourds d'entr'eux étaient fondus en argent de Livonie, conquis par les armes d'Ivan. L'art de la broderie, que nous avons imité des Grecs, était connu depuis long-temps en Russie où les nobles et les riches portaient dans tous les temps des habits brodés. Fédor voulut aussi établir à Mocou une fabrique de soieries. Marco-Cinopi, appelé par lui d'Italie, fabriquait du velours et des étoffes d'or dans une maison qui lui avait été assignée près de la cathédrale de l'Assomption. La multiplicité des églises augmentait le nombre des peintres.

Pendant long-temps on ne peignit que des images. Nous commençâmes à peindre des tableaux précisément sous le règne de Fédor, époque à laquelle les deux palais, *Balchaïa Granavitaïa,* monument d'Ivan III, et *Zolataïa-Granavitaïa*, construit par son petit-fils, s'embellirent de peintures. Dans le premier étaient représentés l'Eternel, les actions des anges et des hommes, toute l'Histoire du vieux et du nouveau Testament, le prétendu partage de l'univers entre les trois prétendus frères de César-Auguste, et le partage réel de notre antique patrie entre les fils de Saint Vladimir, représentés en mitres, en habits de damas, avec des colets et des ceintures d'or, le grand Jaroslaf, Vsévolod Ier. et Monomaque en habits de Tsar; Georges Dolgorouky, Alexandre Nevsky, Daniel de Moscou, Kalita, Dmitri Donskoy et ses successeurs jusqu'à Fédor, qui était assis sur le trône avec une couronne sur la tête, un manteau, un collier en perles, une chaîne d'or sur la poitrine, et tenant dans ses mains le sceptre et la pomme d'or; auprès du Trône se tenait le Régent Boris Godounoff en bonnet *normand*, et avec

un habit d'or déboutonné. Dans la *Zalataïa Palata*, sur les murs et sur les voûtes, étaient également peintes l'histoire sacrée et celle de Russie, en même temps que quelques figures allégoriques des vertus et des vices, des saisons et des phénomènes de la nature. Le Printemps était représenté par une jeune fille, l'Eté par un adolescent, l'Automne par un homme tenant un bocal, et l'Hiver par un vieillard avec les bras nus. Quatre anges, avec des trompettes, désignaient les quatre vents. Dans quelques tableaux, il se trouvait des rouleaux sur lesquels les mots étaient écrits, non en lettres ordinaires, mais avec des chiffres mystérieux. La *Zalataïa Palata* n'existe plus; à sa place a été construit le palais d'Elisabeth; et quant aux tableaux qui se trouvaient sur les murs de la *Granavitaïa Palata*, ils ont été effacés depuis long-temps, et ne nous sont connus que par la description des contemporains (258). Faisons mention aussi de l'art de la fonderie. Sous le règne de Fédor nous avions un célèbre fondeur, André Tchokoff, dont nous voyons le nom sur les plus anciens canons du Kremlin, sur le *Drobovik*, qui pèse

deux mille quatre cents pouds, sur le *Troïl* et sur l'*Aspide*; le premier a été coulé en 1586, et les deux autres en 1590.

Moscou.

Les progrès de la civilisation se faisaient remarquer au seul aspect de la Capitale. Moscou s'embellit aux yeux, non seulement par de nouveaux édifices en pierres, mais par l'élargissement des rues, pavées en bois et moins boueuses (249). Le nombre de belles maisons augmenta : elles étaient ordinairement construites en bois de sapin, à deux ou trois étages, avec de grands escaliers et de grands toits en planches qui avançaient en dehors. Les chambres à coucher d'été et les magasins en pierres se trouvaient dans les cours. L'élévation de l'édifice et la grandeur de la cour désignaient le rang du maître. Les bourgeois pauvres habitaient encore dans des cabanes, avec des poëles sans tuyaux; dans les appartemens des riches il y avait des cheminées en faïence. Pour prévenir les incendies, des employés militaires, chaque jour, en été, parcouraient la ville et faisaient éteindre tous les feux, après qu'on avait fini de préparer le manger (250). Moscou, c'est-à-dire le *Kremlin*, le *Kitaï*, le *Tsa-*

ref ou *Bielgorod*, la nouvelle ville en bois, le quartier au-delà de la Moskva, les *Slobodes*, au-delà de la Jaousa, avait alors en circonférence plus de vingt verstes. On comptait au Kremlin trente-cinq églises en pierres, et en tout, dans la Capitale, environ quatre cents, outre les chapelles; le nombre des cloches montait à cinq mille. « Aux heures où l'on » sonnait pour les fêtes, disent les étrangers, » il était impossible de s'entretenir dans les » rues ». La cloche principale, qui pesait mille pouds, était suspendue à un clocher en bois sur la place du Kremlin; on la sonnait lorsque le Tsar partait pour un long voyage, lorsqu'il revenait dans la Capitale, ou qu'on recevait des étrangers de distinction. Le *Kitaï-gorod*, entouré d'une muraille en briques non recrépies, et réuni au quartier au-delà de la Moskva, par des ponts de bois flottans et par un pont de pierres, était embelli par la magnifique église gothique de Saint Basile, et par le Bazar, divisé en vingt alignemens : dans l'un on vendait des étoffes de soie, dans un autre des draps, dans un troisième de l'argent, etc. Sur la *Grande place* se trouvaient,

deux énormes canons démontés. Cette partie de la ville renfermait les maisons d'un grand nombre de Boyards, de dignitaires, de marchands distingués, et un arsenal bien fourni. Dans le *Bielgorod*, ainsi appelé à cause de ses murs blanchis, étaient la fonderie, sur le bord de la Néglinnaïa, l'Hotel des Ambassadeurs, celui des Lithuaniens, des Arméniens, les marchés aux chevaux et au foin, la boucherie, les maisons des enfans Boyards, des employés aux tribunaux et des marchands. Dans la ville de bois ou *Skorodom,* c'est-à-dire *bâtie à la hâte*, en 1591, demeuraient les bourgeois et les artisans. Autour des édifices, on voyait des bois, des jardins, des potagers et des prairies. Auprès du Palais même on fauchait du foin ; et les trois jardins du Tsar n'occupaient pas un petit espace au Kremlin. Les moulins, dont un se trouvait à l'embouchure de la Néglinnaïa, les autres sur la Jaousa, donnaient un aspect de campagne à la ville. La *Slobode allemande* ne faisait point partie de la ville, non plus que *Krasnoé-Selo*, où habitaient sept cents ouvriers et petits marchands, auxquels le sort, pour le malheur de la famille de Boris,

réservait un rôle si important dans notre histoire.

Il est probable que les mœurs de la nation changèrent peu sous les règnes d'Ivan et de Fédor. Mais, dans des relations contemporaines, nous trouvons, à ce sujet, quelques détails nouveaux et intéressans pour nous. Mœurs.

Godounoff, l'habile et ambitieux Godounoff, ne put ou ne voulut point détruire les prétentions de prééminence entre les familles des Boyards et des Nobles. Cet orgueil des rangs était arrivé à un point difficile à imaginer, et tel qu'aucune nomination de Voïévodes, aucune désignation pour le service de la Cour dans les jours de fête, ne se passait sans amener des querelles plus ou moins graves. En voici un exemple : On entendait déjà à Moscou, en 1591, le pas des chevaux du Khan, que les Voïévodes disputaient encore sur l'ancienneté de leurs titres et les honneurs du pas, et ne se rendaient point à leurs postes, par un faux point d'honneur. Ils ne craignaient pas de s'exposer à la diffamation et à des punitions sévères; car ceux qui se plaignaient à tort étaient quelquefois punis cor- Exemples de disputes sur l'ancienneté des familles et des rangs.

porellement et sans forme de procès. En 1589, le prince Gvosdeff fut battu de verges, pour une dispute de prééminence avec les princes Odoevsky, et il leur fut livré, c'est-à-dire qu'on lui ordonna de leur demander humblement pardon. Le prince Bariatinsky fut mis trois jours en prison, pour une dispute semblable avec Schérémétieff; mais il ne voulut pas s'humilier; il sortit de prison et n'alla point servir. Comment expliquer cette singularité, si ce n'est par cette vanité toujours renaissante chez l'homme, qui cherche un aliment dans toutes les circonstances de la vie sociale, et qui est souvent excitée par la politique même des Tsars; car cette prééminence des titres, soutenait l'ambition, nécessaire même dans un gouvernement absolu, pour l'intérêt de l'Etat, toujours servi avec plus de zèle par ceux qui en attendent des distinctions. Il n'existe point un usage, pas un préjugé qui, dans son origine, n'ait eu un but raisonnable, quoique, dans ces usages consacrés par les siècles, le mal l'emporte quelquefois sur le bien. Godounoff pouvait aussi avoir un but particulier et suivre le funeste

principe : *Divisez pour régner.* Ces éternelles querelles d'ambition entretenaient une haine mutuelle parmi les familles les plus illustres, les Mstislasfky et les Schouisky, les Glinsky et les Troubetskoy, les Schérémétieff et les Sabouroff, les Kourakin et les Schestounoff. Ils étaient divisés et Boris régnait.

Mais les disputes de rangs ne troublaient pas la décence dans les assemblées de la Cour. Tout rentrait dans le silence, dès que le Tsar paraissait avec un éclat qui étonnait même les ambassadeurs étrangers (251). « Les yeux fer-» més, disent les Contemporains, on croirait » que le Palais est désert ; cette grande multi-» tude de grands dignitaires couverts d'or, est » muette, et comme sans mouvement. Ils sont » assis sur des bancs et forment plusieurs » rangs, depuis la porte jusqu'au trône où » se tiennent les *Rindas*, jeunes gardes du » corps, en vêtemens blancs de velours ou de » satin garnis d'hermine ; ils ont de grands » bonnets blancs sur la tête, deux chaînes » d'or qui se croisent sur leur poitrine et » tiennent des cimetères précieux levés sur » leurs épaules, comme s'ils étaient toujours

La Cour.

» prêts à frapper. Aux repas solennels donnés » par le Tsar, le service se fait par deux ou » trois cents officiers du Palais, habillés d'é- » toffes d'or, portant des chaînes d'or sur la » poitrine et des bonnets de renard noir sur » la tête. Lorsque le Souverain s'assied sur une » estrade élevée de trois marches, seul, à la » table d'or (252), les dignitaires servans lui » font une profonde révérence, et deux à » deux, défilent pour aller chercher les plats. » En attendant, on présente de l'eau-de-vie. » Sur les tables, il n'y rien que du pain, du sel, » du vinaigre, du poivre, des couteaux et des » cuillers; on n'y voit ni assiettes ni serviet- » tes. On apporte à la fois plus de cent plats » auxquels le cuisinier a goûté devant le maî- » tre-d'hôtel. Le Grand Maréchal les goûte » pour la seconde fois devant le Tsar qui, lui » même, envoie aux convives, des morceaux » de pain, des mêts de sa table, des vins, de » l'hydromel; et à la fin du repas, il leur dis- » tribue de sa propre main, des prunes sèches » de Hongrie. Chaque convive, en s'en allant, » reçoit encore un plat entier de viandes ou » de pâtés. Quelquefois les Ambassadeurs

» étrangers dînent à leur Hôtel, de la table co-
» pieuse du Tsar; un des principaux digni-
» taires se rend chez eux pour leur annoncer
» cet honneur, et il dîne avec eux. Quinze ou
» vingt serviteurs entourent son cheval, des
» Streletz, richement vêtus, portent la nappe,
» les salières, etc.; d'autres, jusqu'à deux
» cents, le pain, l'hydromel et une quantité
» de plats d'or et d'argent, chargés de différens
» mêts (253) ». Les détails suivans, extraits de papiers officiels, donnent une idée du luxe et de la friandise de ce temps. En 1599, on fournissait du Palais, pour la table de l'ambassadeur d'Autriche, sept pintes de romanée, autant de vin du Rhin, de muscat, de vin blanc de France, de vin de Canarie, d'Alicante et de Malvoisie; douze cruches du meilleur hydromel de cerise et d'autres de la première qualité; cinq seaux d'hydromel de groseille, de genièvre, de fleurs de cerisier à grappes, etc.; soixante-cinq seaux d'hydromel de framboise; de celui que buvaient les Boyards et les Princes. En fait de vivres, on livrait huit plats de cygnes, huit de cigognes avec des légumes, quelques coqs au gingembre, des poules dé-

Vins étrangers et mêts Russes.

sossées, des coqs de bruyère au saffran, des gélinottes aux prunes, des canards aux concombres, des oies au riz, des lièvres au vermicel et aux navets, des cervelles de daim, etc.; des soupes de saffran, blanches et noires, de citrons et de concombres, du pain blanc, des pâtés avec de la viande, du fromage et du sucre; des crêpes, des gâteaux, des blancs-manger, de la crême, des noisettes, etc. Les Tsars voulaient étonner les étrangers par une telle abondance, et ils y parvenaient.

Hospitalité. On retrouvait, également l'ancien luxe de l'hospitalité des Slaves, dans les maisons des particuliers à Moscou; il n'y avait point d'hôtes avares pour leurs convives; aussi le reproche d'ingratitude, le plus offensant était-il : « tu as oublié mon pain et mon sel ». Ces copieux repas, les longues méridiennes et le peu d'exercice que faisaient les gens de distinction et les riches, produisaient en eux cet embonpoint qui passait alors pour une qualité : être un homme fort et puissant signifiait avoir des droits au respect; mais cet embonpoint ne les empêchait pas de vivre jusqu'à

Longévité. quatre-vingts, cent et cent vingt ans. Il n'y

avait que la Cour et les grands qui consultassent les médecins étrangers(254). Fédor en avait deux, Marc Ridley, envoyé par la reine d'Angleterre en 1594, et Paul, citoyen de Milan. Le premier passa cinq ans à Moscou et retourna à Londres. Pour le second, Henri IV écrivit à Fédor en 1595, lui demandant de vouloir bien le laisser partir, pour passer sa vieillesse à Paris, auprès de ses parens. Cette lettre amicale du plus illustre Monarque de la France, est le seul monument qui se soit conservé chez nous de ses relations avec la Russie, à la fin du seizième siècle. Pour remplacer Ridley, Élisabeth envoya à Boris le docteur Willis. Il fut examiné par le secrétaire de l'Empire Vassili Stchelkaloff, qui lui demanda s'il avait apporté avec lui des livres et des médicamens; quels principes il suivait et si c'était sur le pouls qu'il jugeait les maladies ou sur l'état des humeurs dans le corps? Willis répondit qu'il avait jeté tous ses livres à Lubeck et avait continué sa route pour se rendre chez nous sous le nom d'un marchand, parce qu'il savait, combien en Allemagne et dans les autres pays, on favorisait peu les médecins qui se rendaient Médecins.

en Russie ; il ajouta que le meilleur livre était dans sa tête ; que les médicamens étaient préparés par des apothicaires et non par les Docteurs ; que le pouls et l'état des humeurs étaient également importans pour un observateur habile. Ces réponses ne parurent pas assez satisfaisantes à Stchelkaloff, et l'on ne chercha pas à retenir Willis à Moscou. En 1600, Boris fit venir d'Allemagne six médecins ; il donnait à chacun deux cents roubles de traitement, outre un domaine, le service, la table et l'équipage ; il leur délivrait aussi des patentes de Docteurs. Cette singulière idée lui fut inspirée par Lée, Ambassadeur d'Élisabeth, qui le détermina à donner le titre de Docteur, au chirurgien Reitlinger, arrivé avec lui pour servir le Tsar.

Nous avions alors plusieurs apothicaires ; l'un d'eux nommé Frenchham, anglais de nation et qui avait déjà résidé chez nous, sous le règne d'Ivan, revint de Londres sous celui de Godounoff et rapporta avec lui une riche collection de plantes et de minéraux propres à la médecine ; un autre, Arend-Klausend, Hollandais, passa quarante ans à Moscou ; mais

Médicamens.

les Russes, excepté les nobles, n'avaient point de confiance dans les remèdes. Les gens du commun se servaient ordinairement d'eau-de-vie dans laquelle ils mettaient de la poudre à canon, de l'oignon et de l'ail pilés, après quoi ils employaient les bains. Ils ne pouvaient souffrir le musc ni les pilulles ; quant aux lavemens ils en avaient une telle répugnance qu'on ne put jamais la vaincre, même dans les cas les plus désespérés. Celui qui, après avoir été malade à toute extrémité et avoir reçu l'Extrême-Onction, relevait d'une grande maladie, portait jusqu'à sa mort un vêtement noir pareil à celui des moines. On prétend que sa femme pouvait se remarier. Les morts étaient enterrés avant l'expiration des vingt-quatre heures. Les riches étaient pleurés dans leurs maisons et sur leurs tombes par une quantité de femmes qu'on louait à cet effet, et qui chantaient en sanglotant : « Etait-ce à toi » de quitter ce monde? Ne possédais-tu pas » la faveur du Tsar? N'avais-tu pas des ri- » chesses et des honneurs, une épouse tendre » et d'aimables enfans ?.... etc. ». Les quarante jours de deuil se terminaient par un festin

Différens usages.

dans la maison du défunt; et la veuve pouvait, sans manquer aux bienséances, prendre un autre époux au bout de six semaines. Fletcher assure que, pendant l'hiver, on n'enterrait pas les morts à Moscou, mais qu'on transportait les cadavres hors de la ville dans la *Maison de Dieu* (hospice), et on les y laissait jusqu'au printemps, lorsque la terre se dégelait et qu'on pouvait sans peine creuser des fosses (255).

Asyle des Morts

« Les Russes, dit Margere, conservent encore beaucoup de leurs anciens usages, mais » ils commencent déjà à en prendre de nouveaux, depuis qu'ils voient chez eux des » étrangers. Il n'y a pas plus de vingt à trente » ans que, dans leurs contestations, ils se » disaient sans détour, le serviteur au Boyard, » celui-ci au Tsar, et même à Ivan-le-Terrible: » *Ton raisonnement est faux*, *tu ments*. Maintenant ils sont moins grossiers et commencent à connaître la politesse; mais ils ont » d'autres idées que nous sur le point d'honneur. Par exemple, ils ne permettent pas » le duel et marchent toujours sans armes; » en temps de paix ils n'en portent que dans

» leurs voyages. En cas d'offense personnelle
» ils s'adressent toujours aux tribunaux. Le
» coupable est puni de verges en présence de
» l'offensé et du juge, ou par une amende en
» argent, qui est fixée en raison des appoin-
» temens de l'accusateur: celui qui a de la
» Couronne quinze roubles par an, reçoit
» une amende de quinze roubles, et sa femme
» le double, parce que l'offense du mari re-
» jaillit sur elle. Pour une insulte grave on
» donne le knout sur les places, on met en
» prison et on exile. La justice n'est jamais
» aussi sévère que dans les cas d'une offense
» personnelle, ou celui d'une calomnie avé-
» rée. Le duel est un crime capital en Russie,
» même pour les étrangers ».

Les femmes, comme chez les anciens Grecs, ou chez les peuples d'Orient, avaient des appartemens séparés, et ne se montraient qu'aux plus proches parens et amis. Les dames de distinction allaient l'hiver en traineau et l'été en charriot; et quand elles suivaient la Tsarine, lorsque celle-ci sortait pour aller prier ou se promener, elles montaient à cheval avec des chapeaux blancs de feutre, garnis de

Costume des Femmes.

taffetas couleur de chair, de rubans, de boutons en or, et de gros glands pendans jusqu'aux épaules (256). Dans leurs maisons, elles portaient sur la tête un petit bonnet de taffetas ordinairement de couleur rouge avec un bandeau blanc et en soie par-dessus; pour sortir elles mettaient un grand bonnet de drap d'or orné de perles; celles qui n'étaient pas mariées ou qui n'avaient pas encore d'enfans, étaient distinguées par des bonnets en renard noir; elles portaient aussi des boucles d'oreille en or avec des émeraudes et des saphirs, des colliers de perles, un habit long et large de drap rouge, avec des manches pendantes, boutonnées par douze boutons d'or, surmontées d'un collet de zibeline, tombant jusqu'à la moitié du dos. Sous cet habit elles en mettaient un autre en soie, qu'on appelait *Letnik*, avec des manches dans lesquelles elles passaient leurs bras, et qui étaient garnies en drap d'or jusqu'au coude; au-dessous du *Letnik* se trouvait une férèse boutonnée jusqu'en bas; les dames mettaient encore à leurs bras des bracelets larges de deux doigts, en pierres précieuses; elles portaient des bottines de

maroquin jaune et bleu, brodées en perles; ces bottines avaient de grands talons. Toutes les femmes, jeunes et vieilles, se fardaient et regardaient comme une honte de ne pas se peindre la figure.

Parmi les divertissemens de cette époque, voici la description que l'on fait d'un combat d'ours, plaisir favori de Fédor (257). « Les chasseurs du Tsar, tels que les gladia- » teurs Romains, affrontent la mort pour » amuser le Souverain par leur art dange- » reux. On tient ordinairement en cages des » ours sauvages pris dans des filets ou dans des » fosses. Au jour et à l'heure fixée, la Cour et » une foule immense se rassemblent devant » le théâtre où doit se livrer le combat; cette » place est entourée par un large fossé, pour » la sureté des spectateurs, et afin que, ni l'a- » nimal, ni le chasseur ne puissent échapper » l'un à l'autre. C'est là que parait l'intré- » pide combattant, armé seulement d'une pi- » que, et qu'on lâche l'ours, qui, dès qu'il » l'aperçoit, se redresse sur les pattes de der- » rière, rugit, et, la gueule ouverte, se pré- » cipite sur lui. Le chasseur reste immobile,

Divertissemens.

» regarde, vise, et d'un coup porté de toutes
» ses forces, il enfonce sa pique dans le corps
» de l'animal, et cherche avec son pied à en
» appuyer l'autre bout contre terre. L'ours,
» irrité, blessé, s'enferre de plus en plus; il
« arrose la pique de sang et d'écume; cherche
» à la briser, à en ronger le bois, et ne pou-
» vant y parvenir, il tombe, il expire en
» poussant un dernier rugissement étouffé.
» Le peuple, qui, jusqu'à cet instant, a gardé
» le plus profond silence, fait alors retentir
» la place du bruit de ses acclamations, et l'on
» mène le vainqueur en triomphe dans les
» caves de la Cour, pour boire à la santé du
» Souverain. Celui-ci se trouve heureux de
» cette seule récompense, et peut-être un peu
» plus d'avoir échappé à la fureur de l'ours,
» qui, en cas de maladresse ou de défaut de
» forces du combattant, prendrait une cruelle
» revanche, en mettant d'abord la pique en
» pièces, et en le déchirant lui-même, en un
» instant, avec ses dents et ses griffes ».

Bains. Fletcher, en parlant de la passion des habitans de Moscou pour les bains, s'étonne surtout de leur insensibilité au chaud et au froid.

« Par les gelées les plus rigoureuses, dit-il, » on les voit sortir du bain, nus et rouges » comme du feu, et se précipiter dans des » trous pratiqués sous la glace ».

Vices.

Les Russes n'étaient point flattés dans le portrait que cet observateur faisait de leur moralité. Admettant, comme tout écrivain poli, des exceptions, il reprochait aux Moscovites d'être menteurs, et, par conséquent, d'une méfiance sans bornes les uns envers les autres. Il s'exprime ainsi : « Les Moscovites » ne croient pas à la parole des autres, parce » que personne ne croit à la leur ». Les vols, d'après lui, étaient très-fréquens à cause de la quantité de vagabons et de mendians, qui, en demandant l'aumône, disaient à chaque passant : « Fais-moi la charité, ou tue-moi »! Le jour ils imploraient la pitié, et la nuit ils volaient ou dérobaient, au point que, lorsque les soirées étaient obscures, les gens prudens ne quittaient pas leurs maisons. Fletcher, serviteur dévoué d'Elisabeth, ennemi de l'Eglise d'occident, et condamnant également dans la nôtre tout ce qui avait quelque rapport avec les réglemens de l'Eglise latine, fait une peinture des

mœurs monastiques, qui a tout le caractère du dénigrement. Il avoue cependant qu'il y avait en Russie une véritable piété. Soit pour plaire à la disposition générale des esprits, soit pour calmer les remords dont sa conscience était déchirée, Godounoff affectait une grande dévotion. En 1588, n'ayant qu'un seul fils en bas âge, il le porta, malade, pendant l'hiver, sans la moindre précaution et sans écouter les médecins, dans l'église de Saint Basile : l'enfant mourut (258). Il y avait alors à Moscou un *inspiré* qu'on respectait à cause de sa sainteté réelle ou feinte. Il marchait dans les rues, avec les cheveux flottans, et nu, par les gelées les plus fortes; il prédisait des calamités et disait publiquement du mal de Boris, qui n'osa cependant sévir contre lui, craignant peut-être le peuple, ou ajoutant foi à la sainteté de cet homme. De semblables *inspirés* ou *bienheureux* paraissaient souvent dans la Capitale ; ils portaient des chaînes ou des cilices, et avaient le droit de reprocher à chacun la vie licencieuse qu'il menait, et même aux gens les plus distingués ; ils pouvaient également prendre sans payer, dans les boutiques, tout ce

Piété.

Mort du premier Fils de Boris.

Inspirés.

qui leur convenait; les marchands les en remerciaient comme d'une grande faveur qu'ils leur accordaient. On assure que Saint Basile de Moscou, contemporain d'Ivan, parlait avec une hardiesse étonnante de ses cruautés.

Tolérance.

Les Etrangers, en reprochant aux Russes leurs superstitions, donnaient cependant des éloges à leur tolérance. Elle existait chez nous depuis le siècle d'Oleg, phénomène étonnant dans notre ancienne histoire; on ne sait par quoi l'expliquer; serait-ce par défaut de lumières? ou par une véritable connaissance de l'esprit de la religion Chrétienne? Quoique sur ce point important, les savans et les meilleurs logiciens du temps, eussent peine à s'accorder entre eux. Serait-ce par indifférence sur les divers dogmes? Ce qui n'est pas très-présumable, chez une nation très-religieuse; mais ne serait-ce pas plutôt par une sage prévoyance de nos Princes guerriers, qui pour maintenir leurs conquêtes, auraient voulu réunir différens peuples entre eux, par une entière liberté de conscience, et les enchaîner par la tolérance? Cette opinion semblerait la

plus vraisemblable. Nommerons-nous donc cette tolérance une vertu politique? Dans tous les cas, elle fut d'un très-grand avantage pour la Russie, en favorisant non-seulement l'esprit de conquête, mais aussi les progrès de la civilisation pour lesquels nous avions besoin d'attirer chez nous des étrangers qui pussent coopérer à cette grande œuvre.

Union en Lithuanie.

Pour notre bonheur, les vrais ennemis de la Russie ne suivaient point son sage système : chez nous, les Mahométans, les Idolâtres adoraient Dieu comme ils l'entendaient ; et, en Lithuanie, on forçait les Chrétiens de l'Eglise d'Orient, à devenir papistes. Nous parlons du commencement de *l'union*, du temps de Sigismond : événement important par ses conséquences politiques et que ses auteurs ne pouvaient ni désirer, ni prévoir.

Le Clergé de Lithuanie, ayant rejeté le décret du concile de Florence (259), reconnaissait de nouveau, le Patriarche de Constantinople, pour chef de son Eglise. Le Patriarche Jérémie, à son retour de Moscou, passa par Kief; il y destitua le Métropolitain Onicéphor,

comme bigame, et consacra à sa place Michel Ragosa ; il y jugea les Evêques et punit les archimandrites indignes (260). Cette sévérité produisit un grand mécontentement. D'autres causes agissaient en même temps, telles que les efforts du Pape et la volonté du Roi, les séductions et les menaces. Dès 1581, le rusé jésuite Antoine Poissevin, trompé par Ivan non moins fin que lui, écrivit, des bords de la Chelona, à Grégoire XIII, que, pour faciliter la conversion des hérétiques Moscovites, il fallait auparavant éclairer de la vraie lumière, Kief, berceau de leur religion (261). Il l'engageait à se mettre en rapport avec le Métropolitain et les évêques de Lithuanie ; à envoyer auprès d'eux un homme instruit et sage qui, par la conviction et les caresses, put préparer le triomphe de l'Eglise latine dans le pays de l'hérésie. Antoine écrivait et agissait en même temps. Il inspira à Bathori l'idée d'établir un collège de jésuites à Vilna, pour y élever de pauvres jeunes gens de la religion Grecque dans les préceptes de celle de Rome. Il s'occupait de la traduction, en langue Russe, des

principaux livres de la religion Latine. Il prêchait lui-même avec un zèle qui entraina beaucoup de gentilshommes Lithuaniens. Ceux-ci commencèrent à parler de la réunion des deux Eglises, et à favoriser celle d'Occident, écoutant moins en cela leur conscience que des intérêts mondains; car nos coréligionnaires en Lithuanie, sans qu'on eut égard à leurs droits et à leurs libertés confirmés par les Lois et les Diètes, étaient obligés, partout et toujours, de céder le pas aux catholiques; ils étaient même souvent opprimés; ils se plaignaient, et n'obtenaient point de satisfaction. Il y avait de l'agitation dans les esprits, et même parmi les principaux dignitaires ecclésiastiques; car le Pape et Sigismond III, suivant les conseils du jésuite Antoine, leur offraient, d'un côté, des avantages, des honneurs et des revenus nouveaux; et de l'autre, leur représentait l'abaissement de l'Eglise de Byzance sous le joug Ottoman. Ils ne menaçaient point de violence et de persécution; cependant, en louant le bonheur qui résultait de l'uniformité de la religion dans un Etat,

ils rappelaient les désagrémens qu'éprouva le Clergé en Lithuanie, lorsqu'il rejeta le décret du Concile de Florence. Le métropolitain Ragosa cachait encore sa trahison ; il se vantait de son zèle pour l'orthodoxie, et il fit dire aux ambassadeurs de Moscou, qui traversaient les états de Sigismond pour se rendre en Autriche, qu'il n'osait les voir, étant en disgrâce, et persécuté pour sa fermeté dans les dogmes de l'Eglise d'orient, trahie et abandonnée par les faibles. Il n'était soutenu, ajoutait-il, que par le voïévode de Novgorod, Seversky, qui déjà, lui-même, était réduit au silence par la peur. Le Pape exigeait absolument du Roi et des grands, la réunion des éparchies de Lithuanie à l'Église romaine, et voulait donner la métropole de Kief, à un de ses Evêques ; quant à lui, métropolitain Ragosa, il se voyait forcé inévitablement à abdiquer son titre et à se renfermer dans un couvent (262). Les Ambassadeurs lui conseillèrent d'être inébranlable au milieu de la tempête, et de souffrir plutôt la mort que d'abandonner son troupeau *à la merci des loups dévorans de la communion*

Latine. Michel, aussi rusé que cupide, voulut encore, pour la dernière fois, avoir de notre or, et prit quelques ducats à titre d'arrhes; car les Tsars distribuaient des aumônes au Clergé de Lithuanie, et avec intention. Ils voulaient par là entretenir dans le peuple l'amour pour leurs coréligionnaires. Ce fut dans la même année, 1595, que ce fourbe, ayant appelé à Kief tous les Evêques, les détermina à chercher la paix et la sécurité dans le sein de l'Eglise d'occident. Il n'y eut que deux évêques, Gédéon Balaban de Lemberg, et Michel de Péremichle, qui se montrèrent opposans; mais on ne les écouta pas, et, à la grande satisfaction du Roi, on envoya à Rome les prélats Ipate de Vladimir et Cyrile de Loutsk, qui, en plein Vatican, baisèrent solennellement le pied de Clément VIII, et lui livrèrent leur Eglise.

Cet événement remplit de joie le Pape et les Cardinaux. On loua Dieu et on honora *les Ambassadeurs du Clergé de Russie*, titre qu'on donnait aux évêques de Vladimir et de Loutsk, pour relever le triomphe de Rome. On leur

assigna un palais magnifique, et lorsque, après beaucoup de discussions, toutes les difficultés furent applanies, lorsque les Ambassadeurs eurent fait le serment d'observer fidèlement les réglemens du Concile de Florence, et eurent reconnu la Procession du Saint-Esprit du Père et du Fils, l'existence du Purgatoire, la suprématie de l'évêque de Rome, mais en conservant leur ancien rite et la langue Slave, alors le Pape les embrassa et leur donna sa bénédiction, et Sylve Antonin, directeur de son Conseil, dit à haute voix : « Enfin, après » cent cinquante ans, écoulés depuis le Con- » cile de Florence, vous revenez, vous évê- » ques de Russie, à la pierre fondamentale » de la religion sur laquelle Jésus-Christ fon- » da son Eglise ; à la sainte Montagne où l'É- » ternel habita ; à la mère et à l'institutrice de » toutes les églises ; à la seule véritable, en un » mot, à l'Eglise catholique-romaine » ! On chanta des *Te Deum*, et, pour en conserver le souvenir dans les siècles futurs, on inscrivit dans les annales de l'Église *la relation du nouveau jour qui luisait dans les contrées septen-*

trionales. On grava sur du bronze l'image de Clément VIII et un Russe prosterné devant son trône, avec cette légende latine : *Ruthenis receptis* (269). Cependant cette joie ne fut pas de longue durée. *Premièrement*, les évêques Lithuaniens, en trahissant l'orthodoxie, espéraient, d'après les promesses de Clément, siéger au Sénat à l'égal du Clergé romain ; mais ils furent trompés dans leurs espérances. Le Pape ne put leur tenir parole à cause de la forte opposition des prélats Polonais qui ne voulurent point être traités d'égal à égal avec les *unis*. *Secondement*, non seulement Gédéon, l'évêque de Lemberg et d'autres dignitaires ecclésiastiques, mais même plusieurs seigneurs laïques, nos coréligionnaires, s'opposèrent à *l'union*, principalement le prince Constantin Ostrojsky, voïévode de Kief, à qui, ses richesses et les sentimens élevés de son âme, donnaient une grande considération. On disait et l'on écrivait que cette prétendue réunion des deux Eglises n'était qu'une supercherie ; que le Métropolitain et ses confrères avaient entièrement adopté la religion Latine, ne

conservant que pour la forme les rites de l'Eglise grecque. Le peuple s'agitait, les temples devenaient déserts. Afin de calmer ces troubles par l'acte solennel d'un Concile, tous les prélats se réunirent à Brest où assistèrent aussi tous les grands du Royaume et les ambassadeurs de Clement VIII et du patriarche de Byzance. Mais, au lieu d'obtenir la paix, on ne fit qu'irriter les haines. Le Concile se partagea en deux partis dont l'un anathématisa l'autre; et, depuis cette époque, il existe deux Eglises en Lithuanie, celle des *unis*, et l'ancienne Eglise Orthodoxe. La première fut sous la dépendance de Rome, et la seconde, sous celle de Constantinople. Celle de *l'union,* sous la protection spéciale des Rois et des Diètes, se renforçait et opprimait l'orthodoxe, dans son état déplorable d'abandon; et, pendant long-temps les gémissemens de nos frères coréligionnaires se perdaient dans les airs, ne trouvant, ni pitié, ni justice dans le pouvoir suprême. C'est ainsi que, dans la Diète même, un de ces chrétiens zélés de la confession Grecque (264), osa dire au roi Sigismond:

« Nous sommes des enfans dévoués de la ré-
» publique, prêts à défendre son intégrité,
» mais pouvons-nous marcher contre des en-
» nemis extérieurs, étant persécutés par ceux
» que nous avons dans le pays, et par *l'Union*
» cruelle qui nous prive du bien-être civil et
» de la paix de l'âme? Pouvons-nous, de no-
» tre sang, éteindre les murs enflammés de la
» patrie, lorsque nous voyons le feu chez
» nous, et que personne ne veut l'éteindre?
» partout nos temples sont fermés, les prêtres
» exilés, les biens de l'Eglise dilapidés; on ne
» baptise plus les enfans; on ne confesse plus
» les mourans; on n'enterre plus les morts;
» on jette leurs corps dans les champs, comme
» des animaux immondes. Tous ceux qui
» n'ont pas trahi la foi de leurs pères, sont
» éloignés des fonctions civiles; l'orthodoxie
» est un crime; la loi ne nous protège pas,
» nos cris ne sont point entendus!... Mais que
» la tyrannie cesse! Ou bien, ce que nous ne
» pensons qu'avec terreur, nous pouvons
» nous écrier avec le Prophète: *Que Dieu soit*
» *mon juge, et qu'il décide dans ma cause.* Cette

menace s'accomplit plus tard, et ce furent ces persécutions religieuses qui, sous l'heureux règne d'Alexis, facilitèrent pour nous l'acquisition de Kief et de la petite Russie.

C'est ainsi que le jésuite Antoine, le roi Sigismond et le pape Clément VIII, agissant avec zèle en faveur de l'Eglise d'Occident, contribuèrent involontairement à l'aggrandissement de la Russie.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

NOTES
DU DIXIÈME VOLUME.

(1) Pétréjus (p. 256). — Mémoires Russes (p. 173). — Annales de Nikon (t. VII, p. 319). — et Annales de Morosoff.

(2) Selon les Annales de Nikon, l'émeute eut lieu pendant la nuit. — Selon le Livre du Rosrède, à trois heures avant le soir. — Horsey en parle aussi dans Haklvit (Navig. 525), sans en marquer l'heure.

(3) Horsey, couronnement de Fédor. — Dans Haklvit, (p. 526).

(4) Le même, il dit que le Parlement était assemblé, le 4 mai. — Collection des actes du gouvernement (t. II, p. 72). — Annales de Nikon.

(5) Annales de Morosoff. — Horsey, dans Haklvit (Navig. 526), parle du père de l'Impératrice F.-F. Nagoï, et de cinq de ses parens.

(6) Annales de Nikon. — Livres des Degrés de Latoukhin et autres. — D'après Haklvit (Navig. 521), cette émeute eut lieu avant le couronnement de Fédor, et pendant le séjour de l'ambassadeur Bows, et selon les affaires de l'Angleterre, le 10 mai. — Je me tais sur ce que disent très-faussement Oderborn et Pétréjus. — Hei-

denstein (*Res Polon.* 225), raconte sans plus de vérité, que les Boyards Moscovites se disputèrent avec Bielsky, au conseil même et en présence de Sapièha, alors Ambassadeur en Lithuanie, et qu'ils tuèrent vingt hommes à coups de sabres. Sapièha n'était pas au Conseil, n'ayant jamais eu que des entretiens particuliers avec le diak Stchelkaloff et avec quelques uns des membres du Conseil.

(7) Bows dans Haklvit (Navig. 521).

(8) Dans le Livre du Rosrède, de cette année et des années suivantes, il est dit : qu'en 1591, Bielsky était déjà de retour dans la capitale.

(9) Bows dans Haklvit (Navig. 521). —Différens manuscrits disent que Boris mourut à l'âge de cinquante-trois ans. — Horsey le croyait de trois ans plus âgé.

(10) Horsey, couronnement de Fédor (p. 526). — Affaires de Pologne (nº. 15). — Précis de l'histoire de Russie.

(11) Livre des Degrés de Latoukhin. — D'autres annales. — Horsey — Oderborn — et dans la Collection des actes de l'Empire (t. II, p. 72).

(12) Horsey, *Coronation*, dans Haklvit (p. 527) : « His » staffe imperiall in his zight hand of an unicornes horne ». (Licorne ; mais ce nom est celui d'une espèce particulière de baleine). Ce sceptre, orné de pierres précieuses, avait trois pieds et demi de long, et avait été payé par Ivan, en 1581, sept mille livres sterlings, à des marchands d'Augsbourg qui le tenaient de Horsey, qui dit que l'habillement de Fédor ne pesait pas moins de deux cents livres ; que six Princes tenaient la queue du manteau du Tsar, et Dmi-

tri Godounoff, Nikita Romanovitche, Étienne, Grégoire et Ivan Godounoff tenaient *six couronnes* : mais quelles étaient-elles ?

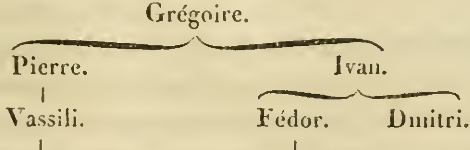
(13) Horsey dit, dans Haklvit (p. 527), que l'habillement et l'ancien harnais du cheval du prince Ivan Glinsky coutait cent mille livres sterlings.

(14) Horsey, en parlant de la Tsarine, dit, entre autres choses : « Ses robes étaient extrêmement précieuses, ri-
» ches et brillantes, garnies de diamans et de perles
» fines ».

(15) *Idem* (p. 528). Il y avait vingt mille Streletz et cinquante mille cavaliers.

(16) Horsey dit que lorsqu'il fut chez le Tsar, il y fut accompagné par un négociant des Pays-Bas, très-connu, nommé John de Wale ; qu'on voulût le faire approcher le premier du trône, mais que lui Horsey s'y était opposé, ne voulant pas lui céder cet honneur, et que Fédor ne reçut Wale qu'après les négocians Anglais.

(17) Généalogie des Godounoff.



Étienne-Grégoire-Ivan. Boris-Irène.

(18) Affaires de l'Angleterre (n°. 1, f. 349). — Horsey dans Haklvit (p. 527).

(19) Selon Fletcher, de l'Empire Russe (p. 28), les revenus de Godounoff montaient à cent quatre mille cinq

cents roubles outre ceux qu'il tirait de ses terres. — Horsey, dans Haklvit (p. 528), dit : « La province de Waga seule » rapportait annuellement à Godounoff trente-cinq mille » marcs ou roubles, ce qui ne fait que la cinquième partie » de ses revenus ».

(20) Horsey, dans Haklvit (p. 528).

(22) Annales de Nikon (vol. VII, p. 337, 340 et 355). — Horsey dans Haklvit (p. 527). —Pétréjus, Chroniques Moscovites (p. 256), raconte que les Boyards, connaissant la faiblesse de Fédor, du consentement du Tsar, lui donnèrent pour aide Godounoff; que Fédor se leva de sa place, passa une chaîne d'or au cou de son beau-frère et lui dit : « Boris, avec cette chaîne je te confère le titre de » Régent, désirant que tu me débarrasses de tout le poids » du pouvoir et que tu t'en charges; que tu décides toutes » les affaires peu importantes, et que, dans celles qui en » méritent la peine, tu t'en réfères à moi comme à un » Souverain ». Cette chaîne d'or de Grand-Duc fut donnée beaucoup plus tard par Fédor à Boris. Le Suédois Pétréjus, envoyé plusieurs fois en Russie par Charles IX, du temps des Imposteurs, donne des détails très-circonstanciés des événemens d'alors, et dit qu'il en avait été témoin oculaire; mais ses récits les plus intéressans sont tirés du manuscrit de la Chronique de Moscou, par Martin Bär (et non de Conrad Bussau, comme le dit Kelch), natif de Neistadt et curé de l'église luthérienne de Moscou, sous le règne de Godounoff et du faux Dmitri (Voyez la Chronique de Pétréjus, p. 276). Ainsi, en nous référant à Pétréjus, nous nous référons à Bär dont les Annales, en allemand avec

un titre latin (*Chronicon Moscovitum, continens res a morte Joannis Basilidis tyranni, omnium quos sol post natos homines vidit, immanissimi et truculentissimi, an. Christi* 1584-1612), m'ont été communiquées par M. le comte de Romanzoff.

(22) Haklvit (p. 528).

(23) Annales de Nikon (t. VIII, p. 7). — Les livres des Degrés de Latoukhin.—Le livre du Rosrède.—Affaires de Pologne (n°. 15. f. 427).

(24) Chronique de Strogonoff et celle de Rémesoff.

(25) *V.* tome IX, de cet ouvrage.

(26) L'endroit à l'embouchure de l'Irtiche où des fortifications avaient été construites par Mansouroff et Mechtcheriak, s'appelle encore aujourd'hui en langue Ostiaque Rouche Vache, c'est-à-dire *Ville Russe.*

(27) Collection des actes de l'Empire (t. II, p. 134).

(28) Chronique de Rémesoff. — Histoire e Sibérie, par Müller (p. 224). — Collection des actes de l'Empire (t. II, p. 131).

(29) Histoire de Sibérie, par Müller.

(30) Affaires de Pologne (n° 16, f. 27).

(31) Haklvit (p. 521). Bows quitta Moscou le 30 mai, la veille du jour du couronnement de Fédor.

(32) Affaires de l'Angleterre (n° 1, f. 236).

(33) History of England, appendix (t. III).

(34) Horsey retourna auprès du Tsar, le 15 juillet 1586.

(35) Affaires d'Angleterre. — Elisabeth nomme Godounoff « *Our most dear and loving Cousin* », notre très-cher et aimable Cousin.

(36) Affaires de Pologne (n° 15, f. 1 et suiv.). Fédor

envoya le 12 avril 1584, le dignitaire Ismaïloff à Bathori, pour lui annoncer son avénement au Trône.

(37) Affaires de Pologne, Sapiéha quitta Moscou le 28 juillet. Le Tsar envoya le gentilhomme Islenief à Bathori, avec la nouvelle qu'il avait rendu la liberté à tous les prisonniers Lithuaniens. Bathori le remercia et promit d'agir de même envers les prisonniers faits sur nous, excepté les Voïévodes et les principaux Enfans-Boyards.

(38) Nikita Romanovitche mourut en 1585, selon la Liste des Boyards, et selon d'autres le 23 avril 1586. Fletcher (de l'Empire Russe), dit qu'on supposait qu'il avait été empoisonné.

(39) Livres des Degrés de Latoukhin. — La Chronique de Morosoff et celle de Nikon.

(40) Fletcher, de l'Empire Russe (p. 27). — Müller, Essai d'une nouvelle Histoire de la Russie (p. 41). — La Liste des Boyards.

(41) Affaires de Pologne.

(42) Depuis le 29 mai jusqu'au 3 juin 1587, les Ambassadeurs Russes ne réussirent pas dans leurs négociations avec Bathori, au sujet de la rançon des prisonniers Russes; mais le secrétaire de Bathori, Jean Loveisky, les atteignit à leur retour à Borisoff, et convint avec eux que le Roi donnerait la liberté à tous les prisonniers, si le Tsar envoyait au Roi trente-deux mille roubles, quinze jours avant la Pentecôte. Les Ambassadeurs Russes arrivèrent à Moscou le 4 avril, et se plaignirent de la grossièreté de Bathori et de ses Grands.

(43) Affaires de Pologne (n° 16, f. 29).

(44) Heidenst. *Res Pol.* (p. 238). — Etienne envoya à Rome son neveu André Bathori et le jésuite Antoine Poissevin (*V.* tome IX de cet ouvrage).

(45) Affaires de Pologne (n° 16).

(46) Nos Ambassadeurs prirent congé du Roi le 29 août et retournèrent à Moscou le premier octobre.

(47) Affaires de la Cour d'Autriche (n° 5, f. 45).

(48) Affaires de Pologne (n° 15, f. 598).

(49) *V.* tome IX de cet ouvrage et Affaires de la Suède (n° 4).

(50) Lorsque Schestounoff redemanda les villes prises sur nous par les Suédois, Tott et de La Gardie répondirent : « A-t-on jamais entendu dire qu'on rend des villes » gratis? On donne bien des pommes et des poires, mais » pas des villes ».

(51) Affaires de la Cour d'Autriche (n° 4). — Novossiltzoff quitta Moscou avec son interprête au mois de novembre 1584. Il eut plusieurs conversations avec Daniel Prinz, employé autrichien, qui, à ce qu'il paraît, connaissait la langue slave.

(52) *V.* tome IX de cet ouvrage et dans les Archives du Collége des affaires étrangères la lettre du Roi de Danemarck Frédéric II, au Tsar Fédor Ier, en date du 25 août 1585. On y trouve aussi un passeport allemand, donné le 13 août 1592, par le capitaine Normann, et d'après les ordres du Roi de Danemarck, au négociant Meyer, qui allait en Russie avec des marchandises, ainsi qu'une lettre des Bourgmestres de Lubeck, au lieutenant de Pskoff, Ivan Schouisky, par laquelle ils le supplient d'accorder un libre passage à leurs

Députés, pour se rendre auprès de l'Empereur de toute la Russie. Hors cela, nous ne savons rien sur nos relations de ce temps avec les villes anséatiques.

(53) *V*. tome IX de cet ouvrage et Affaires de la Crimée (n° 16).

(54) Affaires de la Turquie (n° 2).

(55) Livres du Rosrède, an 1585.

(56) V. tome VI de cet ouvrage.

(57) Affaires de la Géorgie (n°. 1).

(58) Chavkal ou Chamkal, était le nom du prince suprême du Daguestan, qui résidait à Tarki ou Terki, ville abandonnée et rasée en 1728. La ville actuelle de Terki est bâtie sur un autre plan. (Affaires de la Géorgie f. 92).

(59) Les présens pour le Tsar de l'Ibérie, dont les envoyés furent chargés, consistaient en quarante zibelines à cent roubles la pièce, deux renards noirs à trente roubles, mille hermines à quarante roubles, dix dents de poisson à vingt roubles, une cotte de maille de trente roubles, une cuirasse de vingt roubles, un casque de trente roubles. (Affaires de la Géorgie).

En octobre 1588, une nouvelle ambassade d'Alexandre arriva à Moscou avec la confirmation de sa soumission. Les présens envoyés au Tsar consistaient en un tapis d'or, une couverture d'or, deux pièces de damas de Perse et différentes soieries brochées en or; quinze pièces de damas de Perse, sans or, trois pièces de velours uni, trois pièces de satin uni, un coursier bai, une housse en velours rouge, une ceinture en drap d'or.

(60) Quant au nouveau titre de Fédor, voyez les actes diplomatiques de ce temps, comme, par exemple les Affaires de Pologne (n°. 21, f. 208), dans le rapport de l'ambassadeur Islenief.

(61) Affaires de la Lithuanie (n°. 16). — Affaires de la Perse (n°. 1)

(62) Les ambassadeurs du Schah arrivèrent chez nous au mois de mai 1590.

(63) Affaires de la Géorgie (n°. 1).

(64) Affaires de la Perse (f. 199).

(65) Voyez plus bas pour le nombre des troupes de Fédor dans la guerre avec la Suède, en 1590.

(66) Livres du Rosrède, règne de Fédor en 1584.

(67) Annales de la Dvina.

(68) Annales de Nikon.

(69) Affaires de la Perse (n°. 1).

(70) Livres du Rosrède, pendant le règne de Fédor, an 1584. Par fois Fédor dinait dans le couvent de Tchoudoff avec des Boyards qu'il invitait.

(71) Voyez les Livres généalogiques.

(72) Annales de Nikon et autres. Selon les livres des Degrés de Latoukhin, Godounoff se réconcilia avec les Schouisky encore en 1585.

(73) Telle fut toujours la réponse des Métropolitains au Conseil de Lithuanie, lorsqu'ils étaient invités à prendre part dans les affaires politiques.

(74) Le Soudebnik, Code donné par le tsar Ivan Vass...

(75) Livres des Degrés de Latoukhin. — On conserve encore dans la bibliothèque synodale, l'acte en original, don-

né par le tsar Fédor Iv : à ce Métropolitain, le 24 janvier 1585; il y est dit, entre autre, qu'il est défendu aux fonctionnaires d'entrer dans les possessions des couvens ou du Métropolitain, pour lever des droits.

(76) Selon le récit invraisemblable de Chitrée, le Tsar Ivan avait écrit dans son testament, que, si Irène ne devenait pas mère après deux ans, elle devait être séparée de Fédor, et que celui-ci devait prendre une autre épouse. — Pétréjus, dans la Chronique de Moscou, dit : « Boris » représenta au Métropolitain qu'il serait préférable que » Fédor n'eut point de fils, parce qu'ils ne pourraient pas » abandonner, sans exciter des troubles, la Couronne à » Dmitri, ni Dmitri à eux ». Ce n'est point vraisemblable. Dmitri n'aurait eu aucun droit à la Couronne, si Fédor avait laissé des fils. — Pétréjus nomme l'épouse choisie pour Fédor, sœur du prince Floro Ivanovitche Zizphouchis (au lieu de Fédor Iv : Mstislafsky), en ajoutant qu'elle fut secrètement conduite de la maison au couvent.

(77) Affaires de la Pologne (n°. 18). — Annales de Nikon.--Livres des Degrés de Latoukhin.--Chronique de Morosoff (p. 7095, an 1597). — Annales de Pskoff.

(78) Heidenstein et Fletcher.

(79) V. tome IX, de cet ouvrage et Kelch (p. 392).

(80) Fletcher, de l'Empire Russe.

(81) Chronique de Morosoff.

(82) Heidenstein (*Res Pol.* p. 238-241). Bathori mourut le 2 décembre, vieux style. — Rjevsky partit de Moscou le 20 janvier 1587, et retourna au mois de mai. — Voyez Affaires de Pologne (n°. 17).

(83) Journal de la Diète de 1587 (t. IV), en langue Polonaise.

(84) Selon ce que dit Christophe Sborovsky qui ajoute : « Les Russes saluent en ôtant leurs bonnets avec une cer- » taine gravité, qui approche plus de la grossièreté que » de la politesse ». — Radzivil et le voïévode de Posen s'opposaient encore à l'élection de Fédor; Les voïévodes de Vilna et de Troki, l'évêque de Vilna, Jean Sborovsky, et beaucoup d'autres étaient pour lui.

(85) Dans le discours du Maréchal de la Lithuanie.

(86) Affaires de Pologne (nº. 18).

(87) La trève fut conclue le 16 août : les Ambassadeurs retournèrent à Moscou le 20 septembre. Rjevsky partit pour la Lithuanie le 20 octobre, et revint le 4 février 1588.

(88) Traités de Sigismond. — Affaires de Pologne (nº. 18).

(89) Affaires d'Autriche (nº. 5). Parmi les souverains de l'Asie prêts à nous aider contre les Turcs, il y avait un Tsarévitche d'Isoursk qui pouvait mettre en campagne jusqu'à trente mille soldats.

(90) Par l'entremise d'un des serviteurs de Nicolas Varkotche.

(91) *V*. plus haut dans ce volume.

(92) Affaires de la Crimée (nº 17).

(93) Livres du Rosrède, années 1588—1590.

(94) *V*. plus haut dans ce volume. — Affaires de la Suède (nº 5). — Dalin, Histoire du royaume de Suède (chap. XV, p. 134).

(95) Affaires de la Suède (nº 6), dans la lettre de Fédor au Roi Jean.

(96) Affaires de Pologne (nº 20).

(97) Affaires de la Suède (nº 6), à la fin.

(98) Affaires de la Perse (nº 1).

(99) Livres du Rosrède, années 1589—1590.

(100) Fletcher (f. 56). — Notices sur les Boyards dans la bibliothèque Russe (t. XX, p. 63).

(101) Livres du Rosrède. — Affaires de Pologne (nº 20). — Affaires de Perse (nº 1). — Dalin (p. 168).

(102) Les Annales de Pskoff.

(203) Affaires de Pologne (nº 20).

(104) *V*. tome IX de cet ouvrage.

(105) Annales de Nikon.

(106) Dalin (p. 176, 177). — Affaires de Pologne (nº 20).

(107) Chronique de Morosoff.

(108) Affaires de Pologne (nº 21).

(109) Affaires de la Grèce (nº 2).

(110) Affaires de la Grèce (nº 3, p. 1 — 154). Arsène prélat grec, le compagnon de voyage de Jérémie, décrit son séjour à Moscou en grec moderne. Ce manuscrit intéressant fut conservé dans la bibliothèque de Turin, et plus tard imprimé par trois savans Italiens en 1749, sous le titre : *Codices manuscripti Biblioth. Regii Taurinensis Athenaei.* La traduction latine de ce voyage *Descriptio itineris in Moscoviam*, etc, se trouve aussi dans le recueil des écrits de Wichmann.

(111) Arsène avait tort de dire dans son ouvrage

que Jérémie ne voulait absolument pas être Patriarche au grand regret de Godounoff et du Tsar.

(112) Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 94).

(113) Cérémonial du Clergé. — Séjour d'Arsène à Moscou.

(114) Tel que nos anciens Métropolitains (*V.* Tome IX de cet ouvrage), les Patriarches, le jour de leur sacre, montés sur un âne, faisaient le tour des murs de la ville. On trouve la description détaillée d'une semblable procession dans la Bibliothèque Russe (t. XI, p. 245).

(115) Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 95).

(116) Evêque savant qui vécut dans le IV[e] siècle et qui devint hérétique.

(117) Affaires de la Grèce (n° 3).

(118) Cérémonial du Clergé, dans la Bibliothèque Russe (t. XVI, p. 308).

(119) Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 98). — Les Evêques de Kroutitzy portaient antérieurement le titre d'Evêques de Saray (tome IV de cet ouvrage).

(120) Affaires de la Grèce (n° 3). — Séjour d'Arsène à Moscou.

(121) Il est probable que le Tsar dépensa pour ces dons plus de cent mille roubles actuels.

(122) Af. de la Grèce (n° 3). L'acte est revêtu de quatre-vingt-trois signatures : de celles des Patriarches de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem (celui d'Alexandrie

était mort) et de beaucoup de Métropolitains (parmi lesquels se trouvaient ceux d'Athènes, de Lacédémone, d'Ibérie) et d'Archevêques et d'Evêques.

(123) *Idem* (p. 154). — Le Métropolitain de Terno, Dyonisi, quitta Moscou en février 1592.

(124) Chronique de Morosoff, et un manuscrit de ce temps, intitulé : Récit de la manière dont B. Godounoff usurpa le Trône des Tsars.

(125) Fletcher (p. 99).

(126 Chronique de Bâr. — Pétréjus (p. 260). — Kelch. L. G. — Histoire d'Abraham Palitsin.

(127) Précis de l'Histoire de Russie (p. 257).

(128) Et non Marie, comme il est dit dans les Chroniques (*V.* dans la Collection des Actes du Gouvernement, t. II, p. 107).

(129 Annales de Nikon (t. VIII, p. 16). — Fletcher (p. 16), dit « La nourrice de Dmitri, ayant goûté le plat qui lui était destiné, mourut sur-le-champ ». Nous verrons cependant que long-temps après la bonne nourrice était encore en vie.

(130) Nikon. — Chronique de Rostoff et d'autres.

(131) Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 113).

(132) Il n'est question de ces aveux que dans quelques copies de l'Annaliste de Moscou. La Chronique de Morosoff dit : « On s'empara aussitôt des assassins, on les » conduisit sur la place, et les habitans leur crièrent : » hommes damnés et méchans! comment avez-vous osé » commettre un tel crime » ?... Reconnaissant leur délit,

ils répondirent au peuple : « Nous nous sommes couverts » du sang innocent ; nous avons obéi au séducteur Boris » Godounoff..., et à présent nous devons souffrir la mort » pour lui ».

(133) C'est ce qui se trouve dans l'Annaliste de Moscou le plus digne de foi, dans Nikon et dans la Chronique de Rostoff.

(134) *V.* dans la Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 103).

Il est vraisemblable que l'on n'a pas inscrit tout ce que Mich. Nagoï déclara ; dans les autres questions, le mensonge était mêlé à la vérité pour donner plus de force au premier. Cet interrogatoire, où l'on voit agir très-distinctement la crainte, les menaces, la contrainte et la mauvaise foi, prouve assez les embûches de Godounoff.

(135) Nikon et la Chronique de Rostoff, ainsi que la Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 121, 123, 243).

(136) Annales de Nikon et Annales de Rostoff. — Annales de Morosoff. — *V.* la Légende des Saints le 3 de juin. — Le couvent de Viksinsk est détruit. A sa place existe actuellement le bourg de Viksino, à vingt-cinq verstes de Tchérépovetz. — Il renferme deux Eglises, de Saint-Nicolas et de la Sainte-Trinité ; dans la première, se trouve la chapelle de Saint-Dmitri le Tsarévitche.

(137) Annales de la Sibérie et le Dictionnaire géographique de l'Empire Russe, sous l'article d'Ouglitche. A Tobolsk, on montre parmi les cloches de l'Eglise du Sauveur, le tocsin d'Ouglitche, qui avait annoncé aux habitans

l'assassinat du Tsarévitche, et qui, si l'on doit en croire la tradition fut exilé, avec eux, en Sibérie, par Godounoff.

(138) Annales de Nikon et Annales de Rostoff. — Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 120).

(139) Histoire du Père Abraham Palitzin. A Borovsk, dans le couvent de Pafnoutieff, dans l'Eglise de Sainte-Irène, construite, comme on dit par la Tsarine Irène, sœur de Godounoff, on trouve le tombeau d'André Klechnin, avec une inscription qui fixe sa mort au 6 avril de l'année 1599.

(140) Récits de la destruction de l'Empire Moscovite (n° 95, parmi les manuscrits de ma Bibliothèque).

(141) Histoire d'Abraham Palitzin, et Annales de Nikon.

(142) Palitzin.—Margeret. — La Chronique de Morosoff. — Les livres du Rosrède. — Affaires de Pologne (n°21, f. 206), confirment le soupçon que l'incendie fut ordonné par Godounoff.

(143) Affaires de la Crimée (n° 19, f. 109).

(144) Affaires de la Crimée (n°. 19, f. 106).

(145) Affaires de la Pologne (n°. 21, f. 178 et 183).

(146) Livres du Rosrède, ainsi que les annales de Nikon (t. VII, p. 336).

(147) Affaires de Pologne (n°. 21). — Livres du Rosrède.

(148) Annales de Nikon (t. VII, p. 337-338).

(149) Bielsky se distingua dans la guerre de la Livonie, en 1577.

(150) Job, dans les annales de Nikon (t. VII, p. 341).

(151) *Idem.* Il est dit que, des murs de la ville et des

couvens voisins, on tirait continuellement le canon. Mais, comme les murs du Kremlin étaient éloignés d'environ trois verstes du champ de bataille, et que les couvens de Novospask et Simonof étaient aussi assez éloignés de celui de Donskoï, il est probable que nous ne fîmes que tirer sans pouvoir atteindre.

(152) Quelques Annalistes chroniqueurs disent que Boris avait ordonné d'empoisonner Grégoire Godounoff, parce qu'il refusait son consentement à l'assassinat de Dmitri; mais il vécut encore, remplissant les fonctions de Maréchal de la Cour, jusqu'à 1598. — Voyez la liste des employés dans la Bibliothèque Russe (t. XX, p. 67).

(152 bis) Job, Annales de Nikon (t. VII, p. 341).

(153) Affaires de Pologne (n°. 21. f. 184).

(154) Récits de la destruction de l'empire de Moscou.

(155) Affaires de Pologne (n°. 23).

(156) Récits de la destruction de l'empire de Moscou.

(157) Livres du Rosrède. — Le jour du baptême, le Clergé, les Boyards et toute la Cour dînèrent chez le Tsar, sans aucune distinction de rangs ni de dignités. — Dans les affaires de Pologne et de la Grèce, il est dit que le Tsar envoya Triphon Korobelnikoff et Michel Ogarkoff porter aux Patriarches grecs cinq mille cinq cent trente-quatre florins d'Ongorsk et trois pièces d'or de Portugal, dont chacune était de dix ducats, et, outre cela, une quantité de zibelines, de martres, etc. Nous avons une description de ce voyage, mais qui n'est pas très-intéressante. — Voyez encore la Bibliothèque Russe (t. XII, p. 425).

(158) Après le premier faux Dmitri, il se présenta aussi un prétendu fils de Fédor, sous le nom de Pierre, comme nous le verrons plus loin.

(159) Voyez Müller, Collection de l'histoire Russe (t. V, p. 60).

(160) Affaires de Pologne (n°. 20). — Dalin (t. XV, p. 178).

(161) Affaires de Pologne (n°. 21). — Les Suédois écrivirent (voyez Dalin, p. 179) qu'ils avaient tué alors (août 1591) six mille Russes, et fait prisonniers trois Voïévodes et cinquante Boyards, c'est-à-dire enfans Boyards.

(162) Annales de Nikon (t. VIII, p. 23), et l'Histoire de l'hiérarchie Russe (t. IV, p. 584).

(163) Voyez les Affaires de Pologne (n°. 21). Sigismond baisa la croix le 4 décembre, et Soltikoff et Tatistcheff retournèrent à Moscou en janvier 1592.

(164) Livres du Rosrède. — Annales de Nikon (t. VIII, p. 24-25). — Affaires de la Crimée (n°. 19). — Bielsky commandait l'artillerie, et la campagne se termina le 21 février.

(165) Affaires de la Crimée (n°. 19). — Dalin (p. 179).

(166) Affaires de l'Autriche (n°. 5). — Dalin (t. XVI, p. 207).

(167) Affaires de la Suède (n°. 7). — Dalin, (t. XVII, p. 254).

(168) Voici quelques articles de la convention : « Nous, » Ambassadeurs plénipotentiaires ; moi, Okolnitchei et » Lieutenant de Kalouga, Prince Ivan Tourenin ; moi,

» Noble et Lieutenant d'Elatomsk, Ostafei Pouchkin;
» nous, Diaks, Kloboukoff et Dmitrieff, nous nous sommes rendus sur la Narova, près de Tavzin, sur la rive d'Ivangorod... Tous les sujets Suédois pourront venir sur leurs vaisseaux et avec leurs marchandises à Rougodive (Narva); mais non ceux des contrées étrangères; et le commerce doit se faire sur la rive de Rougodive, et non sur celle d'Ivangorod.... Le Roi prélevera des impôts sur les Lapons, du côté oriental, près de Varanga.... et le Tsar, sur ceux qui sont vers la Dvina et les pays de Korel et de Kola.... Tous les prisonniers seront délivrés.... Les Russes auront la liberté d'envoyer des hommes à eux en Suède, pour y chercher les prisonniers.... et lorsque les Voïévodes auront fixé les frontières des deux côtés, comme elles l'étaient anciennement, la ville de Korel et ses districts doivent être évacués, et les Russes qui habitent la province de Korel ne doivent pas être conduits en Suède etc. »...

(169) Affaires de Pologne (n°. 19).

(170) Parce qu'il y avait beaucoup de Turcs avec le Khan.

(171) Affaires de la Crimée (n°. 19).

(172) C'est-à-dire aux habitans d'Akerman. — Voyez les Affaires de la Turquie (n°. 3).

(173) Tome IV, de cet Ouvrage, dans l'année 1284. — Il est dit dans les Annales que Koursk fut fondé en même temps que Voronège et Livny, conséquemment en 1586. Je n'ai rien trouvé dans les relations des contemporains sur la fondation de Saratoff.

(174) Affaires de la Crimée (n°. 21). — Affaires de l'Autriche (n°. 5).

(175) *Idem* (n°. 6, f. 4, 25 et 34). — Klopitzky quitta Moscou le 3 septembre.

(176) Heidenstein, (*Res Pol.* p. 326-337), l'année 1596.

(177) L'Allemand Jean Hanse. — Voyez Affaires de l'Autriche (n°. 6).

(178) Voyez collection de Wichmann, et relations de M. Schièle.

(179) Alexandre Comuleus (et dans les actes Russes, Kolenus), vint deux fois à Moscou, en avril 1595 et en mars 1597. — Voyez Affaires de la Cour de Rome. L'instruction qui lui avait été donnée par le Pape, en langue Italienne, a été copiée, par ordre de l'impératrice Catherine II, sur le manuscrit conservé à la bibliothèque du Vatican, et transmise par le prince Michel Stcherbatoff aux archives de Moscou.

(180) Affaires de la Perse (n°. 4).

(181) « Le Schah fit présent au prince André d'une » cornaline montée en or, et de l'image de la Sainte Vierge, » peinte sur or, en disant qu'elle avait été peinte pour lui » d'après une image italienne, et qu'elle lui fut envoyée » d'Ormus ».

(182) Le prince Vassili Tioufiakin, et le diak Jémélianoff (le premier ayant reçu du Trésor trois cents roubles et le second deux cents), furent envoyés de Moscou au mois de juin 1595. Tioufiakin mourut avant d'arriver en Perse, le 8 août; le Diak à Guilan, et l'écrivain, l'inter-

prête et leurs gens, au nombre de trente-huit personnes, moururent en Perse. Il ne revint, en 1598, que trois fauconniers, un archimoine et quelques Streletz.

(183) Voyez Affaires de Géorgie. — Fédor écrivit à Alexandre, au mois de juin de 1596 : « J'ai envoyé contre » Schavkal mes Voïévodes; ils ont tué beaucoup de » monde et blessé Schavkal lui-même. Après, tu as en- » voyé auprès de notre Majesté, pour nous conjurer de » faire marcher une armée considérable contre Schavkal, » pour nous emparer de la ville de Tarki et d'en donner » de nos mains la souveraineté à ton parent Krim-Schav- » kal.... et nous t'avons écrit pour te dire que tu devais, » de ton côté, envoyer contre Schavkal, à la tête de ton » armée, ton fils Jouri et ton parent Krim-Schavkal ». On dit que le nom de Krim-Schavkal était toujours porté par le successeur de Schavkal (Voyez Müller, collection de l'Histoire de Russie, t. IV, p. 35). Plus loin : « Nous » avons reçu de Tarky le rapport de notre voïévode prince » Khvorostinin et de ses compagnons, par lequel il nous » informent qu'ils ont porté la guerre dans le pays du » Schavkal et qu'ils se sont emparé de Tarki, mais que » tu n'y avais pas envoyé ton fils; que ton parent, Krim- » Schavkal, n'avait pas marché contre Schavkal, et que les » Voïévodes, étant restés long-temps à Tarki, avaient » fini par détruire cette ville et étaient retournés sur le » Térek ». — Garber, en parlant de Tarki, dit en 1730 : « Cette ville est située à cinq verstes de la mer Caspienne » dans une grande vallée, au milieu des rochers.... Le » palais du Schamkhal ou Schavkal est construit sur un

» endroit élevé; les rues en sont étroites et les maisons » mal bâties; l'eau y arrive des montagnes par des con- » duits, dans le palais du Khan et dans les différens quar- » tiers de cette ville ancienne et assez considérable ». Actuellement l'on n'y voit que des ruines. Gärber dit encore : « Le titre de Schamkhal tire son origine des Maures » qui, dans les premiers siècles de l'ère musulmane; s'é- » taient emparé des bords de la mer Caspienne. Scham » est le nom de la ville de Damas, d'où l'on envoyait des » gouverneurs ou des princes dans ces provinces conquises. » Le mot de Khal signifie *prince* ». — Oléarius explique » que Schemkhal signifie *clarté*.

(184) Affaires de la Géorgie. — Dans les rapports de nos envoyés en Géorgie il est dit, que les Voïévodes Russes avaient construit des forts sur les bords de la Koïssa.

(185) Le prince Stcherbatoff, se référant aux livres du Rosrède, dit qu'au mois de mai 1594, le prince des Nogais, Kasi, avec huit mille Nogais, et le Tsarévitche Iarouslam, avec douze mille Azoviens assiégeaient la ville de Schatzk, commandée par le voïévode prince Mossalsky; que ce vaillant guerrier les vainquit et les obligea à se retirer sur la rivière Medvèditsa. Je n'ai point trouvé ce passage dans les livres du Rosrède que je possède. Il n'existait point alors de princes nommés *Kasi*; il n'existait que le *Camp de Kasi*, et la rivière Medvèditsa est loin de Schatzk.

(186) Archives du Collège des Affaires Etrangères. — Copies de deux lettres au roi de Danemarck; la première,

écrite le 15 août 1592, de Kola, par nos ambassadeurs, Zvénigorodski et Vassiltchikoff; et la seconde, par le Tsar lui-même. Ces copies ont été obtenues des archives de Copenhague par M. le comte Nicolas Romanzoff.

(187) Affaires de l'Angleterre (nº. 1).

(188) Si l'on doit ajouter foi à ce que dit Horsey, il éprouva la disgrâce de Fédor par une fausse dénonciation d'un de ses serviteurs, et les intrigues du premier diak, André Stchelkaloff (*Notable bad man of that country*); on l'accusait d'avoir mal parlé du Tsar à un diner chez lui (Voyez, *A discourse of the second and third imployment of M. Jer. Horsey, Esq. sent from his Majesty to the Emperor of Russia*, dans les papiers envoyés au comte de Romanzoff, du Musée Britannique, en 1817). Même les Anglais qui faisaient le commerce en Russie se plaignaient des tromperies de Horsey: par exemple, ayant obtenu de la Reine une sage-femme habile pour la Tsarine, il la retint quelque temps à Vologda et la fit repartir secrètement pour Londres (Voyez les mêmes papiers du Musée Britannique). Horsey arriva à Moscou le 15 août 1590, avec le titre d'Ambassadeur d'Elisabeth. L'année suivante la Reine écrivit à Fédor et à Boris pour s'excuser d'avoir choisi un pareil homme pour ses rapports avec le Tsar. En 1592 et 1593, la correspondance entre les Cours de Moscou et de Londres, se fit par l'entremise des négocians Anglais. En 1594, Elisabeth envoya à Moscou son médecin Marc Ridley, d'après le désir du Tsar, et le chargea de lui remettre une lettre très-amicale, dans la-

quelle elle le félicitait sur la naissance de sa fille. — Voyez Affaires de l'Angleterre (n°. 2).

(189) Discours de Horsey.

(190) Cambden (f. 365), et les papiers du Musée Britannique, dans la bibliothèque du comte Romanzoff. Voici le titre du livre de Fletcher : Of the Russe Common Wealth, or manner of government by the Russe Emperour, commonly called the Emperour of Moskovia, with the manners and fashions of the people of that country, at London printed by T. D. for Thomas Charde 1591. Fletcher dédia son livre à Elisabeth, et, dans sa lettre, il dit de la Russie que c'était un pays sans lois écrites, sans justice générale! Malgré cette phrase étrange, Fletcher a dit beaucoup de choses justes et intéressantes sur l'état d'alors de notre patrie.

(191) Affaires de l'Autriche (n°. 26). — Horsey discourse. — Papiers du Musée Britannique.

(192) Le jour de Jouri. — Voyez le tome VI de cet ouvrage, en Russe (p. 358 de la deuxième édition, et le tome VII, p. 214).

(193) Fletcher (f. 46). — Herberstein (p. 40) — Tome. VII de cet ouvrage.

(194) Soudebnik d'Iv : Vassili et les Oukases de ses prédécesseurs, rassemblés par Tatistcheff (p. 221 et 240). — Cette loi de 1593 n'est pas parvenue jusqu'à nous, mais on en fait mention dans la loi de 1597 (voyez plus bas). — Dans l'Oukase du Tsar Vassili Schouisky il est dit, « Qu'en 7115 (1607), le 9 mars, le Tsar et Grand-» Duc de toute la Russie, Vassili-Iv :, avec son père,

» le patriarche Hermogène, en présence de tout le clergé » et des autorités civiles du Tsar, ayant entendu le rapport du tribunal des Domaines, que l'émigration des » paysans causait de grandes émeutes, des procès et des » violences de la part des puissans, ce qui ne pouvait pas » arriver sous le Tsar Iv : Vassili, parce qu'alors les pay- » sans étaient libres; le Tsar Fédor Iv :, sur l'insinuation » de Boris Godounoff, et contre l'opinion des plus vieux » Boyards, ôta aux paysans le droit de choisir leur do- » micile, et fit inscrire dans un livre le nombre des pay- » sans que chacun possédait ». — Voyez aussi Guide des lois Russes (t. Ier., p. 127 et 130). J'avoue que cet Oukase de Schouisky et même celui de Fédor sur les paysans, me paraissent douteux par leur style et leurs expressions peu analogues à ce temps ; je laisse aux recherches futures des historiens à décider si les copies de Tatistcheff sont vraies ou non. Tatistcheff dit qu'il a copié les lois de Fédor et de Boris, sur les manuscrits de Bartenevsky, Galitzin et Vâlinsky, et qu'il reçut la loi du Tsar Vassili Schouisky, du gouverneur de Kasan le prince Serge Galitzin.

(195) Livres des Degrés de Latoukhin. — Annales de Nikon) t. VIII, p. 30 et 45).

(196) Annales de Nikon (t. VII, p. 328 et t. VIII, p. 28).— Livres des Degrés de Latoukhin. — Dans les Chronographes, il est dit que l'on construisait à Kitaïgorod des maisons et des boutiques en pierre, qui furent achevées en 7104 (1596).

(197) Récit de la destruction de l'Empire Moscovite.

Sur la famine, il est dit dans les Annales de Pskoff. » Le 8 mai, il tomba une forte neige et il fit un froid très- » rigoureux; la famine régnait à Novogorod et dans les » bourgs; le blé se vendait à vingt altines le tchetverie, » et il manquait entièrement dans les bourgs ».

(198) Fletcher (f. 36). — Margeret dit que les séances du Conseil duraient depuis la première heure du jour jusqu'à la sixième.

(199) Annales de Nikon (t. VIII, p. 23). — Livres des Degrés de Latoukhin.—Fletcher (t. III).

(200) Margeret (p. 94, 95). Annales de Nikon (t. VIII, p. 30), en 1595. — Livres des Degrés de Latoukhin.

(201) *V.* le serment des Boyards, des Dignitaires et du peuple, prêté au Tsar et à Fédor Borissovitche, dans la Collection des Actes du Gouvernement (t. II, p. 192).

(202) En 1595. — *V.* Annales de Nikon (t. VIII, p. 23, 31 et 32. — Le Prince d'Onglitche mourut en 1285.

(203) Histoire de l'hiérarchie Russe (t. V, p. 164).—Ce couvent bâti par Saint-Dionysi, dans le XIVe siècle, était éloigné d'une verste du couvent de Petchersk, en descendant le Volga et sur sa rive droite.

(204) Livres des Degrés de Latoukhin.

(205) Annales de Pskoff (f. 39). — Livres des Degrés de Latoukhin. — Chronique de Morosoff, où les détails sont assez fabuleux. — Chronique de Pétrejus (p. 263).

(206) On connaît l'histoire touchante d'Androclès et du Lion, dans les Nuits Athéniennes.

(207) Annales de Nikon (t. VII, p. 347 et t. VIII, p. 34). — Livres des Degrés de Latoukhin et Chronique de

Morosoff, où il est dit que Fédor eut une agonie de 12 jours.

(208) Dans les Livres des Degrés de Latoukhin et dans d'autres, il est dit, que Fédor avait nommé pour son successeur Fédor Nikititche Romonoff. — Pétréjus (p. 263), copiant Bär, conte la fable suivante : « Sur la question des » Boyards, qui devrait régner en Russie? Fédor répondit » en mourant : Celui auquel, dans le dernier moment de » ma vie, je remettrai le sceptre, et il le donna à Fédor » Nikititche Romanoff. Mais celui-ci voulut transférer cet » honneur à son frère Alexandre, Alexandre à son frère » Ivan, Ivan à son frère Michel, Michel à quelque autre » Boyard. Le Tsar, perdant patience, jeta le sceptre par » terre, en s'écriant : règne donc qui voudra ! C'est alors » que Godounoff s'en saisit et devint Souverain ».

Les Livres du Rosrède et les Listes du service des Dignitaires (Bibliothèque Russe, t. XX, p. 66), disent que Fédor transféra le sceptre à son épouse; c'est ce que confirment le Patriarche Job (Annales de Nikon (t. VII, p. 352), David Chitrée (*V.* de Thou, Histoire Universelle, livre CXX, p. 177), et l'envoyé Autrichien, Michel Schille ou Schelle (Collection, etc., de Wichmann, t. I, p. 447). Voici encore un témoignage des plus véridiques : Dans l'acte de l'élection au Trône Moscovite, non-seulement de Godounoff, mais encore dans celui de Michel Fédorovitche, il est dit (*V.* Bibliothèque Russe, t. VII, p. 136) : « Fédor Ivanovitche laissa la souveraineté de » tous ses états à la Tsarine Irène Fédorovna, et recom- » manda son âme au Patriarche Job... et à son cousin

» Fédor Nikititche, Romanoff-Jourieff et à son beau-
» frère, Boris F. Godounoff ».

(209) Annales de Nikon (t. VIII, p. 34).

(210) Fédor fit appeler Job, dans la septième heure de la nuit, pour recevoir l'Extrême-Onction, et mourut dans la neuvième heure de la nuit. On rapporte qu'il avait vu, en mourant, des Anges, etc.

(211) Livres des Degrés de Latoukhin.—Chronique de Morosoff, et Bär dit, que c'était la Tsarine Irène qui faisait venir chez elle beaucoup de *sotniks* et *piatidicetniks*, de la ville, et qu'elle les disposait par des promesses et par de l'argent à élire Boris pour Tsar.

(212) *V*. l'acte de l'élection de Boris, dans la Bibliothèque Russe (t. VII, p. 39 et 40). — Une autre copie de cet acte m'est parvenue par M. J. Jermolajeff. Les noms de tous les membres du Clergé et des Députés ecclésiastiques et séculiers y sont désignés.

(213) Dans les Chroniques, il est faussement dit qu'Irène, dès l'instant de l'enterrement de Fedor, ne voulut plus rentrer dans les appartemens du Palais, et qu'elle se fit conduire au couvent.

(214) Schèle (p. 451, 452) et de Thou (Histoire Universelle, t. CXX, p. 180); selon leur récit, Godounoff était présent à cette assemblée des Dignitaires et des Bourgeois, et après avoir déclaré qu'il ne voulait pas être Tsar, il alla rejoindre sa sœur. Mais l'acte d'élection dit, qu'il était déjà au couvent, lorsqu'on lui offrit la couronne.

(215) Livres du Rosrède. — Le Patriarche écrivit en

son nom aux Voïévodes opiniâtres qu'ils aient à obéir aux ordres de la Tsarine ; mais les Voïévodes s'y refusèrent. — Selon Margeret, c'était Godounoff qui répandit le bruit de l'invasion du Khan en Russie.

(216) Dans les Chroniques il est dit (*V.* Annales de Nikon), que les Schouisky seuls ne voulaient pas de Godounoff sur le Trône; mais les Schouisky même ne s'y opposèrent pas. (*V.* L'acte d'Election.)

(217) C'est-à-dire par la Georgie et le pays des Kirguises.

(218) *V.* L'Acte d'Election. Il est dit dans une Chronique, que quelques personnes craignant de ne pas pleurer, et qui ne connaissaient pas l'art de répandre des larmes feintes, s'humectaient les yeux avec de la salive.

(219) *V.* Margeret et Fletcher.

(220) Fletcher (f. 59, 61). — Dans la lettre d'Ivan à Magnus, il est question pour la première fois de biscuits (t. IX de cet ouvrage).

(221) Tome VIII de cet ouvrage. — Fletcher dit : « On donna à chaque noble de première classe depuis » soixante-dix jusqu'a quatre cents roubles ; aux moyens, » quarante à soixante, et aux moins anciens et aux enfans » Boyards, douze à trente ». — Voyez aussi Margeret (p. 87).

(222) Fletcher (f. 37, 41). Nous évaluons ici le rouble du seizième siècle, comme nous l'avons fait déjà plus haut, à cinq roubles en argent blanc d'aujourd'hui, à deux ducats ou quelque chose de moins. Margeret dit (p. 56 et 66) qu'un rouble valait six livres douze sous ; qu'un

écu de l'empire (reichsthaler) valait douze altines, et un ducat dix-huit altines (ou cinquante-quatre kopeks actuelles), quelquefois plus, quelquefois moins.

(223) Des Tchettes ou Tchetvertes. — Voyez tome IX de cet ouvrage. — Doit-on ajouter foi à Margeret qui dit (p. 56), que les paysans du Tsar lui payaient annuellement dix, douze et quinze roubles (c'est-à-dire soixante roubles en argent actuel), pour sept ou huit dessetines de terre labourable.

(224) Fletcher (f. 40 et 42).

(225) Collection des actes du gouvernement (t. Ier., p. 584).

(226) Fletcher (f. 53).

(227) Fletcher dit, par plaisanterie je crois, qu'Ivan avait exigé un jour des habitans de Moscou plusieurs mesures de puces vivantes, et que ceux-ci, ne pouvant les rassembler, furent obligés de payer sept mille roubles. On prête aux riches.

(228) Testament d'Ivan (1572).

(229) Le Soudebnik de Tatistcheff (p. 103).

(230) Fletcher (p. 32). — Margeret (p. 43, 67). Le dernier dit que le présent, selon la loi, ne pouvait être taxé plus haut que dix à douze roubles. Les ducats haussaient toujours de prix au moment des couronnemens, parce que les marchands faisaient leurs présens au nouveau Souverain en pièces d'or.

(231) Les conquêtes de Jermak et celles que nous avions faites plus récemment dans l'Asie septentrionale, nous avaient enrichis de pelleteries. Fédor défendit aux

voïévodes de Sibérie (voyez Affaires de la Perse, n°. 4) de laisser sortir pour aller en Bukharie, ni zibelines précieuses, ni renards noirs, ni les faucons nécessaires pour la chasse du Tsar et pour les présens à faire aux souverains européens.

(232) Auparavant, dit Fletcher, ils exportaient cinquante mille pouds, mais à présent ils n'en exportent que dix mille, parce que la Russie ne possède plus le port de Narva.

(233) Affaires de la Perse (n°. 4, f. 71).

(234) Voyez, dans les Archives du Collège des affaires étrangères, les rapports de Kolmogore en 1604 et 1605 (n°. 1).

(235) Voyez, dans les Affaires de l'Autriche, l'ambassade du diak Vlassieff auprès de l'Empereur (1599).

(236) Chronique Anséatique (t. III, p. 163).

(237) Voyez tome IX de cet ouvrage. — Fletcher, louant le bon sens des Russes, ajoute que l'on apercevait un esprit naturel chez les hommes et chez les enfans en bas âge.

(238) Livres du Rosrède (1594).

(239) Le titre : Livre nommé en grec, *Arithmétique* ; en allemand, *Algorismu*, et en russe, la *Science du calcul en chiffres.* — A la fin de mon exemplaire, et d'une écriture plus moderne, se trouve intercalé l'ouvrage de Galène sur *le grand et le petit monde*, avec cette note : « Extrait, au couvent de Kiritof, du livre de notre révé- « rend père l'abbé Saint-Cyrille de Bélosersk, en $\frac{7143}{1630}$ ».

(240) Affaires de Pologne (n°. 20).

(241) Borissoff, sur le Don, fut bâti en 1600 (Livres du Rosrède), et Tsareff-Borissoff, à l'embouchure de la Protva, à peu près dans le même temps. Bär parle, dans sa chronique, de la construction de ces villes. — Dans l'ancienne géographie de la Russie (p. 233), on trouve une ville *Tsaritzine*; mais ce n'est pas la ville actuelle : c'est la ville ancienne Tatare; car, dans un autre passage de ce livre (p. 84), il est dit : « Le fleuve Tsaritza tom- » bait dans le Volga vis-à-vis de l'île de Tsaritzine, et » dans *l'île* était la ville de Tsaritzine ». — Dans les Livres du Rosrède, depuis 1600, on parle de Tsaritzine d'aujourd'hui : cette ville et celle de Borissoff ont été bâties vraisemblablement vers ce temps par Godounoff.

(242) A Kourbsky, — à l'abbé de Kiriloff, Kozmna etc.

(243) Annales de Nikon (t. VII, p. 316, 359).

(244) Cette épître, jointe à l'acte d'élection de Boris, se trouve parmi les manuscrits appartenant à M. Jermolaieff.

(245) Voyez tome IX de cet ouvrage, et Margeret (p. 28).

(246) La belle copie de ce livre de médecine se trouvait à Moscou à la bibliothèque du professeur Bausé, et fut brulée comme beaucoup d'autres monumens précieux de notre histoire, en 1812; en voici le titre : *Sur les herbes, sur les liqueurs et les eaux-de-vie, sur les poissons dans la mer et dans les rivières, sur les pierres précieuses, sur la science philosophique, sur les saignées, sur la science des apothicaires.* Dans le commencement il est dit que ce livre à été traduit du latin en polonais à Craco-

vie, en 1423, par le seigneur Stanislas Galchkoff, voïévode de Troky, et en 7096, en russe, à Serpoukhoff, d'après les ordres du voïévode F. A. Boutourlin. L'auteur assure que le grenat réjouit le cœur; que les Indes situées au bord du grand Océan sont la patrie de l'aimant; que le saphir préserve des rêves effrayans, etc.

(247) Collection des chansons Russes (1780). — Poésies anciennes des Russes (1818).

(248) Je possède l'original de cette description.

(249) Voyez Voyage à Moscou dans l'année 1602, dans le Magasin de Buching (t. VII, p. 265), et Chronique de Pétréjus (p. 3-10). Pétréjus qui fut à Moscou sous Godounoff et plus tard, dit que l'on y comptait quatre mille cinq cents églises, couvens et chapelles, et dans le Kremlin cinquante; qu'à chacun de ces bâtimens, il se trouvait de quatre jusqu'à douze cloches; qu'il y avait des églises si petites qu'elles pouvaient à peine contenir sept personnes. — L'auteur du Voyage à Moscou ne parle que de trente-cinq églises au Kremlin, mais il en porte le nombre à Moscou jusqu'à cinq mille trois cents, d'après ce que lui avaient dit des Allemands, anciens habitans de cette capitale. — Abraham Palitzin, dans son Histoire, parle de quatre cents églises dans la *ville des Tsars*.

(250) Livres du Rosrède, an 1597.

(251) Margeret (p. 97, 98), et Fletcher (p. 108).

(252) Fletcher dit que Fédor avait ordinairement jusqu'à soixante-dix plats sur sa table; et, selon Pétréjus (p. 281), le Tsar Boris, aux jours de fêtes, jusqu'à deux cents. Le Tsar goûtait lui-même les plats qu'il envoyait à

la maison de ceux de ses convives qui jouissaient de sa faveur.

(253) Margeret (p. 99, 105).

(254) Margeret (p. 29, 33, 40, 47, 52, 53). — La lettre suivante d'Henri IV à Fédor se trouve dans les archives du Collège des affaires étrangères : « Très-illustre » et très-excellent Prince, notre cher et bon amy .... » il y a un nommé Paul, citadin de la ville de Milan, qui » vous sert en qualité de médecin il y a long-temps, » lequel, estant fort âgé, désire passer dans ce Royaume » pour y revoir ses parens et amys qui sont en notre » Cour, et nous ont supplié très-humblement d'intercé- » der pour lui vers vous. Au moyen de quoi nous vous » prions aussi le lui vouloir permettre. Et si en son lieu » vous désirez un autre de cette profession, nous tiendrons » la main de vous en envoyer un, de la doctrine et fidé- » lité duquel vous aurez toute satisfaction. Comme en » toutes autres occasions nous serons très-aise d'avoir » moyen d'user de revanche et faire chose qui vous soit » agréable et tournée à votre contentement. Priant Dieu, » très-illustre et très-excellent Prince, notre très-cher » et bon amy, qu'il vous ait en sa très-sainte et digne » garde. Escript à Paris le 7e. jour d'avril 1695 ».

Votre bon amy, HENRY.

Le docteur Paul vivait encore en 1600.

Le pasteur Bär écrit : « En 1600, Boris fit venir d'Alle- » magne des médecins et des apothicaires : des premiers, il » y en eut six : 1°. Christophe Reitlinger de Hongrie, » arrivé à Moscou avec l'ambassadeur d'Angleterre, très-

» habile dans sa science et possédant les langues ; 2°. David Wasmer ; 3°. Henry Schroder de Lubeck ; 4°. Jean Wilké de Riga ; 5°. Gaspard Fidler de Kœnigsberg ; 6°. l'étudiant en médecine Erasme Bensky de Prague. Chacun d'eux recevait chaque mois une quantité suffisante de pain, soixante charetées de bois, un tonneau de bierre ; et journellement, une mesure d'eau-de-vie, de vinaigre, des provisions de bouche et trois ou quatre plats de la cuisine du Tsar. Le Tsar leur donnait ordinairement cinq chevaux de selle et de voiture. On assignait à chacun un village avec trente laboureurs et plus. Lorsqu'ils soignaient le Tsar et que leur médecine produisait un effet favorable, on faisait aux médecins des cadeaux en damas, velours et zibelines ; ils recevaient également des présens après la guérison des Boyards où dignitaires, etc. ».

Nos actes, dans les archives, témoignent que Boris envoya, en 1600, son interprête Reinhold Bekmann dans les villes allemandes, pour engager des médecins, et que Bekmann persuada, à Riga, Gaspard Fidler, ci-devant médecin de l'Empereur, du roi de France, des ducs de la Prusse et de la Courlande, d'aller en Russie. Il est vraisemblable que les autres médecins ci-dessus mentionnés furent également engagés par Bekmann.

(255) Fletcher (p. 106). — Margeret (p. 35 et 118), et tome IX de cet ouvrage.

(256) Margeret (p. 48). — Fletcher (p. 113). — Voyage en Moscovie, en 1602. — Dans le Magasin de Buching (t. VII, p. 271).

(257) Description de l'habillement des hommes (Voyez tome VIII de cet ouvrage).

(258) Fletcher dit que Godounoff donnait aussi à boire de l'eau bénite froide à son fils malade. — Le trois juillet 1589, mourut à Moscou l'inspiré Ivan, surnommé *le Grand Bonnet* et *le Porteur d'Eau*. Il naquit à Vologda, il s'affaiblit dans sa jeunesse par des jeûnes et des prières. Il portait sur son corps des croix avec des chaînes en fer, sur sa tête un bonnet pesant, aux doigts beaucoup d'anneaux et bagues en cuivre, et dans les mains des rosaires en bois. Il fut enterré avec grande cérémonie dans l'église de Vassili Blagennoy. Le récit de sa vie se trouve en manuscrit dans la bibliothèque du comte F. A. Tolstoï.

(259) Voyez tome VI de cet ouvrage.

(260) Histoire de l'Union de N. N. Bantiche-Kamensky (p. 39 et suiv.).

(261) Moscov. de Poissevin (p. 9-11).

(262) Affaires de l'Autriche (nº. 6). D'après ce qu'il y est dit, le Métropolitain ne demeurait pas alors à Kieff, mais à Novgorod-Litofsky.

(263) Voyez Annales ecclésiastiques de Baron (t. VII, p. 6, 14 et 24), et la Chronique de Piassetzky (f. 138, 164).

(264) Laurent Drevinsky, député de la province de Volinie en 1620. (Voyez l'Histoire de l'Union p. 69, 73).

FIN DES NOTES.

TABLE
DES MATIÈRES
DU DIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

